
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01258968 5

OEUVRES COMPLETTES DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

TOME NEUVIEME.


LIBRARY
MAR 23 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

MELANGES

EN VERS ET EN PROSE

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME CINQUIEME.

1790.

EPITRES.

EPITRE

à mon frère de Prusse.

O vous, à qui je dois le plus ſincère amour,
En qui j'aime le ſang qui nous donna le jour,
De mes plus chers parens la reſſemblante image!
Vous qui de leurs vertus héritez l'aſſemblage,
O frère, en qui je vois briller, avant les ans,
Toutes les qualités qu'ont les héros naiſſans!
Recevez d'un cœur franc un hommage ſincère,
La vérité vous parle, elle a droit de vous plaire.
  Votre eſprit par les arts dès l'enfance éclairé,
De l'orgueil d'un grand nom ne s'eſt point enivré;
De vos aïeux fameux, que nous vante l'hiſtoire,
Vous ne prétendez point emprunter votre gloire;
Toute gloire étrangère eſt indigne à vos yeux:
La vertu, les talens ont-ils beſoin d'aïeux?
  Le courage d'Albert qu'on ſurnomme l'*Achille*,
N'eſt pour ſes deſcendans qu'une leçon utile;
Celui qui de *Neſtor* mérita le ſurnom,
Et ce prince éloquent qu'on nomma *Cicéron*,
Ont reçu pour eux ſeuls ce tribut légitime
Qu'aux talens, aux vertus doit la publique eſtime;
Mais il ne paſſe point à la poſtérité:
Qui veut avoir un nom, doit l'avoir mérité.

Ce héros immortel dont l'ame magnanime
Dans la paix, dans la guerre également ſublime,
Lui fit par l'univers donner le nom de *Grand*,
Nous met comme des nains à côté d'un géant;
Il marqua nos devoirs, ſa vie eſt notre livre :
Plus l'exemple nous touche, et plus il le faut ſuivre.
Si, malgré tous les ſoins et l'art du jardinier,
Un chardon s'élevait à l'ombre d'un laurier,
Le fer retrancherait cette plante ſauvage,
Placée indignement ſous un ſi noble ombrage.
Les fils de Jupiter, s'ils n'étaient pas des dieux,
N'en ont pas moins paru des héros dignes d'eux.
C'eſt un roc élevé que la haute naiſſance;
On y découvre l'homme à travers l'apparence;
Malignement ſuivi par des yeux attentifs,
On juge ſes deſſeins et leurs ſecrets motifs;
Et ſur ſes actions le public intraitable
Prononce impunément l'arrêt irrévocable;
Le fard de la vertu ne le trompe qu'un temps,
Il lit au fond du cœur, ſes regards ſont perçans;
Ce cenſeur ſourcilleux, ce précepteur ſévère,
Condamne dans les grands les défauts du vulgaire;
Richeſſes, dignités, honneurs, rien ne nous ſert;
Un défaut nous décrie, un ſeul faux pas nous perd :
De nos légers écarts la terre eſt informée,
Nous occupons tous ſeuls la prompte Renommée;
Ses cent bouches prônant nos vertus, nos défauts,
Ou nous ſont des cenſeurs, ou nous ſont des rivaux.
Ainſi, plus votre rang vous élève en ce monde,
Plus il faut que chez vous le vrai mérite abonde;
C'eſt lui ſeul qu'on eſtime, et vous devez ſavoir
Combien ſur les humains l'exemple a de pouvoir.

L'exemple d'un monarque impose et se fait suivre:
Lorsqu'Auguste buvait, la Pologne était ivre;
Lorsque le grand Louis brûla d'un tendre amour,
Paris devint Cythère, et tout suivit la cour;
Quand il se fit dévot, ardent à la prière,
Le lâche courtisan marmota son bréviaire.
Tout prince est entouré de vils adulateurs,
De ses goûts dépravés mercenaires flatteurs,
Qui remplis de mépris pour son ame commune,
N'adorent en effet que l'aveugle fortune.
Alexandre, dit-on, eut le torticoli;
De tous ses courtisans le cortége poli
Par art négligemment laissait pencher la tête;
Des seigneurs de la cour tel est l'usage honnête,
Renversez à la fois la coupe, le poison,
Qui, corrompant vos mœurs, perdrait votre raison.
Quel que soit le pouvoir qui vous tombe en partage,
Que le bien des humains soit toujours votre ouvrage,
Et plus ils sont ingrats, plus soyez généreux;
C'est un plaisir divin de faire des heureux.
Sur-tout n'abusez point d'une vaste puissance,
Et n'écoutez jamais la voix de la vengeance:
Qui ne peut se dompter, qui ne peut pardonner,
Est indigne du rang qui l'appelle à regner.
De nos conditions le Destin fut le maître,
Et nous sommes ici ce qu'il nous y fit naître;
Nos lots ont été faits quelquefois au hasard,
L'un guida la charrue, et l'autre fut César:
C'est ainsi que d'un bloc un ouvrier peut faire
Un ustensile abject, ou le saint qu'on révère;
La matière est égale, et c'est sa volonté
Qui seule en fait l'usage et forme sa beauté.

Ainſi tous ces humains dont la terre fourmille,
Sont fils d'un même père et ſont une famille,
Et malgré tout l'orgueil que donne votre rang,
Ils ſont nés vos égaux, ils ſont de votre ſang.
Ouvrez toujours le cœur à leur plainte importune,
Et couvrez leur misère avec votre fortune:
Voulez-vous en effet paraître au-deſſus d'eux?
Montrez-vous plus humain, plus doux, plus vertueux.
Tels ont été les grands dont l'immortelle gloire
Se grave en lettres d'or au temple de Mémoire;
Leur âme juſte et pure, et ſur-tout leur bonté
Ennoblit à mes yeux la faible humanité;
Mon cœur en les nommant eſt ému de tendreſſe,
On fait en leur faveur grâce à toute l'eſpèce:
Pères de leurs ſujets, délices des humains,
Leur nom devient le nom des meilleurs ſouverains.
Il eſt un monſtre affreux, né de la perfidie,
Cruel dans ſes excès, et calme en ſa furie,
Son viſage hideux ſe cache ſous le fard,
Son ſouffle eſt venimeux, ſa langue eſt un poignard,
La trahiſon l'arma de ſes noirs artifices,
Il fut par Tiſiphone endurci dans les vices,
Il reſpire le meurtre, il bleſſe en careſſant,
Il défend le coupable; il pourſuit l'innocent,
De ſes traits empeſtés l'atteinte eſt incurable;
L'affreuſe Calomnie eſt ſon nom redoutable.
Craignez d'être ſurpris par ce monſtre trompeur,
Fuyez de ſes complots la cruelle noirceur:
Penchez vers l'accuſé, tâchez de le défendre,
Et ne jugez perſonne avant que de l'entendre.
Si vous voulez pour l'âge amaſſer un tréſor,
Plus cher, plus précieux que les bijoux et l'or,

Dévouez vos beaux jours, dès votre adolefcence,
Aux arts ingénieux, à l'augufte fcience;
C'eft l'école où fe forme et le cœur et l'efprit,
La fageffe eft le lait dont l'ame fe nourrit,
L'erreur eft fon poifon, l'antidote eft l'étude :
D'un fi noble travail contractez l'habitude.
  L'étude embraffe tout, tant elle a de grandeur,
L'air, la terre, la mer, le ciel et fon auteur,
Les deffeins du très-haut, fes ouvrages immenfes;
Mais loin que votre efprit, fier de fes connaiffances,
Perde fur l'infini fon temps à méditer,
Au bord de cet abyme il faut vous arrêter.
  Qu'avec votre favoir marche la modeftie :
Ayez toujours pour but l'amour de la patrie:
Qui s'inftruit pour briller n'en devient pas meilleur,
C'eft peu de s'éclairer, il faut régler fon cœur.
  Soyez l'ami des arts, et des talens le père;
Mais fachez réunir, par un choix néceffaire,
Les qualités du fage à celles du héros :
Quittez, lorfqu'il le faut, les arts pour les travaux :
Au fein de fes exploits, le vainqueur de Carthage
Entre Apollon et Mars partageait fon hommage;
Volez à fon exemple, étonnez l'univers;
La gloire a cent chemins, ils vous font tous ouverts.
  Il eft une beauté dont la fraîcheur naiffante
Des plus vives couleurs paraît refplendiffante;
La fanté fur fon front brille dans fa vigueur,
La gaîté l'accompagne avec la belle humeur;
Tout en elle eft tranfport, tout eft rempli de vie,
Elle aime les plaifirs et même la folie;
Sur un trône de fleurs elle embraffe Vénus,
Et le thyrfe à la main folâtre avec Bacchus.

Ne connaiſſez-vous point cette aimable Déeſſe ?
Mon Frère, elle eſt en vous, c'eſt la vive Jeuneſſe.
Craignez de ſes excès l'égarement fatal,
L'abus de ſes plaiſirs change le bien en mal.
La molleſſe en tout temps fut contraire à la gloire :
Sur elle remportez la première victoire ;
Domptez vos paſſions, il en eſt encor temps,
Elles ſont des humains eſclaves ou tyrans ;
Qui ne les aſſervit ſous un ſceptre ſtoïque,
Eſt contraint de plier ſous leur bras deſpotique.
Rien de plus flétriſſant pour un cœur généreux,
Que d'être ſubjugué par leur pouvoir honteux :
Mais ſur-tout des héros evitez la faibleſſe,
Fuyez d'un tendre amour l'amorce enchantereſſe.
On peut à tous ſes goûts ſe prêter ſagement,
Le plaiſir eſt plus fin, goûté modérément.
Je blâme comme vous cette miſanthropie
Qui veut nous ſéqueſtrer des biens de cette vie,
En nous interdiſant tout genre de plaiſirs.
Que feraient les humains ſans vœux et ſans déſirs ?
Des eſprits engourdis, des êtres imbécilles,
De la ſociété membres très-inutiles,
Qui n'étant animés par le bien ni le mal,
Seraient enſevelis dans un ſommeil fatal :
Nos déſirs ſont des feux qui réchauffent notre ame ;
C'eſt leur embraſement qu'on redoute ou qu'on blâme :
Il eſt certain milieu, qu'il faut ſavoir tenir ;
La ſageſſe, mon Frère, y fait enfin venir.
Mais c'eſt bien à mon âge à parler de ſageſſe ;
De mes égaremens je ſens toute l'ivreſſe,
Je ſens, en proférant le nom de la vertu,
De mon aveu ſecret mon orgueil confondu ;

Sans traîner ce difcours et trop long et trop ample,
Ah! je devrais plutôt vous prêcher par l'exemple.

EPITRE

à Hermotime, fur l'avantage des lettres.

Ecoutez, Hermotime; une amitié fincère
Remplit mon cœur pour vous des fentimens d'un père;
Votre bonheur a fait l'objet de tous mes vœux.
Ah! faut-il vous prier de vouloir être heureux?
Si j'ai hâté les fruits de votre tendre enfance,
Je vois, plein de douleur, dans votre adolefcence,
Le cours impétueux de vos égaremens,
Cet empire fatal qu'ont ufurpé vos fens,
Le frein de la raifon fecoué dans un âge
Où d'horribles périls bordent votre paffage,
Ces feux féditieux qui brûlent votre cœur;
Tout ce que je prévois, hélas! tout me fait peur.
Vous entrez dans le monde encor jeune et novice,
Et marchant fur les pas des compagnons d'Ulyffe,
Je vous vois prifonnier dans ce palais honteux
Où Circé transforma ces captifs malheureux;
C'eft-là que les plaifirs ont la voix des Syrènes,
Leurs preftiges charmans, l'or dont brillent vos chaînes,
La licence, le bruit, la fauffe liberté
Vous tiennent engourdis dans votre oifiveté.
Je vous dois mes fecours, je veux d'un bras ftoïque
Vous tirer malgré vous de ce palais magique,
Rompre un charme fatal, et faire évanouir
Ce fonge du bonheur dont vous croyez jouir.
Si le vice abrutit et rend l'homme difforme,

Devez à vos vertus votre première forme ;
Reprenez ces travaux qui relèvent le cœur,
Qui nourriſſent l'eſprit, qui mènent à l'honneur.
Je pardonne vos goûts au vulgaire imbécille,
Qui de ſes paſſions porte le joug ſervile,
Qui ne diſtingue point, dans ſa brutalité,
Le plaiſir crapuleux d'avec la volupté,
Les filles de Vénus d'avec les Propétides,
Et qui ne peut remplir des momens toujours vides.
Suivez l'inſtinct du peuple, ou ſuivez la raiſon,
Qui vous fait par ma bouche une utile leçon :
Préférez ſes conſeils ; la raiſon ſalutaire
N'interdit point à l'homme un plaiſir néceſſaire.
Apprenez que c'eſt moi qui dois vous enſeigner
Les plaiſirs qui ſur vous ſont dignes de régner ;
Qui bien loin d'amollir ou de corrompre l'ame,
Nourriſſent dans l'eſprit une divine flamme,
Qui charment la jeuneſſe et la caducité,
Brillans dans la fortune et dans l'adverſité ;
Ces vrais biens, au-deſſus de la viciſſitude,
Nous ſuivent dans le monde et dans la ſolitude ;
Malades comme ſains, de nuit comme de jour,
Dans nos champs, à la ville, en exil, à la cour,
Ils ſont dans tous les temps le bonheur de la vie.
Les Dieux, pour nous marquer leur clémence infinie,
Ayant pitié des maux des fragiles humains,
Leur ont prêté l'appui de deux êtres divins :
L'un c'eſt le doux ſommeil, l'autre c'eſt l'eſpérance.
Mais de ces mêmes Dieux la puiſſante aſſiſtance
Pour les ſages exprès fit un conſolateur,
Pallas nous amena ce ſecours enchanteur,
C'eſt l'étude en un mot, beauté toujours nouvelle ;

Plus on la voit de près, plus elle paraît belle;
Les hommes fortunés que ſon amour remplit
Négligent les faux biens, et cultivent l'eſprit;
La ſcience eſt le don que ſa main diſtribue,
Mais ne préſumez point qu'elle ſe proſtitue:
Les arts ſont comme Eglé, dont le cœur n'eſt rendu
Qu'à l'amant le plus tendre et le plus aſſidu.
Si vous ſavez l'aimer, prodigue en ſes largeſſes,
Elle ouvrira pour vous des ſources de richeſſes;
L'uſage qu'on en fait les augmente encor plus,
C'eſt le tréſor ſacré de toutes les vertus.
La vérité, tenant la plume de l'hiſtoire,
Embraſſant tous les temps, préſente à la mémoire
Ces empires puiſſans que le ciel fit fleurir,
Qu'on vit naître, monter, s'abaiſſer et mourir.
C'eſt-là qu'on apprend l'art de régner ſans puiſſance,
En pliant les eſprits au gré de l'éloquence;
Qu'on ſe connaît ſoi-même et que maître de ſoi,
En domptant ſes déſirs, on eſt ſon propre roi:
Qu'avançant pas à pas, l'expérience ſûre,
A force de ſonder, devine la nature;
Qu'à l'aide du calcul dont l'eſprit eſt muni,
L'homme peut pénétrer juſques dans l'infini,
Remonter des effets à leurs premières cauſes,
Et ſaiſir les liens les plus ſecrets des choſes.
Oui, le ſage en effet, maître des élémens,
Raſſemble tous les lieux, réunit tous les temps:
Il voit avec mépris, ſur ce triſte hémiſphère,
De la grandeur des rois la ſplendeur paſſagère,
Et ces riens importans que l'on croit ici-bas
Si dignes d'exciter la fureur des combats;
Jamais des paſſions le charme ne l'abuſe.

Ainſi lorſque Mételle aſſiégea Syracuſe,
Archimède ignorait, dans un ſage repos,
Le ſuccès des Romains dans leurs derniers aſſauts;
Avidement épris d'une étude profonde,
Amant des vérités, il éclairait le monde;
Dans ſa ſublime extaſe il ne s'aperçut pas
Du monſtre dont le fer lui porta le trépas.
Ce citoyen des cieux, habitant ſur la terre,
Deplorait les humains qui ſe feſaient la guerre;
Son eſprit, affermi contre les coups du ſort,
Mépriſait les faux biens, les malheurs, et la mort.
Mais ces antiques faits vous paraiſſent des fables.
Voyez donc de nos jours des exemples ſemblables;
Voyez ce philoſophe entouré de jaloux,
Toujours perſécuté, toujours modeſte et doux.
Lorſque Bayle eut appris qu'un démon ſcolaſtique *),
Animé contre lui d'un zèle fanatique,
Avait à Rotterdam fait rayer les tributs
Que le Batave épris payait à ſes vertus;
Tout pauvre qu'il était, ſe mettant à ſourire,
Il plaignit ſon rival et pourſuivit d'écrire.
Malgré la noire envie, et les grands en courroux,
Les tréſors de l'eſprit reſtent toujours à nous;
Ils ſont... Mais je vous vois ſombre, diſtrait et tiède;
Je lis ſur votre front l'ennui qui vous excède:
„ Obſervez, dites-vous, ſoixante bons quartiers
„ Qui diſtinguent mon nom de ceux des roturiers;
„ On connaît mes aïeux; mon antique nobleſſe
„ M'allia dans l'Empire à mainte fière Alteſſe;
„ Je poſsède des biens, des talens, de l'eſprit,
„ Et je plais, ſi j'en crois ce que le monde en dit;

*) *Jurieu.*

„ La Nature agiſſant comme une tendre mère,
„ A ſi bien fait pour moi, que l'art n'a rien à faire.
J'en conviens, la Nature eut des égards pour vous;
Mais, ſans vous courroucer, et ſoit dit entre nous,
Elle eut autant de ſoin de cette pierre brute,
De ce cocon de ſoie au ver ſervant de hutte,
De la vigne qui croît ſauvage dans les champs.
C'eſt l'art qui les raffine, il taille les brillans.
Et ce cocon filé, paſſant ſur des roulettes,
Artiſtement tiſſu par mille mains adroites,
Eblouit dans l'étoffe, et ſes riches couleurs
L'égalent à l'iris et ſurpaſſent les fleurs.
La vigne produirait, ſans jardiniers habiles,
Au lieu d'un doux nectar, des pampres inutiles;
Quand la Nature a fait, c'eſt à l'art de polir,
Et le grand point conſiſte à ſavoir les unir.
Vous avez de grands biens; mais pouvez-vous donc croire
Qu'un peu de vil métal vous comblera de gloire;
Et que de vos aïeux les inſignes vertus
Honorent votre nom depuis qu'ils ne ſont plus?
Votre eſprit eſt imbu des préjugés vulgaires,
Vos parchemins uſés ne ſont que des chimères;
Le mérite eſt en nous, non pas dans ces faux biens
Que le haſard réclame et reprend comme ſiens.
Quelle erreur d'y placer notre bonheur ſuprême!
Leur prix eſt idéal, ils ne ſont rien d'eux-même.
Vingt mille francs à Brieg font un homme opulent;
S'il les porte à Berlin, il n'eſt qu'un indigent:
Quand Berlin le mépriſe et que tout Brieg l'admire,
Ne faut-il pas conclure, en plaignant ſon délire,
Que l'homme en tout ceci n'étant compté pour rien,
Le cas qu'on fit de lui retombait ſur ſon bien?

Ce ſujet me rappelle un conte aſſez groteſque
D'un certain vieux Bernard, perſonnage burleſque,
Qui ſeigneur ſuzerain de huit millions d'écus,
Sans grâces, ſans talens, mais fier d'être un Plutus,
Tenait les vendredis par grandeur table ouverte,
Et pour tout paraſite également couverte:
Dans la maiſon logeait un aimable Bernard,
Qui nourri d'ambroiſie, abreuvé de nectar,
Jeune écolier d'Ovide, imitateur d'Horace,
Sur le Pinde auprès d'eux avait choiſi ſa place.
Vint à cette maiſon un duc des plus gourmets,
Qui ſur ſes doigts ſavait l'Apicius français.
Qui voulez-vous? lui dit un Suiſſe à bonne mine:
Celui des deux Bernards auprès duquel on dine,
Répondit le ſeigneur d'un air déterminé,
Mépriſant les Bernards, eſtimant le dîné,
Trouvant à la maiſon, à la table peut-être
Tout bon et rien de trop, exceptez-en le maître.
Hermotime, les biens ne ſont que des jaloux,
Ils ſemblent nos amis, ils ſont à nos genoux,
La fortune à leur gré d'un ſot fait un Voltaire:
Sommes-nous malheureux? nous ceſſons de leur plaire;
Leur lâche dureté nous traite en inconnus,
La main qui les nourrit ne les retrouve plus:
S'ils vantent des vertus qu'en nous ne vit perſonne,
Ils blâment des défauts que leur haine nous donne.
Le mérite, à la longue, à coup sûr eſt vengé
D'un Midas par le peuple en grand homme érigé:
Tout l'appareil pompeux de ſa magnificence
En vain cachait d'un fat la ſotte inſuffiſance;
C'eſt un ballon bouffi qui s'enfle par le vent;
Percez-le, l'air s'échappe, il s'affaiſſe à l'inſtant.

La Fortune en ſes dons n'en a point de ſolides,
Ses progrès ſont ſubits, ſes chutes ſont rapides;
Je mépriſe un faquin de titres revêtu,
Mon encens n'eſt offert qu'à la ſeule vertu,
Au jeune Algarotti, qui d'une ardeur active
Défriche ſon eſprit, l'embellit, le cultive,
Au ſceptique d'Argens, au ſage Maupertuis,
A l'Homère français, des arts le digne appui.
Voulez-vous être aimé? voulez-vous être utile?
Soyez ſage en vos mœurs, et dans les arts habile;
On rit d'un ignorant, on fuit un débauché;
Le mérite à la longue eſt toujours recherché,
Le beſoin le connaît, il l'implore, l'admire.
Le premier des plaiſirs eſt celui de s'inſtruire:
C'eſt peut-être le ſeul qui ſouffre des excès,
Et que les noirs remords n'accompagnent jamais.
Mais vos plaiſirs pervers, qu'avec raiſon je blâme,
Laiſſent en nous quittant un vide affreux dans l'ame,
Et le peſant ennui, blaſé ſur tous les goûts,
L'air ſombre, l'œil éteint, vient s'endormir chez nous.
Si l'appât de la gloire en ſecret vous attire,
Sachez que les talens ont le droit d'y conduire,
Et que la renommée eut les mêmes égards
Pour les fils d'Apollon que pour le fils de Mars.
On a vu des héros qui rendirent hommage
Au mérite, à l'eſprit, à la vertu du ſage.
Le vainqueur de l'Aſie, en ſubjuguant cent rois
Dans le rapide cours de ſes brillans exploits,
Eſtimait Ariſtote et méditait ſon livre;
Heureux ſi ſon humeur, plus docile à le ſuivre,
Réprimant un courroux trop fatal à Clitus,
N'eût par ce meurtre affreux obſcurci ſes vertus!

Mais ce même Alexandre, arrêtant fa furie,
Dans Thèbes de Pindare épargna la patrie.
La Grèce était alors le berceau des beaux arts,
La fcience y naquit fous les lauriers de Mars.
De la gloire des rois vains juges que nous fommes!
L'epoque des beaux arts eft celle des grands hommes.
Avant qu'on eût vu Rome au point de fa fplendeur,
Le fénat n'honorait que la feule valeur;
Mais le grand Africain, deftructeur de Numance,
Protecteur d'Ennius, ami de la fcience,
Apprit par fon exemple à fes groffiers rivaux
Que les arts n'ont jamais dégradé de héros.
Céfar vint après lui, le vainqueur de Pompée
Tint dans fes mains le fceptre, et la plume, et l'épée.
Depuis, l'heureux Augufte, appaifant l'univers,
Dans un temple pompeux plaça le Dieu des vers.
La Mufe de Virgile, et la lyre d'Horace,
A la poftérité pour lui demandant grâce,
Par l'effet enchanteur de leurs illufions
Détournèrent nos yeux de fes profcriptions.
Après les Antonins, Mars rempli de furie,
Ramena dans ces lieux l'antique barbarie;
Apollon prit fon vol vers la célefte cour,
Le Dieu du goût quitta ce terreftre féjour;
Le Tibre vit les Huns fe difputer fes rives,
Et l'on n'entendit plus que Mufes fugitives
Attendrir l'orient de leurs triftes récits.
Douze fiècles après s'éleva Médicis,
A fa voix les beaux arts, rappelés à la vie,
Pour la feconde fois ornèrent l'Italie.
François premier en vain chez fes peuples groffiers
Des Grecs et des Latins tranfplanta les lauriers;

Ces temps ſi fortunés n'étaient pas près d'éclore :
Richelieu par ſes ſoins en prépara l'aurore ;
Louis à ſa couronne ajouta ce fleuron,
Il eut, tout à la fois, Térence, Cicéron,
Sophocle, Euclide, Horace, Anacréon, Salluſte,
Et l'on revit les jours d'Alexandre et d'Auguſte.
Ainſi tous ces héros, dans ces temps fortunés,
Ont été par les arts doublement couronnés :
L'exemple et le plaiſir guidaient vers la ſcience,
Et la gloire en était l'illuſtre récompenſe.
Qu'heureux ſont les mortels avides de ſavoir !
Eclairer notre eſprit eſt pour nous un devoir.
La ſcience, Hermotime, eſt pour celui qui l'aime
Un organe nouveau de ſon bonheur ſuprême.
Eſprits anéantis, automates peſans,
Imbécilles humains abſorbés dans vos ſens,
On voit revivre en vous ce monarque ſuperbe
Qui privé de raiſon dans les bois broutait l'herbe :
Votre vie eſt un rêve, un ſtupide ſommeil ;
Et vous aurez vécu ſans avoir de réveil.
Craignez ce ſort affreux, ô mon cher Hermotime !
Près de vous aſſoupir, que ma voix vous ranime :
Laiſſez, laiſſez périr des imprudens, des fous,
Plongés dans leurs plaiſirs, noyés dans leurs dégoûts :
Opprobres des humains que le monde mépriſe.
La ſageſſe proſpère où périt la ſottiſe.
A tout être créé le ciel accorde un don ;
Aux animaux l'inſtinct, aux hommes la raiſon :
Qui vers les vérités ſent ſon ame élancée,
Animal par les ſens, eſt Dieu par la penſée.
Pourriez-vous négliger ce préſent précieux
Qui rend l'homme mortel un citoyen des cieux ?

L'esprit se perd enfin chez les Sardanapales;
Il est pareil au feu qu'attisaient les Vestales,
Il faut l'entretenir, l'étude le nourrit,
S'il ne s'accroît sans cesse, il s'éteint et périt.
Voilà le seul parti que le sage ait à suivre.
Végéter c'est mourir, beaucoup penser c'est vivre.

EPITRE

sur la gloire et sur l'intérêt.

Soit dégoût, soit dépit, ou bien soit que tout s'use,
Je reviens de l'erreur dont le monde s'abuse.
Mon feu s'éteint, je touche à l'arrière-saison,
Il est temps d'écouter la tardive raison.
Tout plaît également à l'aveugle jeunesse :
D'autres temps, d'autres mœurs; à la fin la sagesse
Etouffe les transports de nos désirs ardens.
Ah! remplaçons l'erreur par l'utile bon sens,
Et la balance en main, pesons au poids du juste
Les cruautés d'Octave, et les vertus d'Auguste.
Ce mot tant prodigué, le nom de vertueux,
Quel abus le fait prendre à tant d'ambitieux?
Les plus savans projets, et l'art le plus sublime
Deviennent odieux lorsqu'ils servent au crime.
Qu'au milieu de Paris un prélat insolent
Gouverne les ressorts d'un peuple turbulent;
Que la révolte enfin contre la cour éclate,
Le tout pour s'ombrager d'un chapeau d'écarlate;
Qu'il laisse à son orgueil pervertir ses talens:
J'y vois d'un forcené les excès violens.

Pour

Pour avoir ufurpé l'autorité fuprême,
Conduit fa tyrannie avec art et fyftème,
Pour être habile, heureux, vigilant, féducteur,
Intrépide aux combats, et rapide vainqueur,
Cromwel, qui de fon roi prépara le fupplice,
Pouvait-il colorer fa barbare injuftice?
Aurait-il pu fouffrir qu'un impudent flatteur
Osât nommer vertu fon atroce fureur?
En vain l'encens dans Rome a fumé pour Augufte;
Malgré l'apothéofe il fut cruel, injufte,
En noyant dans le fang le plus pur de l'Etat
La liberté, les lois, et les droits du fénat:
Quelle horrible vertu qui répand l'épouvante!
De fes lauriers affreux la moiffon abondante
Sous fa coupable main fut prompte à fe flétrir.
Comment fans murmurer enfin peut-on fouffrir
Qu'un lâche, un Harpagon, un miférable avare
Du nom de vertueux fans fcrupule fe pare?
Par quel droit ofe-t-il prétendre à cet honneur?
D'un titre glorieux il eft l'ufurpateur;
Il n'a pas des vertus les dehors hypocrites.
Quels font donc fes hauts faits, quels font fes grands mérites?
L'infatiable foif qu'il a d'accumuler
Eft l'unique talent qu'il nous puiffe étaler;
Il en fait jour et nuit fa miférable étude.
Obfervez les accès de fon inquiétude:
Son navire eft frété, prêt à fortir du port,
Un vent fâcheux l'arrête, il querelle le fort,
Il brûle de partir, et fon efpoir le flatte
D'acquérir les tréfors de l'Inde et de l'Euphrate,
D'enrichir fes neveux dans ces climats lointains
Dont un fameux Génois découvrit les chemins:

Mais l'aquilon s'appaiſe, on l'appelle, il s'embarque,
On lève l'ancre, il part plus content qu'un monarque,
Il brave les dangers, il brave les ſaiſons,
L'été n'a plus de feux, l'hiver plus de glaçons;
Plus dur dans ſes travaux que ne le fut Alcide,
Il n'eſt plus de péril quand l'intérêt le guide.
Un nuage orageux vient obſcurcir les airs,
Les flots, lancés aux cieux, retombent aux enfers;
Eole ſe déchaîne, et pouſſe dans ſa rage
Le vaiſſeau démâté ſur le prochain rivage,
Et ſur des ais briſés, pilotes, matelots,
Se ſauvent à la nage en abjurant les flots:
Notre avare maudit cet élément perfide;
A peine eſt-il ſauvé que l'intérêt avide,
Sans daigner lui donner le temps de ſe ſécher,
L'entraîne en lui diſant: " Debout, il faut marcher;
„ Mépriſe des dangers la terreur importune;
„ Les chemins épineux ſont ceux de la fortune".
Le péril qui n'eſt plus eſt bientôt oublié.
Ce malheureux avare, à l'intérêt lié,
N'héſite qu'un moment; ſa funeſte habitude,
L'ardente ſoif de l'or, l'eſpoir, l'inquiétude,
Chaſſent de ſon eſprit tout déſir de repos,
Le ſommeil ſur ſon front voit faner ſes pavots;
Et notre forcené, tout mouillé du naufrage,
Une ſeconde fois court affronter l'orage.
Pourra-t-il dévorer ſes tréſors amaſſés,
Ces barres, ces lingots dans ſa cave entaſſés?
Des faux et des vrais biens vains juges que nous ſommes!
Le ſort plus qu'on ne penſe égale tous les hommes;
A nos néceſſités le Ciel avait pourvu.
Quel uſage Midas fait-il du ſuperflu?

Je vois de jour en jour accroître ſes misères
Par de nouveaux beſoins devenus néceſſaires,
Moins riche des tréſors dont il ſent l'embarras,
Que pauvre de tous ceux qu'il ne poſsède pas.
C'eſt bien pis ſi ce fou, comblant le ridicule,
Sans jouir de ſon bien ſans ceſſe l'accumule.
Afin qu'un beau matin la mort, à l'œil hagard,
De ſa tranchante faux moiſſonnant le richard,
Mette en poſſeſſion de cette immenſe proie
Un parent affamé, qui s'en pâme de joie,
Qui ſans donner le temps d'enterrer le vilain,
Vide ſon coffre fort, et boit ſon meilleur vin :
Tel eſt d'un faux eſprit l'égarement extrême.
L'avare eſt l'ennemi le plus grand de lui-même;
Mais l'ambitieux l'eſt de tout le genre humain :
Il marche à la grandeur le poignard à la main :
Ses deſſeins, ſes hauts faits ſont autant d'injuſtices,
Tout juſqu'à ſes vertus devient en lui des vices.
Ces triſtes paſſions charment des cœurs pervers,
Renverſent les Etats et troublent l'univers.
Je vais ſur ce ſujet vous conter une hiſtoire.
Le ſordide *Intérêt*, et la ſuperbe *Gloire*,
Voyageant par le monde, enrôlaient ici-bas
Tous ces fous qu'on voit naître en différens climats,
Pâtres, bourgeois, guerriers, prêtres, ſeigneurs, miniſtres,
Etaient bientôt ſéduits par leurs bienfaits ſiniſtres.
Ils virent, en paſſant près d'un petit hameau,
Un berger peu connu qui guidait ſon troupeau,
Il ſe nommait *Damon*, et malgré ſa naiſſance,
Des plus rares talens il avait la ſemence,
De l'eſprit, un cœur tendre, et dans ſa pauvreté
Du goût pour le repos et pour la liberté,

Seul avec ſa *Philis*, ſes moutons, ſa houlette,
Il vivait loin du monde, heureux dans ſa retraite.
" Quel berger, dit la *Gloire!* Ah! verrons-nous tous deux
„ Qu'il nous faſſe l'affront d'être heureux à nos yeux?
„ Nous avons égaré dans nos routes ſcabreuſes
„ Des plus ſages humains les ames vertueuſes;
„ Que de mortels ſans nous, dans le ſein de la paix,
„ Jouiraient d'un bonheur que nous n'avons jamais!
„ Aurons-nous vainement troublé toute la terre!
„ Allumé tant de fois le flambeau de la guerre,
„ Et nagé dans le ſang des guerriers expirans?
„ Quoi! tandis qu'ici-bas nous ſommes tout puiſſans,
„ Mon frère, verrons-nous lâchement, ſans rien dire,
„ Que cet heureux berger échappe à notre empire?
„ Ah! troublons ſon repos, égarons ſa vertu,
„ Qu'il tombe dans le piége à nos pieds abattu".
Alors, pour mieux voiler leur funeſte impoſture,
Ils prennent d'un berger l'habit et la figure,
Ils abordent *Damon* d'un air doux et flatteur:
La *Gloire* parle ainſi: " Je te plains, cher paſteur;
„ Faut-il que les talens dont ton eſprit abonde
„ Reſtent enſevelis pour nous et pour le monde?
„ Quitte l'obſcurité, connais-toi mieux, *Damon*,
„ C'eſt une double mort que de mourir ſans nom;
„ Il faut à tes vertus une illuſtre carrière.
„ Il eſt temps, viens, ſuis-moi, parais à la lumière,
„ Ceſſe de te cacher ton mérite éminent,
„ La Fortune t'appelle et la Gloire t'attend.
„ J'annonce à ton génie une grandeur certaine,
„ Choiſis, deviens auteur, miniſtre, ou capitaine;
„ De tes contemporains applaudi, reſpecté,
„ Ton nom peut paſſer même à l'immortalité.

„ Vois-tu bien ces bergers, éblouis de ta gloire,
„ S'écrier, tout ſurpris et ne pouvant le croire,
„ C'eſt donc là ce *Damon* que nous connûmes tous?
„ *Colin* et *Licidas* en ſont déjà jaloux,
„ Ah, qu'ils vont envier tes grandeurs ſans pareilles!
Damon à ce diſcours, nouveau pour ſes oreilles,
Sent un trouble ſecret; un charme ſuborneur
A porté ſon poiſon juſqu'au fond de ſon cœur;
L'ambition ſoudain de ſon eſprit s'empare.
L'*Intérêt* attentif s'aperçoit qu'il s'égare;
Il ſaiſit le moment qu'il eſt déjà troublé,
Afin de lui donner un aſſaut redoublé,
Et d'exciter encor, dans le fond de ſon ame,
L'inſatiable ſoif de ſon métal infame:
" Connais ton ignorance, ô ruſtique paſteur!
„ Apprends de moi, dit-il, quel eſt le vrai bonheur:
„ Tu n'es qu'un indigent, et tu crois être ſobre;
„ Vas, ta ſimplicité dans le fond n'eſt qu'opprobre.
„ Quoi! *Damon*, lâchement eſclave d'un troupeau,
„ Abreuve ſes brebis, les tond de ſon ciſeau,
„ Tandis que tant d'humains, vivans dans l'opulence,
„ Ont conſacré leurs jours à la molle indolence?
„ Ah! quel luxe charmant s'étale chez les grands!
„ Des palais ſomptueux logent ces fainéans;
„ Leurs promenades ſont des pompes triomphales,
„ Leurs repas des feſtins, leurs jeux des ſaturnales;
„ Les humains ici-bas aux richeſſes ſoumis
„ Leur doivent leurs honneurs, leurs talens, leurs amis.
„ Sans argent il n'eſt rien que misère et baſſeſſe,
„ On prône vainement la ſtérile ſageſſe;
„ Un eſprit merveilleux, un mérite divin,
„ Vous laiſſent, ſans argent, un vertueux faquin.

„ L'or a, dans ces climats, une entière puiſſance,
„ Il donne à tous vos goûts une heureuſe influence:
„ Faut-il faire valoir des droits litigieux?
„ Votre cœur brûle-t-il d'un feu ſéditieux?
„ Frappez d'un marteau d'or, les portes ſont ouvertes,
„ Vos talens ſont prônés, vos ſottiſes ſouffertes;
„ De l'univers entier ce précieux métal
„ Eſt le premier mobile et le nerf principal.
Le malheureux *Damon*, que l'*Intérêt* aſſiége,
Ne peut plus réſiſter, et tombe dans le piége:
Ses moutons et *Phylis*, objets de ſes plaiſirs,
Sont effacés ſoudain par de nouveaux déſirs.
Ce champêtre ſéjour lui devient inſipide;
Des grandeurs et des biens ſentant la ſoif avide,
Il abandonne enfin *Phylis* et ſes brebis.
Dieux! que devintes-vous, malheureuſe *Phylis*?
Cette amante auſſitôt, demi-morte et glacée,
Rappelle ſon amant d'une voix oppreſſée;
Ses larmes et ſes cris ne peuvent l'attendrir.
L'inconſtant de ſang-froid part ſans la ſecourir;
L'*Intérêt* l'endurcit, et la *Gloire* hautaine,
En mépriſant *Damon*, avec elle l'entraîne.
Que d'attraits ſéduiſans n'a pas la nouveauté
Pour un jeune paſteur dont la ſimplicité
Sort novice et ſans fard des mains de la Nature!
Incertain ſur le choix, il erre à l'aventure;
Le déſir de briller et d'acquérir un nom
Des neuf ſavantes ſœurs le rend le nourriſſon;
Sans ceſſe il ſe dépeint ſes hautes deſtinées,
Il en veut par ſes ſoins rapprocher les années;
Ses rapides travaux abrégent ſon chemin,
Il paſſe promptement par le pays latin:

Sans prendre ſes degrés ſur les bancs d'Uranie,
Secondé dans ſon vol des ailes du génie,
On le voit, au grand jour publiant ſes écrits,
Se placer parmi vous, Meſſieurs les beaux eſprits.
Mais la fureur des vers et la rage d'écrire
Font hurler contre lui la mordante ſatire:
Il voit dans ſes cenſeurs un peuple de jaloux,
De ce genre de gloire il reſſent les dégoûts,
Et blâmant hautement ſon ardeur téméraire,
Fatigué de leurs cris, il apprend à ſe taire.
Damon quitte le Pinde, et des deſſeins plus hauts
L'élèvent au théâtre où brillent les héros:
Il vole ſur les pas de Mars et de Bellone,
Il venge ſa patrie, il raffermit le trône,
Il brave les périls, il cherche les haſards,
Il conduit les aſſauts, il force les remparts,
Il reçoit ce bâton qui tourne tant de têtes,
Et ſes combats nombreux ſont ſuivis de conquêtes;
Quelques membres de moins, quelques ſuccès de plus,
Damon ſerait l'égal du vainqueur de Brutus.
 Mais on brigue, on conſpire, et l'implacable envie,
Répand avec fureur ſes poiſons ſur ſa vie;
Du front victorieux de ce jeune guerrier
Elle vient arracher le ſuperbe laurier.
 De ſes exploits, dit-on, il n'eſt point le mobile,
Des rivaux ignorans le font paraître habile;
Si l'Etat par ſon bras a pu ſe ſoutenir,
D'un auſſi grand ſervice il faudra le punir;
Ses vertus du miniſtre ont allumé la haine,
Encore une victoire, et ſa perte eſt certaine;
Qu'il répande pour nous ſon ſang dans les combats,
Ce ſang augmentera le nombre des ingrats:

On l'accufe, et ces bruits volent de bouche en bouche,
Le courtifan malin et le guerrier farouche
Divulguent au hafard ces propos dangereux,
Et le peuple idiot eft abufé par eux.
Ah *Damon!* quelle épreuve! ambition trompeufe!
Telle eft de tes héros la récompenfe affreufe!
Quand même leurs exploits femblent fe furpaffer,
Souvent un envieux les fait tous éclipfer.
Damon, dont l'impofture ofe obfcurcir la gloire,
Déçu de fon efpoir au fein de la victoire,
Perdu par fes jaloux lorfqu'il vengeait l'Etat,
Quitte plein de dépit le métier de foldat;
Mais dans ce défefpoir l'ambition altière
Lui fait tourner fes pas vers une autre carrière.
Il paraît tout à coup au fond d'un cabinet,
Griffonne des traités, met des projets au net;
Mais ce moderne Atlas, croyant porter l'Europe,
Devient fombre, rêveur, défiant, mifanthrope;
Damon comme foldat fut fimple dans fes mœurs,
Il fe livra miniftre aux vices des grandeurs.
Lorfque la politique, adoptant le fophifme,
S'imbut des trahifons du machiavélifme,
On ne vit que fripons, que fourbes, que menteurs,
Que miniftres trompés et miniftres trompeurs;
On profcrivit l'honneur par ces fauffes maximes,
Et l'art de gouverner fut l'école des crimes:
Cette corruption, qui l'infecte foudain,
Rend *Damon* foupçonneux, double, dur, inhumain.
Ivre de fon pouvoir et plein de fon fyftème,
Il ne voit, ne connait et n'aime que lui-même.
Ce n'eft plus ce berger gai, modéré, content,
Qu'un fort doux, mais uni, rendait compatiffant;

C'eſt un riche, écraſé du poids de ſa richeſſe,
Qui porte au fond du cœur le dégoût, la triſteſſe:
Il aime ſon aiſance, il trouve des travaux;
Il cherche des amis, il trouve des rivaux;
Il doit de l'avenir deviner le myſtère:
L'événement douteux lui devient-il contraire?
Le public, prévenu contre l'infortuné,
Par un arrêt cruel l'a ſoudain condamné.
Tandis qu'il ſe conſume à ſupporter ſes peines,
Le temps, qui détruit tout, déja glace ſes veines.
Comme l'on voit ſouvent de jeunes libertins,
Aux bacchiques excès conſacrant leurs feſtins,
Quand un ſommeil heureux a cuvé leur ivreſſe,
Recouvrer au réveil l'eſprit et la ſageſſe;
Ainſi, de ſon erreur rejetant le poiſon,
Damon retrouve enfin ſa première raiſon:
Il maudit l'Intérêt, la Gloire et la folie,
Et reprend ſes moutons et ſa première vie.
Phylis à ſon retour, la conſtante *Phylis*,
Embraſſant ſon amant, vit ſes vœux accomplis:
Damon jouit en paix d'une heureuſe vieilleſſe,
Et goûta les plaiſirs que donne la ſageſſe.
Heureux qui, du bon ſens pratiquant les leçons,
N'abandonna jamais Phylis ni ſes moutons!
Les frivoles faveurs que fait la renommée
Sont quelques grains d'encens qui s'en vont en fumée;
Un corps ſain, des amis, l'aiſance, un peu d'amour,
Sont les uniques biens du terreſtre ſéjour;
Ils ſont autour de vous, mais ſemblable à Tantale,
L'onde en vain ſe préſente à ſa lèvre fatale,
Le vrai bonheur eſt fait pour les cœurs vertueux.
Allez donc maintenant, avare, ambitieux,

Follement vous bouffir de pompeuſes chimères,
Nos fortunes, mortels, ne ſont que paſſagères.
Tel poſsède aujourd'hui de ſuperbes jardins,
Qui feront dès ce ſoir peut-être en d'autres mains.
Ces biens nous ſont prêtés, rien n'eſt sûr, tout varie,
Et le monde pour nous n'eſt qu'une hôtellerie.
Le temps emporte tout, les maîtres, les ſujets;
Pour des momens ſi courts pourquoi ces longs projets?
Pourquoi, ſans profiter des biens qu'on nous deſtine,
Nourrir en notre eſprit une guerre inteſtine?
Ah! malheur à ce prix à qui veut s'élever!
Mais par tout ce diſcours qu'ai-je voulu prouver?
Que ſur la mer du monde un pilote bien ſage
Doit préférer le port aux riſques du naufrage.

EPITRE

à Rottembourg, ſur les voyages.

J'EN conviens, Rottembourg, quoi que l'on en préſume,
L'homme eſt un animal guidé par la coutume;
D'aveugles préjugés ſon eſprit gouverné,
Eſt par un vieil uſage aux abus enchaîné.
L'immortelle Sottiſe, allant de race en race,
Maîtriſera toujours la faible populace;
Le ſiècle la tranſmet aux ſiècles à venir;
Tout ſot eſt ſon ſujet; né pour la ſoutenir,
Il pratique avec ſoin ce ridicule code.
Je ne vous peindrai point les travers de la mode,
Le bizarre pouvoir de ſes frivoles droits,
Ses fantaſques décrets, ſes tyranniques lois,
Ses caprices, ſes goûts, ſon audace effrontée,

Ses changemens ſubits qui la font un Protée ;
Je conterais plutôt les roſes du printemps,
Les épis de l'été, les grappes des ſarmens,
Et de l'hiver glacé. . . . Mais ſans ce préambule,
Un exemple au grand jour mettra ce ridicule.
Remarquez, Rottembourg, que de pères chez nous,
Malgré leurs cheveux gris n'en étant que plus fous,
Prévenus pour un fils que leur amour protége,
Lui font courir l'Europe au ſortir du collége ;
Lors même que ce fils eſt dépourvu de ſens,
Pleins de leurs préjugés, ces obſtinés parens
Oſent nous ſoutenir qu'ainſi le veut l'uſage,
Et qu'ils ont décidé que leur cher fils voyage ;
C'eſt un remède sûr, et dès long-temps preſcrit,
Qui guérit la cervelle et donne de l'eſprit.
Qu'un Dieu, fléau des ſots, puiſſe un jour les confondre !
L'air qu'on prend à Paris, ou qu'on reſpire à Londre,
Raffinerait-il plus que celui de Berlin
Les tiſſus engourdis d'un cerveau né mal-ſain ?
L'eſprit eſt inhérent et propre à la perſonne,
Le climat n'y fait rien, la Nature le donne ;
Un organe bouché ne ſe formerait pas
Dans les ſerres où l'art mûrit les ananas.
Ah ! verrai-je toujours l'allemand imbécille,
De ſes opinions eſclave trop docile,
Penſer et raiſonner ſi ridiculement ?
Un jour je m'emportai et leur dis bruſquement :
„ Avez-vous réſolu dans votre frénéſie
„ De vous déshonorer avec votre patrie,
„ En promenant par-tout, ſans valable raiſon,
„ L'opprobre de la Pruſſe et de votre maiſon ?
„ Et que diront de nous les nations polies ?

„ Certes leur vanité rira de nos folies,
„ En voyant arriver ce vol de nos badauds,
„ Ils nous traiteront tous de Huns, de Visigoths.
„ Je crois voir des Français qui secouant la tête,
„ Diront avec dédain : ah ! que ce peuple est bête !
„ L'esprit est concentré chez les Parisiens,
„ Protégeons par pitié ces pauvres Prussiens.
Ainsi je leur parlai ; les raillant sans scrupule,
Des plus fortes couleurs peignant leur ridicule ;
De leur opinion rien ne les fit changer,
Et l'univers entier en dût-il enrager,
Les nations verront promener par le monde
Ce fils où tout l'espoir de leur maison se fonde.
Soit, qu'il voyage donc, s'il le faut, aujourd'hui ;
Je l'attends de pied ferme à son retour chez lui :
Que fait-il ? qu'a-t-il vu pendant sa longue absence ?
A-t-il l'esprit de *Still* ? en a-t-il la prudence ?
Point du tout, remarquez son plumet incarnat,
De stupide qu'il fut il est devenu fat :
Et jouant l'étourdi, sans pouvoir jamais l'être,
C'est un lourdaud badin qui fait le petit-maître.
Chrysippe, dites-vous, est un homme prudent ;
Son fils qui doit partir a l'esprit transcendant ;
Son école est le monde, et son père qui l'aime,
Assuré de ses mœurs, l'abandonne à lui-même ;
Avec son esprit vif joint à tant de talens,
Il ne fréquentera que les honnêtes gens,
Et les bonnes maisons . . . dites les dangereuses ;
Chez l'abbesse *Paris* et ses religieuses
Votre phénix des fils décemment introduit,
De son zèle dans peu recueillera le fruit ;
Au pieux exercice ardemment catholique,

Il en emportera Dieu fait quelle relique,
Qui macérant fa chair lui fera reffentir
D'un plaifir paffager le cuifant repentir.
S'il paffe chez l'anglais, citoyen de taverne,
Impudent, crapuleux, ce cynique moderne
Prendra tous les défauts de cette nation;
Bizarre et fingulier par affectation,
Il fera vanité d'étaler fa folie:
Dieu vous garde fur-tout, pour comble de manie,
Qu'il ne s'avife un jour d'avoir le fpleen par goût;
Que pouffant l'anglicifme infenfément au bout,
Pour marque des progrès qu'il fit dans fon voyage,
Il ne fe pende un jour à la fleur de fon âge!
Si Paris le retient dans un hòtel garni,
Voyez fon char fuperbe artiftement verni,
Ses laquais chamarrés, fes feftins, fa dépenfe,
Au cours, à l'opéra fa folle extravagance,
Et pour prix de fes foins fon bien en moins d'un an
Fricaffé par Manon, perdu dans un brelan.
Après tant de plaifirs, tant de galanterie,
Que va-t-il faire enfin dans fa trifte patrie?
Ce feigneur opulent, qui prodiguait fon bien,
Puni de fes excès, doit par-tout et n'a rien,
Et pour lui la Fortune ayant tourné fa roue,
Sans laquais, fans carroffe il trotte dans la boue;
Ses créanciers brutaux, par un arrêt fatal,
L'enverront dès demain crever à l'hôpital.
Mais *Pofthume*, dit-on, doit vous charmer fans doute,
Ce père prévoyant choifit une autre route;
Son fils doit voyager en fage citoyen,
Il a pour conducteur un théologien:
Cet auftère Mentor, guidant ce Télémaque,

Saura le ramener innocent vers Ithaque,
Et des féductions garantiffant fon cœur.... .
Suffit, je vous entends; ce dévot gouverneur;
Brutalement favant, fans monde, fans manières,
Déplacé dans le fiècle, et manquant de lumières,
Aurait befoin lui-méme, afin qu'on le fouffrît,
D'un maître qui daignât raboter fon efprit.
Que peut-il réfulter de ce choix ridicule?
Le pupille encloîtré, tenu fous la férule
Par ce cuiftre ombrageux, de ce dépôt jaloux,
Gardé dans fa maifon fous de doubles verroux,
De prifons en prifons voyageant par le monde,
De l'univers entier pourrait faire la ronde:
Il verrait tout au plus les dehors des cités,
Des enfeignes, des murs, et des antiquités;
Il n'aura fréquenté, grâce au cuiftre incommode,
Qu'un nombre d'artifans, miniftres de la mode,
Et fi fon plat dévot n'en eft point alarmé,
Il verra de ballets un maître renommé,
Qui jufqu'à l'entrechat portant fa connaiffance,
Fera couler fes pas au gré de la cadence;
Le beau monde fur-tout, qu'on recherche avec foin,
Sera fui du bourru, qui ne le connaît point,
Qui prend Londre et Paris pour des lieux exécrables,
Où le Ciel doit lancer fes foudres redoutables.
Pofthume, je vous plains, il valait mieux, je crois,
Elever votre fils fous vos auftères lois;
Voyez comme il paraît fombre, craintif, fauvage,
La honte et l'embarras fe lit fur fon vifage.
Viendrait-il de Paris, cet afile des jeux?
Non, vous m'en impofez, ce fils fort des chartreux.
Ah l'utile projet! Ah la belle dépenfe!

Pour le tenir reclus, qu'alla-t-il faire en France ?
Que fait-il ? qu'a-t-il vu ? qu'en fit fon directeur ?
Mais voyez fes habits, ils font du bon tailleur,
De fes cheveux tapés l'élégante frifure
D'un toupet arrangé relève la parure;
Il met du grand *Paffot* le génie aux abois,
Ses manchettes d'un pied débordent fes longs doigts.
Eh quoi! pour s'ajufter fit-il ce long voyage?
Qu'on aurait épargné de longueur et d'ouvrage,
Si l'on eût fait venir par le plus court chemin
Cordonnier et frifeur et tailleur à Berlin;
Un jour leur eût fuffi pour orner fa figure:
Croyez-vous que ce fils pourra par fa parure,
Malgré fon efprit fec et fon cerveau perclus,
Nous faire illufion fur fon peu de vertus ?
Interrogeons pourtant quelques-uns de ces pères,
De leurs deffeins fecrets pénétrons les myftères :
Ils ont fans doute un but, et ces fages parens
Auront penfé fur-tout au bien de leurs enfans.
Dites, lorfque vos fils de leurs coûteux voyages
Reviendront étrangers par l'air et les ufages,
Qu'ils feront plus Français, plus Anglais que Germains,
Quels utiles emplois leur préparent vos foins ?
S'il faut juger des faits par notre expérience,
Le hafard en décide et non votre prudence.
Je vois vos voyageurs s'empreffer chaque jour:
L'un juge poftulant fe préfente à la cour;
Il a pris fes degrés, et foutenu fes thèfes
A l'univerfité des couliffes françaifes;
De crainte que *Cujas* ne gâtât fon cerveau,
Il ne lut que *Mouhi*, *Moncrif* et *Marivaux*;
Il n'eft aucun difcours que fon efprit fertile

N'embelliſſe d'un trait cité d'un vaudeville.
O le juge excellent! Heureux ſont les plaideurs
Dont le ſort dépendra de pareils rapporteurs!
Le flaſque Dameret, fils chéri de ſa mère,
Jeune athlète énervé des combats de Cythère,
Déſire de couvrir ſes membres délicats
Du fer et de l'acier dont s'arment les ſoldats;
Il n'a jamais connu *Vauban*, *Folard*, *Feuquière*,
Mais l'art d'aimer d'*Ovide* eſt ſon cours militaire.
Cet autre à ſon retour va ſe mettre à l'écart,
Imite ſes aïeux et ſe fait campagnard;
C'était bien employé d'aller en Angleterre,
Pour s'enterrer tout vif dans le fond d'une terre.
Voilà comme ces fous ont uſé de leur temps;
Mais que dirai-je enfin de tant de jeunes gens,
Errans comme ce juif qu'on dit courir le monde,
Qui livrés aux travers dont leur eſprit abonde,
Prirent, en voyageant, un goût ſi vagabond,
Et ne pouvant depuis reſter à la maiſon,
Se dévouant par choix aux grandes aventures,
Finirent en fripons tout chargés d'impoſtures?
L'Allemagne, féconde en plats originaux,
En compte chez les grands des plus fous, des plus ſots;
Leur impuiſſant orgueil, plein de la cour de France,
Imite les *Louis* par leur magnificence.
Des princes dont l'Etat contient ſix mille arpens,
Réduiſent en jardins la moitié de leurs champs;
Et pour avoir chez eux Marly, Meudon, Verſailles,
Oppreſſent leurs ſujets gémiſſans ſous les tailles;
Dans leurs vaſtes palais on chercherait un jour,
Avant que d'y trouver le prince avec ſa cour.
Dix houres font leur meute, et cent gueux leur armée;

Ils

Ils font nourris d'encens, ils vivent de fumée;
C'eft le fafte des rois, gravé dans leurs cerveaux,
Qui hâte leur ruine au fond de leurs châteaux.
Hélas! pour gouverner leurs petites provinces,
Fallait-il voyager, et voir tant d'autres princes,
Enfler leur vanité, fe rendre malheureux?
Qu'on eût fait fagement de les garder chez eux!
Ces exemples récens ne corrigent perfonne,
La coutume fe fuit, foit mauvaife, foit bonne,
L'homme eft imitateur fans penfer, fans juger;
Comme il voit qu'on voyage, il s'en va voyager.
Une meute dépeint les gens de cette claffe;
Elle fuit Farfillau qui la mène et qui chaffe.
S'il aboie, auffitôt tout aboie après lui,
Sans connaître le cerf qui devant elle a fui,
Sans favoir où ce chien par fa courfe les mène,
Ils japent après lui, ne le fuivant qu'à peine.
Nos gothiques aïeux, dans leur groffièreté,
Ignoraient les douceurs de la fociété;
Les arts qui floriffaient en France, en Italie,
N'avaient point réchauffé la froide Germanie;
De la Seine et du Tibre ils décoraient les bords:
Le befoin demandait qu'on voyageât alors.
L'Allemagne depuis, quittant fa barbarie,
Par les arts à fon tour à la fin fut polie:
L'urbanité romaine orna toutes les cours,
Mais fans autre deffein on voyagea toujours.
Cet abus, en croiffant, allant à la fottife,
Infecta nos vertus des mœurs de la Tamife.
Mais malgré la coutume, et tous fes fectateurs,
Il eft des gens fenfés au-deffus des erreurs,

Qui préſageant de loin, et calculant d'avance,
Pèſent leurs actions au poids de la prudence.
Oui, *Varus* a raiſon, il prétend que ſon fils
Augmente ſes talens par des talens acquis,
Et des pays lointains rapporte en ſa patrie,
De la capacité, du goût, de l'induſtrie,
Afin que plus utile à ſoi-même, à l'Etat,
Dans l'emploi qui l'attend il ſerve avec éclat.
C'eſt ainſi que l'on voit ſur des troncs ordinaires
Enter ſoigneuſement des branches étrangères,
Pour recueillir un fruit plus doux, plus excellent.
Ainſi l'heureux *Jaſon* revint en conquérant
Rapporter la toiſon dans Argos ſa patrie.
Il faut au voyageur un but et du génie.
Tandis que dans mes vers je vous tiens ce diſcours,
Je vois de chez *Vincent* partir de jeunes ours;
Coutume, opinion, vous gouvernez le monde,
Le ſage vainement vous attaque et vous fronde.
Il n'eſt que trop certain, les écarts des aïeux
N'ont jamais corrigé leurs indiſcrets neveux.
J'abandonne le monde en proie à ſa bétiſe;
Maudit ſoit qui prétend réformer ſa ſottiſe:
Qu'on s'abandonne au mal, qu'on s'abandonne au bien,
Voyage qui voudra, je n'en dirai plus rien.
Qu'on ſuive votre exemple, on aura mon ſuffrage;
Je condamne l'abus en approuvant l'uſage;
Si tous nos jeunes gens profitaient comme vous,
Je voudrais, *Rottembourg*, qu'ils voyageaſſent tous.

EPITRE

à d'Argens, ſur la faibleſſe de l'eſprit humain.

OUI, je doute avec vous, j'adopte, cher d'Argens,
La raiſon qui retient vôtre eſprit en ſuſpens,
Qui loin de décider légérement des choſes,
Vous fait modeſtement examiner les cauſes;
Vous connaiſſez l'erreur de nos opinions,
L'aveuglement honteux des ſuperſtitions:
Je vois, entre les mains d'un philoſophe libre,
Sa balance en flottant reſpecter l'équilibre.
  Satisfait de douter, mais craignant d'affirmer,
Les fureurs des partis n'ont pu vous animer.
Fier et préſomptueux dans ma tendre jeuneſſe
J'aimais à décider: c'était une faibleſſe;
Dans un âge plus mûr j'ai connu mes erreurs,
Mon ignorance extrême, et l'orgueil des docteurs.
En ſonge je volais aux plaines immortelles;
Ouvrant les yeux, j'ai vu que je n'avais point d'ailes:
Je ſus me défier d'un eſprit inventif,
Curieux mais léger, prompt mais ſpéculatif,
Qui créant des erreurs, adorait ſon ouvrage.
  Il me ſemble, d'Argens; tout étant pour l'uſage,
Que nous avons reçu certain degré d'eſprit,
Qui bien que limité pour nos beſoins ſuffit;
Cet eſprit fut pour nous un préſent néceſſaire,
Et le Ciel le devait à l'humaine misère:
Inférieur en force à tous les animaux,
L'homme aurait ſuccombé ſous le nombre des maux;
Imbécille en naiſſant, expoſé ſans défenſe,
La mort l'eût moiſſonné dès ſa plus tendre enfance;

Un tiſſu délié, de fragiles reſſorts
Artiſtement unis compoſent notre corps;
Contre les aquilons et la biſe perçante
Rien ne nous garantit qu'une peau tranſparente;
Il fallait en tout temps combattre les ſaiſons,
Tondre, filer, ourdir et tramer les toiſons,
Charpenter dans les bois, creuſer dans les carrières,
Et ſur des chars tremblans mener de lourdes pierres.
Mais ſur tout autre ſoin il fallait ſe nourrir,
Expliquer ſes beſoins, s'aider, ſe ſecourir,
Par des ſons variés, interprètes de l'ame,
Du feu qui la nourrit communiquer la flamme,
Pour notre ſureté créer des arts nouveaux,
Rendre le fer tranchant, dompter les animaux:
Ainſi ſur nos dangers la Nature attendrie,
A la faibleſſe humaine accorda l'induſtrie.
Mais lorſque notre orgueil ſur le bon ſens prévaut,
Que notre eſprit trop vain veut s'élever trop haut,
Que l'homme veut percer de ſes yeux téméraires
La nuit dont la Nature a voilé ſes myſtères,
Son audace frivole, au lieu d'embraſſer tout,
De ſon étroite ſphère apprend à voir le bout.
Non, l'eſprit hors de ſens n'a plus d'intelligence,
Nos organes groſſiers ſont toute ſa puiſſance;
Notre raiſon ſans eux, comme un eſquif léger,
Sans bouſſole et ſans mâts flotte au gré de la mer;
Jouet des aquilons, perdant le port de vue,
Elle échoue aux écueils d'une terre inconnue;
A des abſurdités tout ſyſtème conduit;
En évitant Scylla, Charybde m'engloutit.
Serait-ce donc à l'homme à décider en maître
Sur tant de profondeurs qu'il ne ſaurait connaître?

Par le rapport des ſens et leurs illuſions
Il reçoit des objets quelques impreſſions;
A l'entendre on dirait que le maître du monde,
Quand il forma les cieux, quand il abaiſſa l'onde,
Daigna le conſulter ſur ces profonds deſſeins
Qui règlent la nature et fixent les deſtins;
Et l'orgueilleuſe Athène et la ſavante Rome
Définiſſaient les Dieux, tout en ignorant l'homme.
Eſt-ce à toi, vil mortel, à l'eſprit limité,
D'aſſervir ſous tes lois l'immenſe éternité?
Parle, inſecte orgueilleux, qui régis l'empyrée,
Vois l'abyme des temps et ta courte durée:
Aurais-tu précédé ces ſiècles ſi nombreux?
Toi qui ne vis qu'un jour, qui t'engloutis en eux,
Ton œil qui peut à peine endurer la lumière,
Prétend percer des cieux la brillante carrière?
Plutôt des humbles champs où s'élève Berlin,
L'on pourrait découvrir le ſuperbe Apennin,
Que de connaître à fond tous les premiers principes;
Et pour les deviner fuſſions-nous tous Oedipes,
De cent difficultés ce myſtère muni,
En petit comme en grand préſente l'infini.
Demande à ce docteur ce qu'eſt la cohérence,
S'il connut la matière et ſa pure ſubſtance?
Il avoûra que non; mais ſans ceſſe il écrit
En mots alambiqués un roman ſur l'eſprit:
Par un obſcur jargon il veut expliquer l'ame,
C'eſt un ſouffle, une eſſence, une divine flamme;
Il invente des mots au lieu de définir,
Et ſe perd dans ſa route au lieu de l'applanir.
Sur des ſujets abſtraits ſa raiſon trop ſtérile,
Voulant être profonde, eſt tout au plus ſubtile.

Sait-il donc s'il eſt libre, ou ſi ſa volonté
Obéit en eſclave à la fatalité?
Il ne ſe connaît pas, mais ſon eſprit devine
Que ce vaſte univers n'eut jamais d'origine,
Ou prétend expliquer comment Dieu par trois mots
Tira l'ordre du ſein de l'antique chaos;
Et ce juge éclairé, décidant ſans connaître,
Dira comme de rien ſe peut former un être?
Sait-il ce qu'eſt le vide? A-t-il pu concevoir
Comment, tout étant plein, tout a pu ſe mouvoir?
   Laiſſons à cet Anglais, digne de notre eſtime,
L'honneur d'avoir trouvé, par un calcul ſublime,
Les effets merveilleux nés de l'attraction;
Qu'il daigne m'expliquer ce qu'eſt l'impulſion,
Eſt quel eſt ce pouvoir dont l'effet peut produire
Qu'un corps, peſant ſur l'autre, également l'attire?
Le grand Newton l'ignore et ſon art n'en dit rien;
Qui pouſſera plus loin ſon calcul que le ſien?
Dans une région de ténèbres couverte,
Qui de ces grands ſecrets fera la découverte,
Si cet eſprit puiſſant fait pour y réuſſir,
Malgré tous ſes efforts n'a pu les éclaircir?
   Lorſqu'un enfant d'Euclide avec exactitude
Veut marquer ſur un plan les lieux, leur latitude,
Niveler des vallons ou meſurer des champs,
Il éprouve d'abord ſes divers inſtrumens;
Son opération dépend de leur juſteſſe.
   Cet uſage en effet eſt rempli de ſageſſe;
Si l'on veut raiſonner, n'eſt-il pas de ſaiſon
De connaître avant tout quelle eſt notre raiſon?
Mais l'homme qui s'ignore, au haſard s'abandonne;
Il rejette, il approuve, il décide, il ordonne:

Reſſerré dans lui-même, un déſir curieux
Egare ſa penſée et la perd dans les cieux.
Sait-il ſi la raiſon eſt frivole ou ſolide?
Si ſon eſprit ardent peut ſe tenir en bride?
Ou ſi, malgré ce frein, par des écarts fréquens
L'imagination emporte le bon ſens?
Mais l'orgueil dans ſon cœur reſpecte ſa folie,
Il craint un examen qui toujours l'humilie.
On dirait en effet que notre eſprit trompeur,
Froid pour la vérité, s'échauffe pour l'erreur;
Dans cent abſurdités ſa faibleſſe nous plonge:
Du brillant merveilleux le ſéduiſant menſonge,
S'imprimant dans l'eſprit avec facilité,
Nourrit de fictions notre crédulité:
Il eſt comme un miroir dont la glace infidelle,
Loin de peindre à nos yeux une image réelle,
Des rayons qu'il reçoit confondant les clartés,
Défigure les traits qui lui ſont préſentés.
L'homme ne connaît pas juſqu'où va ſa faibleſſe:
Au ſein de la folie il vante ſa ſageſſe;
Enivré d'amour-propre il chérit ſes talens,
Et de ſa propre main ſe parfume d'encens.
Ce n'eſt pas ſans raiſon que mon chagrin l'accuſe:
Du matin juſqu'au ſoir voyez comme il s'abuſe;
Qu'un adepte paraiſſe, et promette ſon or,
Cent dupes du grand œuvre en attendront leur ſort;
Leur erreur ne voit pas, du gain trop animée,
Que leur bien au creuſet ſe diſſipe en fumée.
Qu'un aſtrologue vienne, et liſant dans les cieux,
Annonce par ſon art un avenir fâcheux,
Le peuple plein d'effroi, réveur et taciturne,
Tremble pour les malheurs que lui prédit Saturne,

Et croit, pour avertir des grands événemens,
Que Dieu daigne troubler l'ordre des élémens.
Quoi! ces aſtres muets ſont-ils donc des prophètes?
Quoi! tout eſt-il perdu quand on voit des comètes?
J'en ſais dont les cerveaux ſont vivement frappés
D'eſprits et de vampirs autour d'eux attroupés;
Les ombres dans la nuit leur ſemblent des fantômes:
Sans ceſſe en frénéſie, ils en ont les ſymptômes,
Et toujours alarmés de ſpectres effrayans,
Ils accuſent les morts des crimes des vivans.
Les ſuperſtitieux, encor plus ridicules,
Sur les abſurdités n'ont jamais de ſcrupules;
Combien n'a-t-on pas vu d'habiles impoſteurs
Du ſtupide public cimenter les erreurs?
Sous des mots captieux proférer des oracles?
Par des preſtiges vains fabriquer des miracles?
Raſſemblons tous les temps, voyons tous les pays
De Lisbonne à Pékin, d'Archangel à Memphis,
S'en trouve-t-il un ſeul, je conſens qu'on le nomme,
Dont le culte inſenſé n'ait pas dégradé l'homme?
Oui, l'homme de tout temps fut le jouet honteux
Des groſſières erreurs des prêtres frauduleux;
Il a tout adoré juſqu'à la plante vile; *)
L'encens fuma jadis devant le crocodile.
O comble de forfaits! nos antiques Germains
Prodiguaient leur encens à des dieux inhumains.
L'erreur leur immolait, pour appaiſer leurs haines,
Sur des autels ſanglans des victimes humaines.
Du moins le monde en paix, ſuivant ſes viſions,
N'avait point combattu pour ſes opinions;
Mais les chrétiens depuis dans leur ſang ſe plongèrent,
Pour des dogmes nouveaux par fureur s'égorgèrent;

*) L'oignon.

Défenfeurs d'une foi qu'ils ne comprenaient pas,
Ces dévots affaffins fe portaient le trépas:
Et le monde changea pour des erreurs nouvelles
Ses antiques erreurs, fans rien gagner par elles:
Tant dans l'aveuglement le vulgaire plongé
Ou doute par faibleffe, ou croit par préjugé.
Mais que devient au fond cette raifon fi vaine,
Reine des animaux qui fait tant la hautaine?
Je n'y vois que faibleffe et qu'imbécillité;
Le bon fens eft captif de la crédulité;
Une erreur fingulière eft sûre de féduire:
Folard nous en a pu à faint Médard inftruire.
Le bon fens eft voifin du tranfport infenfé,
L'entre-deux par malheur eft bien peu nuancé:
Oui, l'ame la plus forte eft pleine de faibleffe,
Ce n'eft qu'un bon efprit qui voit fa petiteffe.
Les hommes doivent tout aux organes des fens;
Leur miniftère inftruit leurs efprits impuiffans;
Par eux en combinant s'acquiert l'expérience,
C'eft le feul point d'appui de leur intelligence:
Mais ne jugeant de tout que par comparaifon,
Dès qu'ils fortent des fens ils perdent leur raifon.
De leur efprit borné la petite étendue
Ne peut faifir ni rendre une chofe inconnue;
De tant de mots nouveaux les fons articulés
Enveloppent des riens en termes ampoulés.
De ce vafte univers atome imperceptible,
Crois-tu que l'infini devait t'être acceffible?
Dans tes projets hautains il n'eft point de milieu,
Tes deftins font d'un homme, et tes vœux font d'un dieu.
Tandis que l'aigle atteint le féjour du tonnerre,
La timide Progné vole en rafant la terre;

Ni trop haut, ni trop bas prenons un vol moyen,
La prudence le règle et lui fert de foutien.
Non, ne condamnons point cet amour des fciences,
Qui remplit notre efprit d'utiles connaiffances;
Qu'un fage foit favant; mais loin de s'entêter,
Qu'apprenant à connaître il apprenne à douter,
Et que de fa raifon gouvernant la faibleffe,
Dans fon propre néant il puife la fageffe.
Un peu d'or pour un pauvre eft un immenfe bien;
C'eft apprendre beaucoup de voir qu'on ne fait rien.
De tous les animaux que l'univers enferme,
Chaque efpèce a fes lois, fes limites, fon terme;
La Nature fixa, par fes arrangemens,
Leurs domaines bornés à certains élémens.
L'homme eft ainfi qu'Anthée, illuftré par la fable:
Sur terre ce géant fut toujours indomptable,
Mais par Hercule un jour dans les airs élevé,
Perdant fon élément il périt étouffé.
Il faut, fage d'Argens, s'enfermer dans fa fphère,
Qui pourrait refpirer hors de fon atmofphère,
Dans l'orbe de Mercure ou bien de Jupiter?
Le paon périt fous l'eau, le dauphin meurt à l'air.
De même notre efprit, fans tenter l'impoffible,
Ne doit jamais fortir hors du monde fenfible;
C'eft l'orgueil en un mot qu'il nous faut étouffer,
L'homme eft fait pour agir, non pour philofopher.
Nos organes, d'Argens, feraient d'autre fabrique,
Si l'homme eût été fait pour la métaphyfique;
Notre efprit dégagé des terreftres liens
Pourrait, en s'élevant aux champs aériens,
Y voir ce qu'il fuppofe et tout ce qu'il ignore,
Ces efprits immortels, ce Dieu que l'on adore;

Nos yeux feraient perçans, nos défirs fatisfaits,
On n'aurait plus befoin du microfcope anglais;
Point de problème alors, tout ferait axiome,
On pourrait difféquer la monade et l'atome,
Et prenant la nature à l'inftant que tout naît,
Décompofer chaque être, et favoir ce qu'il eft.
L'Eternel nous cacha ces objets des fciences,
Il nous rendit heureux fans tant de connaiffances;
Plions modeftement nos vœux à fes arrêts,
Du lot qui nous échut foyons tous fatisfaits;
Qu'à notre efprit débile et prudemment timide
La modération ferve toujours de guide.
Ce fût dans fon école où fleurit autrefois
Ce philofophe grec *) dont nous fuivons les lois;
Ce fage, de l'erreur craignant le bras magique,
Contr'elle fe couvrit de l'égide fceptique;
De notre faible efprit il connaiffait l'orgueil,
Et d'un fyftème adroit le dangereux écueil.
Cicéron, fon difciple, au fond de l'Aufonie
Tranfporta fon école et fon académie;
Philofophe prudent, généreux fénateur,
Père de la patrie, et fléau de l'erreur.
O fage Cicéron! préfidez à ma verve,
Soyez mon Uranie et foyez ma Minerve,
Vous de qui l'éloquence en plein barreau dompta
Le rapace Verrès, l'affreux Catilina;
Qui retiré depuis dans les champs de Tufcule
Apprîtes à douter au monde trop crédule,
Et peignant la vertu dans toute fa beauté,
Montrâtes le chemin de la félicité.

*) Carnéade.

Oui, laiſſons dans les cieux la ſcience ſublime,
Travaillons dans le monde à détruire le crime.
Que ſert-il après tout à l'eſprit curieux
De deſcendre aux enfers, d'eſcalader les cieux?
Loin de nous égarer dans ce ſombre dédale,
Appliquons notre eſprit à l'utile morale:
C'eſt elle qui ſondant tous les replis des cœurs,
Sans fard oſe aux mortels reprocher leurs noirceurs,
Dévoiler leurs défauts, attaquer leurs caprices,
Diſtinguer hardiment leurs vertus et leurs vices,
Dompter des paſſions tous les tranſports outrés,
Changer des furieux en humains modérés,
Nous apprendre à connaitre au fond ce que nous ſommes,
Et rabaiſſer les rois jusqu'au niveau des hommes:
C'eſt elle qui nous fait triompher des revers.
O céleſte Morale! épurez tous mes vers:
Accordez Epicure avec l'âpre ſtoïque,
Rendez l'un plus nerveux, l'autre moins tyrannique,
Préparez le chemin qui mène à la vertu,
Plus on l'adoucira, plus il ſera battu.
Tant que la deſtinée et ſa viciſſitude
Prolongera mes jours, j'en ferai mon étude,
Et ſans perdre à connaître un temps fait pour jouir,
Deſcartes ni Leibnitz ne pourront m'éblouir.

EPITRE AU COMTE GOTTER.

Combien de travaux il faut pour ſatisfaire des épicuriens.

O comte fortuné, qui dans l'indépendance
Jouiſſez en repos des fruits de l'opulence,

Fils chéri de Bacchus et de la Volupté,
Nourri dans le berceau de la profpérité !
L'inftinct vaut à vos yeux toute philofophie,
Vous mettez à profit les douceurs de la vie ;
Dans les bras des plaifirs, fans vous charger de foins,
Vous laiffez aux mortels, pour vos nombreux befoins,
Epuifer leurs talens, les arts et l'induftrie.
  Dans la pompe des rois votre grandeur nourrie
Ignore les détails qui vous rendent heureux ;
Si vous y defcendez, c'eft d'un air dédaigneux,
Ou c'eft pour méprifer un ouvrier vulgaire,
De vos différens goûts efclave mercenaire ;
Vous prétendez fans peine avoir tous les plaifirs,
Ordonner, et d'abord contenter vos défirs :
Trop promptement laffé par un luxe ordinaire,
Il vous faut du nouveau dont l'attrait vous fait plaire,
Par des raffinemens reffufciter vos goûts,
Recourir à la mode, invention des fous.
  Quel terrible embarras de fervir votre table !
Souvent votre *Joyard* veut fe donner au diable,
Pour inventer des mets, dignes dons de Comus,
Sous leurs déguifemens à peine encore connus ;
Et vous n'apercevez fous tant de mafcarades
Que pâtés, hachis fins, farces et marinades ;
Vous ne connaiffez plus la chair qui vous nourrit,
Satisfait d'affouvir votre avide appétit ;
Mais promptement puni d'un excès qui vous flatte ;
Il faut avoir recours aux enfans d'Hippocrate
Et réduire à la caffe, à la manne, au féné
D'un appétit glouton le goût défordonné.
  Tels font tous ces repas goûtés dans l'indolence,
Où l'ennui, compagnon de la magnificence,

Souvent jette au haſard ſes languiſſans pavots,
Fait bâiller l'enjoûment et glace les bons mots.
Tandis que les feſtins, le luxe et la pareſſe
De vos ſens émouſſés ſéduiſent la molleſſe ;
Qu'il en coûte aux humains pour contenter vos goûts !
Que de bras occupés à travailler pour vous !
Regardez ce ſpectacle, et ſouffrez que ma Muſe
De leurs nombreux travaux un moment vous amuſe ;
Ces objets ne ſont bas que pour des ignorans.
Cet immenſe univers, ces divers élémens
Fourniſſent vos repas ; la féconde Nature
Réſerve ſes faveurs aux enfans d'Epicure :
Nos ruiſſeaux, nos étangs vous donnent leurs poiſſons,
L'air donne ſes oiſeaux, la terre ſes moiſſons,
Et la mer vous préſente, en fouillant ſes abymes,
Ces monſtres recherchés, malheureuſes victimes
De la voracité des célèbres gourmets.
Mais laiſſons pour un temps tous ces étranges mets,
Ces poupars, ces turbots et ces ragoûts bizarres,
Moins bienfeſans, moins bons que ſinguliers et rares ;
Loin de l'art des Nevers et du raffinement,
Conſidérons ce pain, pur et ſimple aliment,
Qui ſert toujours de baſe à notre nourriture ;
Qu'il coûte de travaux, de ſoins et de culture !
Voyez ces laboureurs dès l'aube vigilans,
Qui guident la charrue et cultivent les champs ;
Ils éterniſent l'art qu'enſeigna *Triptolème ;*
Par leurs ruſtiques mains le grain divers ſe sème,
On creuſe avec le fer, on ferme les ſillons,
L'ouvrage a préparé d'abondantes moiſſons ;
En vain ſur les guérets l'aquilon ſouffle et gronde,
Vers le riant printemps la ſemence féconde,

Se ſentant des faveurs de la blonde Cérès,
Germe, pouſſe, s'élève et couvre les guérets
De ſa plante touffue en été jauniſſante;
Alors le laboureur ſaiſit ſa faux tranchante,
Et moiſſonne à grands coups cette forêt d'épis,
Et l'on voit ſur ſes pas ſes enfans accroupis,
Qui recueillant le bled de leurs rateaux fidelles,
Après l'avoir lié l'entaſſent en javelles;
De-là le bœuf tardif vers le plus proche lieu
Traîne à pas lents ce poids qui fait gémir l'eſſieu:
Plus loin des bras nerveux, forts de leur tempérance,
Par des coups redoublés le battent en cadence,
Et ſéparent enfin par leurs peſans fléaux
L'aliment des humains de celui des troupeaux.
Voici de nouveaux ſoins: ce grain que l'on ſépare,
Par un autre inſtrument ſe broie et ſe prépare;
Il change de nature, une pierre en tournant
Opère ce miracle à la faveur du vent;
C'eſt une poudre fine artiſtement broyée,
Il faut pour vous nourrir qu'elle ſoit délayée,
Que la chaleur du four et l'aide du levain
Par un dernier effort la transforment en pain.
Dans vos riches palais, votre fière molleſſe
De ce ſimple aliment dédaigne la baſſeſſe,
Trop loin des laboureurs qui peuplent les hameaux,
Vous couvrez de mépris leurs utiles travaux.
Vous ignorez encor par quel immenſe ouvrage
Le Français prépara cet excellent breuvage,
Ce vin que vous buvez d'un air de connaiſſeur,
Et dont vous nous vantez la sève et la douceur;
Les fertiles côteaux où ſerpente la Saone
L'ont fait croître et mûrir vers la fin de l'automne;

Le vigneron ſoigneux en cultiva le plant,
Il donna des appuis au débile ſarment,
Il preſſa des raiſins la liqueur empourprée,
Dans la cuve en bouillant de la lie épurée;
Ce jus clarifié ſans mélange, ſans art,
Vieilli dans ſes vaiſſeaux devient ce doux nectar
Dont les flots de rubis colorent votre verre.
Et ce brillant criſtal que vous jetez par terre,
Ce vaſe tranſparent que vous n'eſtimez plus
Dans les bruyans tranſports des plaiſirs de Bacchus,
Vous le devez encore à l'induſtrie humaine.
  La cendre, la fougère, et le ſable d'arène,
Préparés par les mains d'un habile artiſan,
Changent de forme et d'être en un braſier ardent;
Leur compoſition, de dure et de ſolide,
Par la vertu du feu, ſoudain devient fluide;
L'ouvrier, en ſoufflant par un tube de fer,
Dilate cette maſſe et la gonfle par l'air;
Souple au gré du ciſeau dont elle eſt arrondie,
Elle devient criſtal dès qu'elle eſt refroidie,
Et permet aux rayons d'oſer la traverſer.
  Ainſi s'eſt fait ce verre où l'on vous voit verſer
Cette boiſſon des dieux, cette liqueur riante,
Qui vous fait ſavourer ſa mouſſe pétillante.
  Avec plus d'art encor ſe font ces grands trumeaux
Dont la glace polie, égale et ſans défauts,
Vous rend exactement, comme un portrait fidelle,
Les différens objets qui ſont vis-à-vis d'elle.
C'eſt-là tous les matins, après votre réveil,
Sur le choix des atours que vous prenez conſeil;
Ce miroir toujours vrai règle votre parure,
Il vous fait arranger la fauſſe chevelure

Qu'on

Qu'on emprunta d'autrui, qu'on boucla tout exprès,
Pour que votre front chauve eût de nouveaux attraits.
  Et cet habit ſuperbe, avorton de la mode,
Qui plus il paraît beau, plus il eſt incommode,
Vous dérobe ſous l'or le drap et ſa couleur,
Savez-vous qui l'a fait? Ce n'eſt pas le tailleur,
Qui toiſant votre corps ſur ſon moule façonne
Le drap auné, coupé, recouſu, qu'il galonne.
  Examinez ces champs, ces boſquets, ces vallons;
Voyez-vous ce berger qui conduit ſes moutons?
Il les tond deux fois l'an; leur utile dépouille
Se convertit en fil, paſſant ſur la quenouille;
Pour en faire une étoffe on monte des métiers,
Minerve dans cet art forma les ouvriers:
Que d'hommes occupés, et que de mains adroites
Sur la trame avec bruit font voler les navettes!
Un nouvel univers nous fournit la couleur
Qui fait perdre à ce drap ſa mal-propre blancheur;
Des couleurs de l'iris on a l'art de le teindre;
Pour lui donner du luſtre on emploie un cylindre,
Qui de ſon poids égal, en roulant, l'aplatit;
Par ces travaux s'eſt fait le drap qui vous vêtit.
  O triomphe de l'art et de l'adreſſe humaine!
Ces tableaux ſont tiſſus d'or, de ſoie, et de laine;
Un élève d'Apelle en donna le deſſein,
Corrège et Raphaël conduiſirent ſa main;
Ces contours, ces couleurs animent la tenture,
La haute liſſe exacte égale la peinture.
Oui, Mercier *), ton aiguille, à l'aide du fuſeau,
Peut concourir au prix qu'on deſtine au pinceau:
Tout perſonnage a vie, il agit, il s'élance,

*) Le premier qui ait fait des tapiſſeries à Berlin.

Le lointain fuit des yeux, aidé par la nuance;
Ces ouvrages parfaits, pouffés au clair obfcur,
Couvrent dans vos palais la nudité du mur:
Vos yeux pour leurs beautés font pleins d'indifférence;
A quoi fervent ces biens fans goût, fans connaiffance?
Il faut avoir fur eux quelque érudition,
Ou bien point de plaifir dans leur poffeffion.
Ah! fi dans vos grands biens vous voulez vous complaire,
Qu'un fentiment plus fin fur les arts vous éclaire!
Ajoutez au bonheur un goût plus raffiné,
Apprenez à connaître, ô mortel fortuné!
De quel prix eft pour vous l'induftrie et l'ouvrage;
Du moins à ces travaux donnez votre fuffrage.
Mais je parle des arts du ton d'un amateur.
La moindre attention laffe votre Grandeur;
Vos fens font engourdis, vous fortez d'une fête,
Les vapeurs du dîné vous montent à la tête;
Vous allez digérer dans un profond repos:
La molleffe dejà vous couvre de pavots;
Vous allez vous livrer, fatigué de la table,
Sur un fopha commode, au fommeil délectable;
Ou bien fans y penfer je vous vois parcourir
Des romans licencieux, ennuyeux à mourir,
Oeuvres qui de nos temps dénotent les misères,
Et partagent le fort d'infectes éphémères;
Vous lifez ces écrits, de votre propre aveu,
Pour tuer les momens jufqu'à l'heure du jeu;
Cette heure fonne enfin, votre carrillon chante.
Savez-vous comme on rend cette montre agiffante?
Par quels moyens fecrets fes refforts différens
Travaillent de concert à mefurer le temps?
Comment fur fon cadran en tournant en filence,

L'aiguille, en vous marquant le moment qui s'élance,
Aidé du carrillon dont le bruit retentit,
Du matin jusqu'au soir, Comte, vous avertit
De la fin de vos jours, dont le terme s'avance,
Et de ce temps perdu par votre nonchalance?
Mais tout est préparé, votre jeu vous attend,
Votre front s'éclaircit, votre cœur est content;
En vain l'obscure nuit baisse ses sombres voiles,
L'industrie a pour vous inventé des étoiles,
Qui de votre salon chassent l'obscurité,
Et ravissent les yeux par leur vive clarté:
Ici d'un jeu nouveau l'amusement s'apprête,
Vous comptez sur le sort qui règne à la comète.
Ces cartons par Muller *) timbrés, bariolés,
Sont par vos doigts adroits rapidement mêlés,
Et leurs combinaisons, que le hasard amène,
Règlent de votre jeu la fortune incertaine;
Ces louis, ces ducats, entassés en monceaux,
Vont passer tour à tour à des maîtres nouveaux.
Mais d'où vous vient cet or, ce métal pur et rare?
Qu'importe, dites-vous, quel climat le prépare?
On ne l'a point creusé dans ces monts sourcilleux
Qui non loin de Goslar s'élèvent jusqu'aux cieux;
Leur stérile tribut, dont on se glorifie,
N'enrichira jamais la vide Westphalie.
Ah, cher Comte, apprenez, à votre étonnement,
Les prodiges qu'on doit au pouvoir de l'aimant;
De ses propriétés la vertu découverte
Aux sciences montra plus d'une route ouverte;
L'art à ces vérités joignit l'invention,
Le fer obéissant connut l'attraction;

*) Chargé du timbre des cartes à Berlin.

Et frotté par l'aimant on vit l'aiguille habile
Vers le pôle tourner sur son pivot mobile;
Un Génois, partagé d'un esprit créateur,
Amant des vérités et rempli de valeur,
Assuré des effets du pouvoir magnétique,
Fonda sur leurs vertus son projet héroïque.
Il fit sur des chantiers construire ses vaisseaux,
Les peuples de Lusus furent ses matelots,
Ses mâts vinrent d'ici, ses voiles du Batave,
Son goudron des climats où naît le Russe esclave;
Et ce nouveau Jason s'embarqua sur les mers,
Résolu de trouver un nouvel univers.
On lève l'ancre, il part guidé par sa boussole,
Il brave tous les vents déchaînés par Eole,
Tous les flots soulevés du fougueux océan:
Sa proue, en fendant l'eau, s'approche du couchant,
Et ballotté long-temps entre le ciel et l'onde,
Après un long voyage il trouve un autre monde.
Ferdinand, attentif à d'aussi grands travaux,
Fait du port de Cadix partir d'autres vaisseaux,
De Dieu dans l'Amérique il veut venger la cause,
Les saints sont ennichés sur les bords du Potose.
Les Incas détrônés sont livrés à la mort.
Ainsi l'espoir du gain, l'ardente soif de l'or
Apprit aux Espagnols, secourus par Neptune,
Sur des bords étrangers à chercher la Fortune;
Cortès, le fier Cortès, avec peu de soldats
Dompte Montézuma, subjugue ses Etats.
L'Américain troublé voit, rempli d'épouvante,
Approcher de ses bords une ville flottante,
Et huit cents Espagnols lui paraissent des Dieux,
Ils portent le tonnerre, ils lui lancent leurs feux;

Des monſtres inconnus, des centaures rapides
L'atteignent en courant de leurs traits homicides:
Tout ſe ſoumet, tout plie, on enchaîne le roi,
Cortès aux Mexicains fait reſpecter ſa loi:
Ces cruels conquérans, dans ces champs de leur gloire,
Par des meurtres affreux terniſſent leur victoire;
Les caciques, les rois ſont livrés au trépas.
  Depuis, l'aſtre brûlant de ces riches climats,
En dardant ſes rayons ſur cette ardente zone,
Ne vit plus de cacique ou de roi ſur le trône;
Le peuple avait péri comme ſes ſouverains,
Les fleuves regorgeaient du ſang des Mexicains:
Parmi tant de fureurs et tant de funérailles
On fouillait dans les monts; du ſein de leurs entrailles
L'Eſpagnol retirait ce dangereux métal,
Du vice des humains mobile principal;
Les riches minéraux que cachait l'Amérique,
La dépouille des rois, les tréſors du Mexique,
Et tous ces biens gagnés par des crimes hardis,
Pour enrichir Madrid paſsèrent à Cadix.
On timbra les lingots, la pièce eut ſon poids juſte,
De Charles *) à chacune on imprima le buſte;
Ces ſignes des valeurs reçurent divers noms,
On vit piaſtres, ducats, piſtoles, patagons;
Par les reſſorts nombreux qui meuvent le commerce,
Ce métal en Europe à pleine main ſe verſe.
Voyez-vous de bateaux ces grands fleuves couverts?
Ils portent nos moiſſons dans de lointaines mers;
L'Eſpagnol les reçoit, il nous rend des eſpèces,
Et de ce troc heureux dérivent nos richeſſes;
Les tributs du Mexique, en Pruſſe tranſportés,

*) *Charles Quint.*

Entretiennent les arts dans les grandes cités ;
Ils font naître le luxe, enfant de l'opulence,
Des villes aux hameaux circuler la dépenſe ;
Le laboureur qui vend le fruit de ſa ſueur,
Du prix qu'il en reçoit va payer ſon ſeigneur ;
C'eſt lui qui vous fournit, à force de fatigue,
Ces ducats dont au jeu vous êtes ſi prodigue.
Jugez, Comte, jugez, par ces faibles deſſeins,
Des travaux étonnans qu'embraſſent les humains ;
Je n'ai pas tout dépeint, la matière eſt immenſe,
Et je laiſſe à Bernis ſa ſtérile abondance.
Mais ceci vous ſuffit, vous voyez les liens
Dont l'avantage égal unit les citoyens,
L'induſtrie en tous lieux qui s'accroit et s'exerce,
L'ouvrage encouragé par l'appât du commerce ;
L'Aſie et l'Amérique ont contenté nos goûts,
Nous travaillons pour eux, ils travaillent pour nous.
  Mépriſez-vous encor ces artiſans habiles,
A vous, à leur patrie, au genre humain utiles ?
Leurs occupations les rendent vertueux :
Comte, de leur bonheur devenez envieux ;
Vos jours ſemblent plus longs que chez eux les ſemaines.
Les vrais plaiſirs ſont ceux qu'ont achetés les peines :
La pareſſe offre à l'homme une fauſſe douceur :
Le travail eſt pour lui la ſource du bonheur.

EPITRE A MAUPERTUIS.

La Providence ne s'intéreſſe point à l'individu, mais à l'eſpèce.

NON, ne préſumez point, ſublime Maupertuis,
Que Dieu règle un détail trop au-deſſous de lui :

De nos frêles deſtins, de notre petiteſſe
Le Ciel n'occupe point ſa ſuprême ſageſſe;
Quoi! notre individu, quoi! nos nombreux beſoins
Méritent-ils ſur eux de diſtraire ſes ſoins?
Ce moteur inconnu, cette cauſe première,
En donnant une forme à l'antique matière,
Aux êtres impoſa ſes immuables lois:
Vers un centre commun gravitent tous les poids,
Le feu dans l'air élève une flamme ondoyante,
L'eau ſans rétrograder ſuit le cours de ſa pente,
Tout genre eſt limité dans ſon petit circuit;
D'un pepin de pommier l'arbre ſe reproduit,
Mais jamais ce pepin ne produira de roſes:
Les effets ſont toujours les eſclaves des cauſes.
Ainſi l'homme en naiſſant reçut les paſſions,
Ces tyrans de ſon cœur et de ſes actions;
Leur empire eſt connu par des effets ſemblables,
La trahiſon naquit des haines implacables;
L'amour à ſes douceurs mêle un cruel poiſon,
Il égare l'eſprit et ſéduit la raiſon;
Inquiet, ſoupçonneux, rempli de jalouſie,
Il produit la fureur ou la mélancolie;
La colère eſt ſubite, aveugle en ſes accès,
Et pouſſe les humains au comble des forfaits.
Nous ſommes tous marqués d'un de ces caractères;
Ils ont, vous le voyez, des ſuites néceſſaires:
Un *Héraclite* pleure, un *Démocrite* rit,
L'atrabilaire eſt dur, et l'humain s'attendrit.
Dieu fit ces paſſions; une main inconnue
Dans un ordre ignoré par-tout les diſtribue.
Tant de variétés, tant de deſtins divers
Par leurs combinaiſons décorent l'univers,
Et d'un ſpectacle uſé renouvellent la ſcène.

Mais l'être tout-puiſſant ne ſe met point en peine
Du rôle que je joue et du ſort qui m'attend ;
Mon principe m'entraîne, et je ſuis ſon torrent :
Si du faite des cieux il abaiſſe ſa vue,
Il voit, d'un œil égal, la roſe et la ciguë :
Le grand eſt ſon ouvrage, et dans l'immenſité
Il ſait manifeſter toute ſa majeſté :
Dans de vaſtes deſſeins ce Dieu peut ſe complaire ;
Mais il eſt ſourd aux cris du ſtupide vulgaire :
Sans ſoins, ſans embarras, ſans peine, ſans tourment,
Il ſait que la Nature exécutant ſon plan,
Obéit à ſes lois ſans leur donner d'atteinte,
Et garde les vertus dont il l'avait empreinte.
Tel, sûr de ſon ouvrage, un horloger expert
Agence des reſſorts pour agir de concert,
Et donne au mouvement ſon allure conſtante ;
Au principe moteur la montre obéiſſante,
Dans l'abſence du maître accomplit ſes deſſeins.
Et tel, ayant poſé des principes certains,
Dieu ſoumit les effets à leurs premières cauſes ;
Sûr des événemens il laiſſe aller les choſes :
Ce qui nous paraît bien, ce qui nous paraît mal,
Tout concourt en effet à ſon plan général.
Les lois qu'à la matière impoſa ſa ſageſſe
Se bornent au devoir de conſerver l'eſpèce ;
Tout ce qui ſe détruit doit être remplacé.
Ainſi le temps préſent répare le paſſé,
Ainſi nous occupons les places de nos pères,
Les aigles, les vautours engendrent dans leurs aires ;
Le Rhin fournit la mer du tribut de ſes eaux ;
Là naiſſent des forêts, ici des végétaux ;
Leur ſemence diverſe, également féconde,

Alors qu'il dépérit, renouvelle le monde :
Mais leur force inhérente et leur fécondité
Ne produit qu'un ſeul genre à jamais limité.
  Connaiſſez la Nature ; attentive à l'eſpèce,
Nos pertes par ſes ſoins ſe réparent ſans ceſſe ;
Par ſa fécondité le monde eſt maintenu,
Et ſon ſein abondant fournit au ſuperflu :
Elle fait que le gland peut reproduire un chêne,
Mais de ces glands perdus elle n'eſt point en peine,
Qui tombent les hivers, abattus par les vents,
Et ſans multiplier pourriſſent dans les champs.
  Qu'un déluge en été détruiſe la ſemence,
Le grain en d'autres lieux revient en abondance :
Que l'Afrique fourniſſe aux beſoins des Français,
Que les champs des Germains nourriſſent les Anglais,
Ces objets, grands pour nous, petits pour la Nature,
N'importent point au monde, il pourſuit ſon allure.
  Voyez, quand le printemps vient déchaîner les eaux,
Que les torrens ſaxons font enfler nos ruiſſeaux,
Dans ſon cours orgueilleux l'Elbe majeſtueuſe,
Etendre ſur les prés ſa fange limoneuſe,
Changer en ſerpentant la forme de ſon lit,
Couvrir un de ſes bords de ſon onde qui fuit ;
Sans égard au terrain, qu'il ſoit le mien, le vôtre,
Ce qu'elle prend à l'un, elle le rend à l'autre.
  Ainſi pour l'univers il n'eſt rien de perdu ;
Mais Dieu ne deſcend point juſqu'à l'individu :
Il rit de l'homme vain, qui rempli de lui-même,
Mécontent de ſon ſort, blâme l'être ſuprême.
  Eh quoi, la taupe aveugle en ſon vil ſouterrain,
Doit-elle critiquer les palais de Berlin ?
Peut-elle apercevoir leur immenſe étendue ?
A ſa motte de terre elle borne ſa vue.

Maupertuis, l'homme eſt taupe, étroitement borné,
Par l'inſtinct de ſes ſens il ſe trouve enchaîné ;
Ses jugemens ſont faux, ſes lumières trompeuſes.
Ce campagnard ſe plaint que des ſources bourbeuſes
Coulent par le gagnage à travers ſes vallons,
Il accuſe les Dieux ; connaît-il leurs raiſons?
Ce marais deſſéché qui forme ſa prairie,
A l'utile ruiſſeau doit ſon herbe fleurie,
Et ces eaux ſerpentant par des détours divers,
Par les bouches d'un fleuve enrichiſſent les mers.
Tels ſont nos préjugés : l'homme d'un regard louche
Voit et ſent vivement le malheur qui le touche ;
Mais il n'aperçoit point dans la totalité
Le bien que ſon mal fait à la ſociété.
Atome imperceptible, inſecte qui murmure,
De quel tort te plains-tu? Que te doit la Nature?
T'avait-elle promis de troubler l'univers,
Pour t'épargner des ſoins, des peines, des revers?
Etouffe ton orgueil, qui te rend miſérable,
Et ſouviens-toi toujours du ciron de la fable.
Dans l'ordre général, par le Ciel arrêté,
Un homme, un Etat même eſt à peine compté ;
Un empire n'eſt rien, il diſparaît dans l'ombre
De ce vaſte univers, de ces mondes ſans nombre
Qui nagent dans le vide autour de leurs ſoleils,
Supérieurs au nôtre, ou du moins ſes pareils.
Des plus puiſſans Etats examinons l'hiſtoire :
Je vois de grands revers à côté de leur gloire ;
La Grèce, jadis libre, eſclave des Romains ;
La maîtreſſe des mers et des champs africains,
Par Scipion conquiſe, abattue et raſée.
Par les Huns, et les Goths je vois Rome embraſée,

Ici tout un pays fubmergé par les flots,
Là Marfeille livrée aux fureurs d'Atropos ;
Tant de vaftes Etats, tant d'immenfes coloffes
Ebranlés et détruits par des peuples féroces ;
De la viciffitude ils fe reffentent tous.
Vous voyez donc que Dieu ne defcend point à nous ;
Infenfible aux fléaux qui ravagent le monde,
Nous n'occupons jamais fa fageffe profonde :
Il voit tout dans le grand où l'homme eft englouti.
Oui, dans l'immenfité l'homme eft anéanti,
Oui, cette vérité, qui bleffe une ame vaine,
Par les événemens paraît claire et certaine.
Lorfque l'aftre des jours qui règle les faifons,
De fes rayons ardens vient brûler nos moiffons,
Et que les cieux d'airain, qu'à grands cris on implore,
Refufent aux mortels jufqu'aux pleurs de l'aurore,
L'Etat prévoit fa perte, il va manquer de pain;
Le befoin, la pâleur, la mifère, la faim,
L'horreur, le défefpoir, et la mort implacable
Font dans tout le royaume un ravage effroyable.
Si Dieu daignait veiller fur nos faibles deftins,
A ces calamités donnerait-il les mains ?
Verrait-il de fang-froid le Démon de la guerre
Voler d'un pôle à l'autre, en détruifant la terre ?
Ces crimes, ces fureurs, ces pays ravagés,
Ces maffacres affreux de mortels égorgés,
Tous ces combats fanglans qui nous enfeveliffent,
Ces générations qui par le fer périffent ?
Malgré tant de fléaux cruels au genre humain,
L'efpèce fièrement triomphe du deftin.
Qu'un monarque abfolu, par des arrêts très-fages,
Profcrive les moineaux qui pillent les villages,

Le mal qu'ils souffriront de sa rigidité,
N'approchera jamais de leur fécondité.
Les animaux privés, aux humains serviables,
Ont pour multiplier des ressources semblables,
Notre voracité de leur chair se nourrit,
Mais il en naît par-tout bien plus qu'il n'en périt.
Ce mal contagieux est présent à ma vue
Qui ravit la génisse au joug de la charrue;
Nos prés semblent déserts; sur nos troupeaux nombreux
La mort appesantit son glaive rigoureux;
Tous les secours de l'art leur furent inutiles,
Nos champs, sans leurs travaux, vont demeurer stériles;
Le triste laboureur pensif, désespéré,
Sans toucher son rateau demeure désœuvré:
Les Français, les Bretons, la vaste Germanie,
La Prusse, tout le nord et la froide Scythie
Eprouvent de ces maux les cruelles rigueurs.
Mais la mort vainement exerce ses fureurs;
Voici d'autres troupeaux, parés de leur jeunesse
La Nature par eux réparera l'espèce.
Cette calamité rappelle à mon esprit
Les funestes fléaux dont la Prusse souffrit.
Citoyens malheureux! ô ma chère patrie!
De votre triste sort mon ame est attendrie.
Le trépas n'épargnait le peuple ni les grands,
Et le royaume en deuil déplorait ses enfans.
Du mal contagieux l'attaque était subite,
De ceux qu'il atteignait la vie était proscrite;
Une chaleur ardente à l'instant les brûlait,
L'haleine leur manquait, la soif les accablait;
Ils buvaient, mais hélas! nos fleuves dans leurs courses,
Sans éteindre leur soif, auraient tari leurs sources;

Pareils à la fournaiſe où l'on verſe de l'eau,
Leurs entrailles ſentaient accroître un feu nouveau,
Leurs yeux étincelaient, leur gorge était aride,
Leur langue deſſéchée, et leur couleur livide;
L'un vers l'autre en tremblant ils étendaient les bras,
Ils portaient ſur leur front l'arrêt de leur trépas;
Ces cadavres vivans dans des douleurs affreuſes
Sentaient couvrir leurs corps de taches vénimeuſes,
De ces charbons crevés ſortait un poiſon noir,
Ils mouraient dans les cris et dans le déſeſpoir.
O temps infortunés, ô temps vraiment funeſtes!
Il n'était plus alors de Niſus ni d'Oreſtes;
Les nœuds de l'amitié, ceux de la parenté,
Rien ne pouvait lier le peuple épouvanté.
Faut-il le rapporter? ô comble de nos crimes!
On fuyait lâchement ces plaintives victimes,
Qui ſentaient les fureurs de la contagion;
On les laiſſait mourir ſans conſolation:
La faim à tant de maux vint joindre ſa ſouffrance,
Alors de tous les cœurs diſparut l'eſpérance.
Peignez-vous, s'il ſe peut, les horreurs de ces temps,
Les places, les maiſons pleines de nos mourans;
Là le frère expirant ſur le corps de ſon frère,
Le cadavre du fils couvrant celui du père;
Là de triſtes ſanglots et des cris douloureux,
De lamentables voix qui s'élevaient aux cieux:
Voyez ce tendre enfant qui tette à la mammelle,
Il prend, ſans le ſavoir, une boiſſon mortelle:
Sa mère, défaillante, et manquant de ſecours,
Veut même en expirant lui prolonger les jours.
Figurez-vous ces morts privés de ſépulture,
Et repréſentez-vous l'odeur infecte, impure

Qu'exhalaient dans les airs tant de corps empeſtés,
Ces paſſans par l'odeur à l'inſtant infectés.
Nos ſens n'étaient frappés que d'objets lamentables.
O jours trop déſaſtreux! ſpectacles effroyables!
A la ſombre lueur d'un funèbre flambeau,
Une famille entière eſt conduite au tombeau,
Et tous ceux qui lui font cette faveur dernière
Dans peu ſont tous portés au même cimetière.
Là des monceaux de morts on détournait ſes pas.
Où fuir? hélas! par-tout on trouvait le trépas;
La mort, jusqu'aux ſaints lieux inſultant tout aſile,
Fit un ſépulcre affreux de cette triſte ville *)!
La peſte avait juré la mort des Pruſſiens,
Il nous reſtait ſi peu des anciens citoyens,
Par les meurtres nombreux qu'avait commis ſa rage,
Que ce pays déſert ſemblait un champ ſauvage.
Soit que la peſte alors, laſſe de ſes fureurs,
Terminât de nos maux les funeſtes horreurs,
Ou bien qu'elle perdît par ce ravage inſigne
De ſon poiſon mortel l'influence maligne,
Le mal finit enfin, et ſous un règne heureux **)
La Pruſſe répara ſon deſtin malheureux;
Le peu de citoyens qui des maux échappèrent,
Secondés par le temps, depuis la repeuplèrent:
La Nature attendrie, attentive à nos jours,
Nos pertes rétablit, vint à notre ſecours:
Tout le peuple nouveau dont la Pruſſe eſt remplie,
Au pouvoir de ce Dieu doit compte de ſa vie,
Et l'on n'aperçoit plus dans ces heureux Etats
Le traces qu'imprimait la fureur du trépas.

*) Kœnigsberg.
**) Celui du feu roi

Si ces calamités troublaient l'ordre des chofes,
La main du tout-puiffant arrêterait leurs caufes;
Mais ce qui nous paraît un malheur capital,
N'eft rien, quand on le voit d'un coup d'œil général.
Que cette vérité, quoique dure et févère,
Ne nous éloigne point du plaifir néceffaire.
Le fage gagne à tout, l'école du malheur
Lui fert à mieux fentir le vrai prix du bonheur:
Il fait à quels dangers l'expofe fa nature;
Dans des jours fortunés difciple d'Epicure,
Dans des jours défaftreux difciple de Zénon,
Pour tous les cas prévus il arme fa raifon.
Oui, tels font nos devoirs: refpectons en filence
Ces lois qu'à l'univers donna la providence;
De notre efprit borné redoutons les erreurs,
Craignons de décider fur tant de profondeurs,
Et foyons affurés, malgré nos cataftrophes,
Que le Ciel en fait plus que tous les philofophes.

EPITRE

à mon frère Ferdinand, fur les vœux des humains.

Tous les hommes font fous: Platon dans fon erreur
Leur donna la raifon, et leur fit trop d'honneur;
Un trifte inftinct les porte à la viciffitude,
Leur vie eft le tableau de leur inquiétude.
Empreffés d'obtenir, laffés de pofféder,
Leurs vœux et leurs deftins ne fauraient s'accorder.
J'aime à voir tel qu'il eft l'homme et fon caractère,
Et l'exemple d'autrui fur mes défauts m'éclaire;

Oui, le cœur des humains, ce fidelle miroir,
Nous peint tous dans le vrai, ſi nous voulons nous voir.
Un jour en raiſonnant je traverſai la ville,
L'eſprit tout occupé, ſuivi de Théophile;
Le haſard me mena du côté du jardin;
Un peuple d'importuns rempliſſait le chemin,
De mille voix en l'air le diſcordant mélange
Nous annonçait de loin la multitude étrange
Qu'aſſemblait en ces lieux l'eſprit d'oiſiveté.
Auſſi déſœuvrés qu'eux, la curioſité
Nous entraîna tous deux vers la foule bruyante:
Les fous ſont pour un ſage une leçon puiſſante.
Nous pénétrons ces flots l'un par l'autre preſſés,
Se heurtant, ſe fuyant, pouſſés et repouſſés,
Et portés par la foule au fort de la mêlée,
Nous voilà des ſecrets de l'abſurde aſſemblée.
Un jeune fou diſait, parlant vite et très-haut:
„ Puiſſe-t-il plaire au Ciel d'allumer au plutôt
„ (Qu'importe au ſud, au nord, en quel lieu de la terre?)
„ Pour exaucer mes vœux, une ſanglante guerre!
„ On connaîtrait alors le prix que nous valons;
„ Loin de nous conſommer, ainſi que nous feſons,
„ Dans les honneurs obſcurs des grades ſubalternes,
„ On connaîtrait en nous des Eugènes modernes.
De jeunes officiers ſe parlaient ſur ce ton,
Un poil follet à peine ombrageait leur menton.
Au même inſtant arrive une foule nouvelle,
Dont l'épais tourbillon nous entraîne avec elle;
Vingt perſonnes au moins, croyant ſe réjouir,
Se parlaient à la fois ſans penſer, ſans ouïr;
Ce flux impétueux, qui vient et nous inonde,
Se diſſipe à l'inſtant et ſe perd comme l'onde;

Tout

Tout change, et nos voiſins ſont d'autres inconnus,
Alors tout fraîchement dans la foule venus;
Un ſquelette ambulant me paſſe et me coudoie,
Diſant à ſon ami: " Dieu! que j'aurais de joie
" Si le Ciel bienfeſant, renouvelant ſes dons,
„ Daignait me départir deux vigoureux poumons!
„ Un ſiècle tout au moins j'aurais deſſein de vivre.
La toux en l'étouffant l'empêcha de pourſuivre.
Bientôt d'autres paſſans s'approchèrent de nous,
Un perſonnage âgé ſe diſtinguait d'eux tous;
Il diſait d'un ton ſec à l'un de ſes confrères;
" Il vous plaît de louer l'ordre de mes affaires,
„ Mais ne préſumez pas que je me trouve heureux,
„ Tant que les Dieux cruels n'exaucent pas mes vœux;
„ Je leur ai demandé que ma ſtérile flamme
„ Pût encor procurer un ſeul fils à ma femme,
„ Mes avides neveux déſirent mon trépas,
„ Mes biens accumulés feront pour des ingrats.
Quelques collatéraux, qui près de lui paſsèrent,
Bras deſſus, bras deſſous vivement l'embraſsèrent;
Et de mille fâcheux qui diſcouraient ſans choix,
Le bruyant carrillon fit étouffer ſa voix.
Nous entendons chanter, on éclatait de rire;
Tous ceux qui de l'amour ſentaient le doux empire,
Auprès de leurs beautés feſaient les doucereux;
Un homme très-rêveur était tout auprès d'eux,
Il ſe promenait ſeul d'un pas grave et ſtoïque
En ſe frottant le front d'un air mélancolique;
Ses yeux fixés ſur terre exprimaient ſa douleur.
Touché de ſes ſoupirs, ému de ſon malheur,
Lui promettant mes ſoins et ma faible aſſiſtance,
Je le preſſe ſur-tout de rompre le ſilence:

„ Ah ! puiſſe Beſtuchef périr tragiquement !
Reprend - il , et ſoudain me quitte bruſquement.
Théophile à la fin brûlant d'impatience ,
S'écria : " Dieu , quels gens ! ah , quelle extravagance !
„ Partons , et dès demain revenons tous les deux ;
„ Puiſſe le juſte Ciel écarter les fâcheux ,
„ Et nous favoriſer d'un temps doux et propice !
Apercevez du moins quelle eſt votre injuſtice ,
Vous , dis - je , qui frondez tous ces gens à projets :
Vous en formez ici pour de moindres ſujets ;
Au lieu de relever les faibleſſes des autres ,
Il ferait plus ſenſé de corriger les vôtres :
Jouiſſons dès ce ſoir de ce charmant jardin ,
Le préſent eſt plus sûr que n'eſt le lendemain ;
Souvent un ciel ſerein ſe couvre de nuages ,
Aux charmes des beaux jours ſuccèdent les orages.
Mon frère , je vous fais le tableau de nos mœurs.
Voyez ces inſenſés en proie à leurs erreurs ,
Dévorés de déſirs et nourris de chimères ,
S'élever follement au-deſſus de leurs ſphères ,
Attriſtés du paſſé , dégoûtés du préſent ,
Fonder ſur l'avenir leur eſpoir inconſtant ;
D'un bonheur idéal ſoigneux de ſe repaître ,
Ils vivent dans les temps qui doivent encor naître ,
Et vont en étourdis importuner les Dieux
De frivoles projets , de vœux audacieux ;
Rempliſſez leurs ſouhaits , la colère céleſte
Ne put jamais leur faire un préſent plus funeſte.
Mais ouvrons à leurs yeux le palais des deſtins ;
Obſervez ce concours de malheureux humains ,
Qui paſſant tour à tour de l'eſpoir à la crainte ,
Mécontens de leur ſort au Dieu portent leur plainte.

Il leur répond à tous : " Tremblez, faibles mortels,
,, Renoncez à changer mes décrets éternels,
,, Connaiffez l'avenir; la liaifon des chofes,
,, L'enchaînement des faits affujettis aux caufes,
,, Tout obéit aux lois de la néceffité.
,, Voyez; voilà le temps, voilà la vérité,
,, Ils vont hâter pour vous l'ordre des deftinées,
,, Préfenter à chacun le cours de fes années;
,, Dans l'immenfe avenir quel eft l'événement,
,, Qui peut remplir les vœux de votre égarement ?
,, Quittez les vains projets où votre efprit fe fonde;
,, Vos vœux dans le chaos replongeraient le monde;
,, C'eft par mes fages lois que je l'ai maintenu,
,, Rien ne doit fe changer lorfque tout eft prévu;
,, Les forts font partagés, foyez contens des vôtres,
,, Ceux que vous défirez font les deftins des autres;
,, Et fi j'avais été flexible à vos foupirs,
,, Vous feriez tous punis par vos propres défirs.
,, Toi, guerrier imprudent, un autre tient ta place;
,, Vois fa funefte fin, frémis de fon audace :
,, Il aimait les dangers, il cherchait les combats;
,, Le voilà moiffonné par la faux du trépas.
,, Toi, qui du vieux Neftor défires les années,
,, Peins-toi dans ce vieillard les triftes deftinées
,, Qu'en t'accordant fes jours le Ciel te préparait;
,, Il n'a plus de plaifirs, fon bonheur difparaît :
,, Il vit dans les dégoûts; l'âge, la maladie
,, Ronge infenfiblement la trame de fa vie,
,, De fa faible raifon confume le flambeau,
,, Et par de longs tourmens le conduit au tombeau.
,, Approche, vieux Créfus, mécontent imbécille,
,, Poffeffeur malheureux d'une femme ftérile,

„ Vois-tu chez ton voiſin ce fils tant déſiré ?
„ C'eſt un lâche, un ingrat, un fils dénaturé.
„ Miſanthrope abſorbé dans tes frayeurs ſiniſtres,
„ Au lieu d'un Beſtuchef vois deux nouveaux miniſtres
„ Plus fiers, plus corrompus et plus entreprenans !
„ Ah ! modérez, mortels, vos déſirs violens;
„ Un ciel toujours ſerein, un bonheur ſans mélange
„ Etaient-ils faits pour vous qui rampez dans la fange ?
„ Rien ne vous était dû, j'ai beaucoup fait pour vous,
„ Ingrats à mes bienfaits, redoutez mon courroux ".
Il dit, et dans l'inſtant, à ſes accens terribles,
Le palais et le Dieu devinrent inviſibles,
Et ce peuple à projets détrompé de ſes vœux
Dit, en ſe réſignant, laiſſons agir les Cieux.
Qu'eſt-ce que nos ſouhaits ? de plaintes inſenſées,
D'inutiles regrets, de frivoles penſées,
Des ſonges turbulens d'un ſommeil agité,
Et l'éternel dégoût d'un bien qu'on a goûté.
Notre ſort eſt marqué; l'homme déraiſonnable
Veut changer à ſon gré ſon arrêt immuable,
Tandis que Jupiter de deux vaſes égaux
Verſe ſur les humains et les biens et les maux.
Mortel extravagant, fragile créature,
Prétends-tu renverſer l'ordre de la nature,
Et jouir d'un bonheur toujours pur et parfait ?
Dis-moi qui t'a promis cet étrange bienfait ?
Réponds, pour quels humains les trois Parques ſévères
Ont-elles donc ſans fin filé des jours proſpères ?
Conſultons, s'il le faut, ces poudreux monumens,
Ces faſtes échappés à l'injure des temps,
Fouillons l'antiquité, rappelons la mémoire
De ces illuſtres morts qui vivent dans l'hiſtoire:

J'en vois comblés d'honneurs, j'en vois chargés de fers,
Et tous ont dans leur vie essuyé des revers.
Crésus se crut heureux; une foule importune
De courtisans flatteurs adorait sa fortune;
Il apprit de Solon, qui lui prédit son sort,
Qu'on ne peut dire un homme heureux avant sa mort.
Cyrus, qui le vainquit, et qui dompta l'Asie,
Perdit bientôt après sa fortune et sa vie,
Une femme *) mit fin à ses destins heureux.
Le vainqueur de Pharsale, entouré d'envieux,
Au sein de la fortune, au sein de la victoire,
Comblé de biens, d'honneur, de pouvoir et de gloire,
Arbitre des humains et maître du sénat,
Est à Rome immolé par les mains d'un ingrat.
Je pourrais vous citer l'exil de Bélisaire,
Un Fréderic Second errant dans la misère,
Ce roi neuf ans heureux et neuf ans fugitif,
Que Pierre à Pultava vit presque son captif.
Oui, tel est notre sort, nos courtes destinées
Sont tristes dans un temps, dans d'autres fortunées.
Faut-il pour le prouver, échauffant mes poumons,
D'exemples entassés renforcer mes raisons?
Cette instabilité du monde fait l'essence,
N'en fesons-nous pas tous la triste expérience?
Mais un cœur ulcéré, plein d'orgueil et de fiel,
Se révolte tout haut contre l'arrêt du Ciel:
Les choses à ses yeux semblent changer de formes,
Il prend des accidens pour des malheurs énormes.
„ Passe que le vulgaire éprouve des hasards,
„ Mais les gens tels que moi méritent des égards,"

*) Timoris.

Difait un certain homme, ennuyé de l'attente
Du bien qu'il efpérait par la mort de fa tante.
Varus eft mécontent, il ne fait pas pourquoi,
Mais fon chagrin le ronge et lui donne la loi.
Si *Plancus* fait des vœux, c'eft que *Plancus* s'ennuie;
Il veut des nouveautés qui diffipent fa vie.
Galba, devenu prince, eft las de fon bonheur,
Il n'a plus de repos qu'il ne foit électeur;
Mais à peine l'eft-il, que fa folie extrême
Veut décorer fon front du facré diadème,
Et mécontent bientôt de cette dignité
Il envie aux Céfars leur vaine majefté:
Ses vœux vont en croiffant, il eft incorrigible:
Oui, rendre heureux un fou c'eft une œuvre impoffible.
O le fage difcours que le vieux Cynéas
Fit au bouillant Pyrrhus, qui ne l'écouta pas!
" Quittez ces vains projets dont votre efprit s'enivre,
„ Apprenez à jouir, c'eft apprendre à bien vivre."
Je fuis de fon avis, ici-bas tout mortel
Doit jouir du préfent, c'eft le feul bien réel.
Le temps qui fuit toujours, emporte nos années;
En dévorant fans fin nos frêles deftinées,
Il s'échappe, il s'envole, et ne revient jamais:
Et notre efprit chagrin dans fes fombres accès,
Quand le bonheur préfent lui pèfe et l'importune,
De l'avenir qu'il craint fe fait une infortune.
Mais ce trifte avenir que l'on veut pénétrer,
Les favorables Dieux nous le font ignorer.
Si l'homme était inftruit, au jour de fa naiffance,
Des deffeins qu'a fur lui la fage providence,
L'un, prévoyant fes maux, deviendrait furieux,
L'autre, sûr de fes biens, ferait trop tôt las d'eux;

Et l'ennui, le dégoût, la triſteſſe ennemie,
Armant leur déſeſpoir, abrégeraient leur vie.
Oui, laiſſons l'avenir dans ſon obſcurité,
Le Ciel l'a de nos yeux prudemment écarté.
Sans murmurer en vain contre la providence,
Supprimons de nos vœux l'orgueilleuſe imprudence :
Que le Ciel à ſon gré diſpoſe des humains,
C'eſt à nous d'obéir à l'ordre des deſtins.

EPITRE

à STILL, *ſur l'emploi du courage, et ſur le vrai point d'honneur.*

STILL, ſur le point d'honneur peu de gens ſont d'accord.
L'un penſe qu'il ſuffit d'oſer braver la mort;
Il pouſſe un fanatique à faire un crime atroce;
L'ambitieux le croit une valeur féroce,
S'emportant ſur des riens, facile à s'embraſer,
Que la ſeule vengeance a le droit d'appaiſer;
Ce fier reſſentiment d'un chimérique outrage
Reſſemble à la fureur beaucoup plus qu'au courage,
Rien n'eſt plus éloigné du véritable honneur.
Nous admirons l'effet d'une utile valeur,
Lorſque dans les combats ſon ardeur aguerrie
Affronte les dangers pour ſervir la patrie;
Qui manque à ſes devoirs obſcurcit ſes vertus,
Et ſes plus beaux lauriers ſont bientôt abattus.
La Suède a de nos jours ſouffert cette infamie,
Elle qui ſubjugua la fière Germanie,
A vu de ſes guerriers les cœurs abâtardis
Succomber ſous l'effort d'ennemis enhardis.

La Finlande, témoin de leur honteuſe fuite,
Sous un joug étranger naguère fut réduite.
Par un deſtin pareil, ces fiers républicains
Dont la valeur briſa les fers de leurs Tarquins,
Et noya dans le ſang l'idole politique
Qu'élevait dans leurs murs un maitre tyrannique,
Virent dégénérer leurs indignes neveux,
Et ſouiller les vertus qui paraient leurs aïeux;
De leurs lâches ſoldats la déroute fut prompte,
Laffeld et Fontenoi ſont témoins de leur honte;
Le Batave, à la peur indignement livré,
Cherchait dans ſes roſeaux un aſile aſſuré.
Telle eſt la lâcheté d'un cœur puſillanime,
La faibleſſe eſt ſa honte, et la peur eſt ſon crime.
Le véritable honneur tient un milieu prudent,
Il n'a point de faibleſſe, il n'eſt jamais ardent:
Aſſuré de ſon cœur et maître de lui-même,
Ce n'eſt pas un vain nom, mais la vertu qu'il aime.
Mais ſi le point d'honneur cauſe d'autres effets,
S'il produit des débats, des meurtres, des forfaits,
Sa vertu diſparait, et c'eſt ſcélérateſſe.
Cet excès perd ſouvent l'indocile jeuneſſe,
Au violent courroux prompte à s'abandonner,
Elle eſt ſur un ſeul mot prête à s'aſſaſſiner;
L'honneur eſt dans ſa bouche, et pleine d'arrogance,
De ce nom reſpecté décorant ſa vengeance,
Et ne diſtinguant point dans ſon aveuglement
L'ennemi de l'ami, l'étranger du parent,
Elle court s'égorger ſans avoir l'ame noire,
Et penſe par le crime arriver à la gloire.
Les premiers mouvemens doivent ſe pardonner,
L'impétueux courroux ne peut ſe gouverner;

Mais lorſque de ſang-froid, ſans haine, ſans colère,
Un préjugé cruel que le monde révère,
Pour ſauver leur honneur oblige deux amis
De combattre en champ clos comme des ennemis;
Qui ne déplorerait qu'un caprice bizarre
Impoſe à l'honneur même une loi ſi barbare?
Sont-ce des inſenſés, ſont-ce des furieux
Que ces vengeurs cruels d'un honneur odieux?
Non, c'eſt un peuple doux, généreux, magnanime,
Qu'un préjugé funeſte entraîne dans le crime,
Qui du Ciel partagé d'une rare valeur,
En pervertit l'uſage, et la change en fureur.
Arrêtez, malheureux! Ayez l'ame attendrie;
Votre ſang eſt trop pur, trop cher à la patrie;
N'en couvrez point la terre où vous vîtes le jour:
Ah! qu'avide de ſang l'implacable vautour
Tombe ſur la colombe ou ſur la tourterelle,
Et déchirant leur ſein de ſa ſerre cruelle,
Diſperſe dans les bois leurs membres palpitans,
Tous les vautours ſont nés pour être des tyrans:
Mais vous, ô Pruſſiens! vous êtes tous des frères,
Reſpectez vos foyers, vos pénates, vos pères,
Ces intérêts ſacrés qui ſont communs à tous;
Arrêtez vos fureurs et ſuſpendez vos coups:
Cette terre, inhumains, qui vous ſert de patrie,
Se voit avec horreur de votre ſang rougie.
" Verrai-je, ô Ciel, dit-elle, égorger mes enfans,
„ Leurs parricides mains leur déchirer les flancs?
„ Quel monſtre des enfers, quelle affreuſe Euménide
„ Ramène les forfaits que vit la Thébaïde?
„ Parlez, êtes-vous nés des dents de ce dragon
„ Abattu par Cadmus près du mont Cythéron,

„ Dont le venin ſemé produiſit ſur la terre
„ Un peuple qui périt en ſe feſant la guerre?
„ Ne vous ai-je nourris que pour m'abandonner,
„ Pour trahir votre mère, et vous exterminer?
„ Barbares aſſaſſins! Si j'ai pu vous produire,
„ C'était pour vous aimer, et non pour vous détruire;
„ Epargnez ce beau ſang: que mes rivaux jaloux,
„ Vaincus par vos exploits, périſſent ſous vos coups.
„ Oui, ſignalez contre eux le vertueux courage
„ Qui tourné contre vous n'eſt qu'une aveugle rage.
„ Vos duels à mes yeux vous font des meurtriers,
„ Des mains de la victoire attendez vos lauriers;
„ Le courage rend-il les humains ſanguinaires?
„ Quel pouvoir avez-vous ſur les jours de vos frères?
„ Quittez de vos fureurs l'affreuſe illuſion ".
J'applaudis de bon cœur à notre nation,
Lorſque de ſes ſuccès, préſens à ma mémoire,
Je me rappelle ici la grandeur et la gloire.
Manes que je révère, invincibles héros,
Dont la haute valeur terraſſa nos rivaux,
Souffrez que j'oſe orner mes poëmes funèbres
Des noms que vos vertus ont rendus ſi célèbres.
Si ma lyre eut jamais des ſons harmonieux,
Qu'elle m'aide à chanter vos exploits glorieux;
Tant d'ennemis vaincus, tant de traits de clémence,
Les pleurs de la patrie, et ma reconnaiſſance;
Ces faits que publîra l'auguſte vérité,
Seront l'exemple un jour de la poſtérité;
Elle apprendra de vous comment s'élève l'ame,
Lorſque l'amour du bien et la gloire l'enflamme:
Que l'immortalité me prête ſon burin;
Je vais graver vos noms ſur le durable airain.

J'atteſterai comment votre ardeur généreuſe
Confondit des Céſars l'aigle préſomptueuſe,
Dans combien de combats, ſous vos efforts ſoumis,
J'ai vu plier l'orgueil de nos fiers ennemis.
Illuſtres fils d'Albert, l'ennemi, de ſon foudre,
Tous les deux, juſte Ciel! vous a réduits en poudre;
Mais ſi vous périſſez, c'eſt ſur le champ d'honneur,
Très-dignes rejetons de ce grand électeur,
Qui jadis comme vous riſqua cent fois ſa vie
Pour défendre l'Etat, pour ſauver la patrie.
Cher Finck, ah Schulembourg, que je plains votre ſort!
Toi, brave Fizerald, ſpectateur de ta mort,
Etait-ce donc à moi de fermer ta paupière?
Que ne promettait pas ton illuſtre carrière,
Si le Dieu des combats, de tes exploits jaloux,
N'eût trompé notre eſpoir en t'arrachant à nous?
Tous ces vaillans guerriers au trépas ſe dévouent,
Les Anglais ſont ſurpris, et les Hongrois les louent:
Dans ce fameux combat, ſi long-temps diſputé,
L'amour de la patrie et l'intrépidité
Les firent triompher, à force de conſtance,
Des vieilles légions, fières de leur vaillance,
Qu'Eugène avait ſu rendre invincibles ſous lui;
Et l'Autriche contr'eux en vain cherche un appui.
Que dirai-je de vous, héros couverts de gloire,
A qui la Pruſſe doit la ſeconde victoire?
Rien ne vous ébranla: ces perfides Saxons,
Méditant en ſecret d'infames trahiſons,
Rompaient les nœuds ſacrés d'une triple alliance,
Ils quittaient la Bavière, et la Pruſſe, et la France;
Jaloux de nos ſuccès, qu'ils ne pouvaient ternir,
Ils fuyaient et par crainte et pour nous affaiblir;

Le Lorrain s'avançait vers l'Elbe épouvantée,
Mais par votre valeur son onde ensanglantée
Apprit à l'océan vos immortels exploits.
Hélas! cher Rottembourg, est-ce vous que je vois
Victime de la mort? Dieux! quel sanglant spectacle!
Aux Dieux mon amitié demandait un miracle,
Et Mars vous rappela des portes du trépas;
L'Autrichien sentit le poids de votre bras,
Et vos regards mourans jouirent de sa fuite;
Werdeck et Buddenbrock, ardens à la poursuite,
Dans ces funèbres champs terminèrent leurs jours.
Bientôt la politique, appelant des secours,
Ligua cent nations qui juraient notre perte;
De leurs soldats nombreux la terre fut couverte,
Et l'on voyait marcher sous l'aigle des Romains
Croates et Saxons, Barbares et Germains;
Trop fiers de leurs projets, pleins d'une ardeur extrême,
Ils descendaient déjà des monts de la Bohème:
Un présage trompeur, un chimérique espoir,
Et leur présomption leur fesaient entrevoir
De la Prusse aux abois la facile conquête:
Sans songer aux combats, ils réglaient dans leur tête
Le partage des lieux qu'ils croyaient subjuguer.
Que de sang généreux ce jour vit prodiguer!
Schwérin, Truchsess, During, vous perdîtes la vie,
Votre sort glorieux est digne qu'on l'envie.
Quoi! sont-ce des dragons? Sont-ce des demi-dieux,
Qui renversent par-tout l'ennemi devant eux?
Quel nombre de captifs et de drapeaux signale
De leurs brillans exploits la pompe triomphale!
Ainsi lorsque les vents déchaînés sur les eaux
Vers le prochain rivage amoncèlent les flots,

D'un choc impétueux les digues ſont percées,
Les bois déracinés, les maiſons renverſées,
Et la mer en fureur, s'élançant ſur les champs,
Dans leur ſuite engloutit leurs pâles habitans.
Invincibles héros, oui, dans ce jour de gloire
Votre inſigne valeur nous donna la victoire:
Que de ſang précieux, ô généreux guerriers,
Dans ce jour de carnage arroſa vos lauriers!
Pruſſe, de tes héros la race eſt immortelle,
Ce phénix dans tes camps ſans fin ſe renouvelle,
Il naît dans tes périls de nouveaux défenſeurs.
Nos ennemis vaincus raniment leurs fureurs.
Sur les monts ſourcilleux de la ſombre Bohème,
Aux complots meurtriers joignant le ſtratagème,
Ils formaient des projets dictés par le courroux,
Le nombre était pour eux, la valeur fut pour nous:
Héros, qui confondez leur funeſte artifice,
O Wédel, notre Achille, et vous Goltz, notre Ulyſſe,
A vos bras généreux nous devons nos ſuccès,
Les larmes des vainqueurs arroſent vos cyprès;
Que d'obſtacles vaincus par vos cœurs magnanimes!
Les tonnerres d'airain, des rochers, des abymes,
Des volcans infernaux, des dangers imprévus,
Vingt peuples réunis, tout cède à vos vertus.
Mais quels ſont ces héros dont la brillante audace
Affronte dans nos camps les frimats et la glace?
Le Lorrain qui s'armait au milieu de l'hiver,
Nous portait dans ſes mains et la flamme et le fer:
“ Qu'à nos embraſemens Berlin ſerve de proie;
„ Feſons de leurs palais une ſeconde Troie;
„ Tous leurs fiers défenſeurs, dans leurs ſanglans combats,
„ Ont été moiſſonnés par la faux du trépas,

„ Le plus pur de leur ſang acheta leur victoire ;
„ Tombeaux de leurs héros, vous l'êtes de leur gloire !
„ Le ſuccès nous appelle, il eſt temps, vengeons-nous.
A ces mots, nos guerriers pleins d'un noble courroux,
S'élancent aux combats, les Cieux leur ſont propices,
Les forêts, les torrens, les monts, les précipices,
Que la Saxe étonnée enferme dans ſon ſein,
Rien ne peut s'oppoſer à leur heureux deſtin.
Sur ſes remparts affreux l'ennemi ſe raſſure,
Il faut vaincre à la fois et l'art et la nature ;
Ils volent ſur des monts tout chargés de frimats ;
Que défendaient le feu, le fer, et le trépas ;
Ils volent : rendez-vous, cédez à leur courage,
Cédez, faibles efforts d'une impuiſſante rage :
La Mort fond ſur Brédow par des coups imprévus,
O Mort cruelle, arrête, épargne ſes vertus !
Des ennemis altiers l'eſpérance eſt détruite,
Vers Dresde conſternée ils prennent tous la fuite.
Ah ! Polentz, Kleiſt, Rindorff, quels coups vous ont percés ?
Vous nous rendez vainqueurs ; grand Dieu, vous périſſez !
Quel barbare a ſur vous porté ſa main ſanglante ?
Il n'eſt plus d'ennemis, leur rage eſt impuiſſante,
La Pruſſe a triomphé dans ces fameux combats
Du terrain, des ſaiſons, du nombre des ſoldats,
Et la gloire à vos mains en était réſervée.
La patrie, en ce jour par vos exploits ſauvée,
Notre triſte patrie, en proie à ſes douleurs,
Appelle en gémiſſant ſes vaillans défenſeurs ;
Vos périls l'ont plongée en d'affreuſes alarmes,
Et vos lauriers ſanglans ſont baignés de ſes larmes ;
Oui, Manes généreux, nos regrets vous ſont dus,
Notre reconnaiſſance égale vos vertus.

Telle eſt de nos héros la valeur admirable,
Tel eſt le point d'honneur pur, ſimple, et véritable,
Fécond en grands exploits, ſoumis à ſon devoir,
Utile à ſa patrie, et doux dans le pouvoir.
L'Etat fait affronter les périls de la guerre;
Qui ſauve ſa patrie eſt un Dieu ſur la terre;
Par le puiſſant effort d'un eſprit vertueux,
Il perd pour ſes parens le jour qu'il reçut d'eux.
Ainſi Léonidas, au pas des Thermopyles,
S'immola pour la Grèce, et rendit inutiles
Les efforts redoublés de ces fiers conquérans;
Son audace étonna la valeur des Perſans.
Ainſi chez les Romains le généreux Décie
Pour fixer la victoire abandonna ſa vie.
Illuſtres défenſeurs! héros des Pruſſiens!
Vous avez ſurpaſſé ces héros anciens,
Vous ſerez déſormais nos dieux et nos exemples.
Malheureuſe jeuneſſe, accourez à leurs temples;
Abhorrez vos fureurs; loin de vous égorger,
Apprenez que vos jours doivent ſe ménager.
Si vous oſez jamais prodiguer votre vie,
Ainſi que ces héros, mourez pour la patrie:
Leurs noms fameux iront juſqu'à la fin des temps,
Tant que cet univers aura des habitans,
Et que l'aſtre des jours, du haut de ſa carrière,
Diſpenſera ſur eux ſa brillante lumière.

EPITRE

au Général BRÉDOW, *fur la Réputation.*

BRÉDOW, l'homme eft aux yeux d'un cenfeur équitable
Un être raifonneur plutôt que raifonnable :
Son efprit inquiet, vain, fuperficiel,
Embraffe l'apparence, et manque le réel ;
Sa faibleffe entrevoit, et fon orgueil décide.
Eft-il rien de plus faux et rien de plus ftupide
Que la frivolité de tant de jugemens,
Que ces décifions d'ineptes fuffifans,
Que tant de tribunaux qui fans règles ni titres
Des réputations fe rendent les arbitres?
C'eft-là que la fottife a d'ardens zélateurs :
J'ai vu, difcret témoin de leurs propos moqueurs,
Le mérite modefte attaqué fans fcrupule,
La folie en crédit, le bon fens ridicule.
Quand, pour les intérêts du Kan fon fouverain,
Muftapha d'Oczakow fe rendit à Berlin,
Sa barbe, fon caftan excitèrent à rire ;
Le courtifan moqueur, enclin à la fatire,
Rempli de préjugés contre les mufulmans,
Épiloguait leurs mœurs et leurs ajuftemens ;
Les plus polis difaient, peut-on être Tartare?
Pas un d'eux ne favait que ce peuple barbare,
Quoique de nos habits les fiens foient différens,
Avait conquis la Chine, et foumis les Perfans.
Mais la réflexion les effraie et les gêne,
L'efprit d'un mot plaifant peut accoucher fans peine.
Affectons cet air haut et ce ton fuffifant
Dont l'idiot public refpecte l'afcendant,

Et

Et nous ſubjuguerons notre abſurde auditoire:
Un ſot trouve toujours un plus ſot pour le croire:
Une voix impoſante, un maintien effronté
Sont de forts argumens pour le peuple hébété.
Dès qu'un livre nouveau s'étale chez *Néaulme*,
Nos beaux eſprits manqués, ſur le titre du tome,
Jugent ſévèrement l'ouvrage et ſon auteur;
Tout quartier de Berlin a certain connaiſſeur
Qui ſur ces nouveautés raiſonne, dogmatiſe,
Du vulgaire à ſon gré gouverne la bêtiſe.
L'un ſoutient que Voltaire eſt dépourvu d'eſprit,
Mais que Baehr doit charmer tout lecteur qui le lit,
Qu'Euler en vains calculs met ſa philoſophie,
Que Maupertuis des Dieux parle comme un impie,
Que Sack eſt amuſant, et Monteſquieu diffus.
Les Grâces, dit un autre, inſpirent Heinius,
Haller à ſon avis l'emporte ſur Horace,
Et Gottſched doit tenir le ſceptre du Parnaſſe:
Midas jugeait ainſi ſur le ſacré vallon
Des pipeaux du ſatire et du luth d'Apollon:
Qu'heureux feraient nos jours ſi tout juge profane
Portait comme ce roi la coiffure d'un âne!
Ah! quel plaiſir de voir ces cenſeurs refrognés,
Dans toute leur folie en public déſignés!
Mais nous voyons par-tout fourmiller dans le monde
De ces louches eſprits dont ma patrie abonde:
Virgile avec Segrais s'eſt trouvé comparé,
Auguſte aux Antonins fut ſouvent préféré;
Des impoſteurs mitrés, qu'on nomme les ſaints pères,
Nous ont peint Julien ſous les traits des Tibères;
Tout l'univers reçut ces menſonges pieux,
Et Julien paſſa pour un monſtre odieux;

Un ſage *), après mille ans, débrouilla ſon hiſtoire,
La vérité parut, et lui rendit ſa gloire.
Tout Paris condamna l'auteur **) laborieux
Qui dans un parallèle exact, ingénieux,
D'Homère et de Zeuxis compara la ſcience;
Des lettrés étrangers forcèrent ceux de France
A priſer cet ouvrage, approuvé d'Apollon.
Londres ne connut point la Muſe de Milton;
Long-temps après ſa mort l'Anglais mélancolique
Aperçut les beautés de ſon poëme épique:
Si l'ouvrage était bon, il le fut de tout temps;
Mais il faut de bons yeux pour juger des talens.
Je vois que ces écrits, et ces pièces nouvelles,
Vous ſemblent dans le fond d'aimables bagatelles;
Vous penſez qu'en payant l'ouvrage à l'éditeur,
Le droit de le juger appartient au lecteur,
Que l'un aime le ſimple et l'autre le ſublime,
Que ſoutenir ſon choix n'eſt pas un ſi grand crime;
Mais que tous les humains penſent profondément,
Lorſqu'il faut décider d'un ſujet important,
D'un ſujet dont dépend leur fortune et leur vie.
Ah! c'eſt-là, cher Brédow, que paraît leur folie;
Erreur, ſur notre eſprit juſqu'où va ton pouvoir!
Dans ce ſiècle éclairé, plein d'un profond ſavoir,
De nos bons Berlinois la cervelle inſenſée
Prend la poudre d'Alhiaut pour une panacée;
Aucun d'eux ne connaît l'empirique docteur,
Du remède nouveau téméraire inventeur;
Sans un long examen, qui leur eſt incommode,
Eblouis par l'eſpoir, attirés par la mode,

*) L'Abbé de la Bletterie.
**) L'Abbé du Bos.

Ils éprouvent ſur eux quels feront ſes effets.
   Ne vous ſouvient-il plus du règne des ſachets,
Fameux préſervatif d'un mal qu'on appréhende,
Auſſi sûr que les os d'un ſaint de la légende?
J'ai vu, Brédow, j'ai vu, mes chers concitoyens,
Chargeant de ces ſachets leurs cous luthériens,
Dans leur crédulité braver la léthargie,
Et ne plus redouter les coups d'apoplexie;
Faut-il approfondir ſi le remède eſt bon,
Si c'eſt un antidote ou ſi c'eſt un poiſon?
Claudine l'applaudit, Marthe s'en eſt ſervie,
Suffit, il faut en prendre au riſque de ſa vie.
   Sur la fortune enfin on ne voit pas plus clair,
Tant l'eſprit des humains eſt frivole et léger.
Rappelez-vous les temps de Law et du ſyſtème:
Jadis les bons chrétiens couraient moins au baptême,
Que le peuple français, dans ſes tranſports outrés,
S'empreſſait de gagner de ces papiers timbrés;
La triſte vérité diſſipant leur chimère,
Au ſein de leurs tréſors étala leur misère.
   Quoi, Brédow, vous riez de mes raiſonnemens!
Vous penſez, je le vois, que ces beaux argumens
Ne ſont qu'un jeu d'eſprit d'une Muſe badine,
Qui plaiſante des ſots et de la médecine.
Ces portraits, dites-vous, malignement tracés,
Ne repréſentent point des citoyens ſenſés;
Et mes pinceaux, trempés aux couleurs de Tenières,
Peignent d'un peuple obſcur les ſottiſes groſſières.
   Soit, mais ce peuple abject, que vous m'abandonnez,
C'eſt lui qui fait le nombre, et du moins convenez
Que les trois quarts du monde ignorant et ſtupide
Ne fait pas dans ſes choix quel motif le décide.

Hé bien, puiſqu'il le faut, plaçons-nous ſur les bancs,
Examinons tous deux la raiſon des ſavans;
Ces eſprits pénétrans, amateurs des ſciences,
Sans doute auront acquis de vaſtes connaiſſances.
Prenons ce fameux Sack, ce ſuppôt de Calvin,
Ce zélateur couru du ſexe féminin,
Qui deux fois par ſemaine, en ſtyle de ſophiſte,
Fulmine l'anathème et proſcrit le déiſte;
Si le haſard caché qui préſide au deſtin,
Au lieu d'avoir formé ſa cervelle à Berlin,
L'avait fait naître à Rome, il ſerait catholique,
A Péra muſulman, et païen en Afrique;
Nourri dès le berceau d'autres opinions,
Il aurait combattu pour ces religions:
De puiſſans préjugés, ſucés dès ſon enfance,
Offuſquant ſa raiſon, font toute ſa ſcience;
Par de ſombres terreurs ſes eſprits égarés
Adorent en tremblant des myſtères ſacrés:
Ce docteur à ſon gré gouverne le vulgaire,
Une foule ſtupide environne ſa chaire,
Avec un ſaint reſpect l'écoute en ſommeillant,
Le croit ſans le comprendre et l'admire en bâillant.
Qu'au ſortir du ſermon l'auditeur imbécille
Entende un libertin gloſant ſur l'évangile,
Il dévore auſſitôt ces plaiſantes leçons,
Il prend quelques bons mots pour autant de raiſons;
Dévot ſans examen, libertin ſans ſcrupule,
De chrétien qu'il était, il devient incrédule:
Son eſprit inconſtant eſt dépourvu d'appui,
De fragiles roſeaux ſont plus fermes que lui.
Le peuple veut juger, le docte croit connaître.
Raiſonner ſans raiſon, c'eſt le fond de notre être.

Ne m'allez point citer le ſublime Newton,
Qui s'élevant plus haut qu'Archimède et Platon,
Dit qu'autour du ſoleil nous feſons une ellipſe;
Newton, le grand Newton fit ſon apocalypſe;
Quoique par ſon algèbre il calculât les cieux,
Sur ſaint Jean, comme nous, cet anglais rêva creux.
Peu m'importe après tout que des ſavans célèbres
Egarent leur raiſon au ſein de ces ténèbres;
Mais ce qui doit toucher tout homme de bon ſens,
C'eſt la funeſte ivreſſe et les écarts fréquens
D'un peuple meſuré, timide, flegmatique,
Républicain zélé, commerçant pacifique,
Qui ſuivant les conſeils d'un fripon d'écrivain,
Fit la guerre à la France et Naſſau ſouverain.
A Cologne vivait un fripier de nouvelles,
Singe de l'Arétin, grand feſeur de libelles:
Sa plume était vendue, et ſes écrits mordans
Lançaient contre Louis leurs traits impertinens;
Deux fois tous les ſept jours pour lui roulait la preſſe,
Et ſes feuillets, notés par la ſcélérateſſe,
Décorés des vains noms de foi, de liberté,
Etaient lus du Batave avec avidité:
De ce poiſon groſſier le ſuccès fut rapide,
Le peuple et les régens ſuivant leur nouveau guide,
Ces bons marchands, heureux dans le ſein de la paix,
Publièrent la guerre en haine des Français;
Thérèſe de leurs bras fortifia ſa ligue,
Et ne dut ce ſecours qu'au ſermon de Rodrigue.
Ainſi d'un ſcélérat le vain raiſonnement
Devint l'opinion du vulgaire ignorant:
Plein de ſes préjugés il donne ſon ſuffrage,
Il approuve, il condamne, il loue, il vous outrage,

Il veut apprécier les grands et les héros,
Sans les avoir connus, il reprend leurs défauts.
Quand Mars au front ſanglant, par ſa funeſte eſcorte,
Du palais de Janus a fait ouvrir la porte,
Dès qu'on voit dans les champs déployer les drapeaux,
Les glaives meurtriers ſortir de leurs fourreaux,
Sans ſavoir la raiſon de leur haine cruelle,
D'un des rois le vulgaire embraſſe la querelle.
J'ai vu de nos Germains le bon ſens perverti,
Plein d'un inſtinct aveugle embraſſer un parti,
De l'Autriche oublier l'inſolent deſpotiſme,
En faveur de Théréſe outrer le fanatiſme,
Déteſter Charles ſept, Pruſſiens, Bavarois,
Et du Lorrain vaincu prôner les grands exploits.
O le plaiſant projet de ce peuple cauſtique,
Qui reprend un héros ſur l'art de la tactique,
Qui veut juger d'un camp, n'en ayant jamais vu,
Et diſpoſe un combat ſans avoir combattu!
Chacun, juſqu'au beau ſexe, en ces graves matières
Croit pouvoir décider par ſes propres lumières;
Devant ſon tribunal miniſtres, généraux,
Et les rois agreſſeurs et les rois leurs rivaux
Reçoivent leur arrêt en moins d'une minute,
Et la navette en main l'on juge de leur chute;
Dans cet aréopage on décide des noms,
On élève, on détruit les réputations;
La vertu, les talens, le ſceptre, la tiare,
Il n'eſt rien qu'on épargne en ce ſiècle bizarre.
Ce digne protecteur des arts et des talens,
A qui la France a dû ſes deſtins floriſſans,
Colbert, de l'induſtrie et le moteur et l'ame,
Souffrit après ſa mort un traitement infame.

Louis, qui dans l'Europe étala ſa grandeur,
Bienfeſant dans ſa cour, terrible à l'empereur,
Louis, que les travaux, les arts et la victoire
D'un pas toujours égal élevaient à la gloire,
Dès qu'une fois la mort retrancha ſes deſtins,
Son tombeau fut couvert par des couplets malins,
Et le Français léger, enivré de folie,
Du plus grand de ſes rois oſa flétrir la vie.
Brédow, tel eſt le peuple, et l'idiot public,
Rien ne peut échapper à ſa langue d'aſpic;
C'eſt cet étrange oiſeau rempli d'yeux et d'oreilles,
De climats en climats publiant des merveilles,
Qui ne peut aſſouvir ſa curioſité,
Qui confond le menſonge avec la vérité;
L'inquiète cabale et la perfide envie,
La haine, la fureur, l'infame calomnie
L'inſtruiſent en paſſant de faits remplis d'horreurs;
Et bientôt l'univers répète ces noirceurs;
Etre bleſſé du monſtre eſt un mal incurable.
Eh bien! que penſez-vous? l'homme eſt-il raiſonnable
D'employer tant de ſoins, de peines, de travaux,
D'immoler ſes plaiſirs, ſes jours et ſon repos,
Pour attirer ſur lui les yeux et le ſuffrage
De ce peuple ignorant, téméraire et volage,
Rempli de préjugés, eſclave de l'erreur,
Et du nom des mortels très-faux diſpenſateur?
O gloire, illuſion, ceſſe de nous ſéduire,
L'amour de la vertu doit tout ſeul nous conduire:
Mon cœur doit me juger; s'il m'approuve, ſuffit,
J'arrache ces lauriers qu'on me prête à crédit.
Quoi! je voudrais devoir mon nom et mon mérite
Au caprice inconſtant d'une foule ſéduite,

Et n'être vertueux que pour me voir louer!
Que le monde me blâme ou daigne m'avouer,
Je ris de fon encens, qui s'envole en fumée,
Et du peuple infenfé qui fait la renommée.

EPITRE

à ma Sœur de Suède.

QUELLE gloire en ce jour, ma Sœur, vous environne!
Vos premiers pas en Suède, en approchant du trône,
Vous ont déjà conduite à l'immortalité.
  Ce royaume, autrefois fi fier, fi redouté,
Terreur du Danemarck, fléau de la Ruffie,
Arbitre du Sarmate, et maître en Germanie,
Etait enfin réduit, à force de malheurs,
A la néceffité d'implorer fes vainqueurs;
Au milieu du fénat une guerre inteftine
Lui déchirait le fein et comblait fa ruine;
La Difcorde ordonnait, et le peuple animé
Tournait contre l'Etat fon courage enflammé;
Tout paraiffait perdu, l'Europe femblait dire,
Voici le dernier jour qui refte à votre empire.
  Mais lorfque ce coloffe, oppreffeur du Germain,
S'incline vers fa chute et préfage fa fin,
Une femme paraît, tout change, tout s'anime,
Le fénat généreux rompt le joug qui l'opprime,
La nation reprend des fentimens plus hauts,
Dignes du grand Guftave et de tous fes héros;
Ces cœurs humiliés, vaincus par la fouffrance,

Se rempliſſent d'eſpoir, d'ardeur, de confiance.
Les peuples ſont toujours ce que les font leurs rois;
Ma Princeſſe a fixé les deſtins des Suédois.
Toutes les paſſions ſe taiſent devant elle,
Il n'eſt plus d'envieux, il n'eſt plus de querelle,
L'ordre renaît du ſein de la confuſion,
On ſacrifie enfin la haine à l'union.
Qu'Homère vainement vante Penthéſilée,
Que Mars guide ſes pas, au fort de la mêlée,
Des bords du Thermodon aux bords du Simoïs:
Quel que ſoit ſon courage et ſes faits inouïs,
Des flammes qu'en ces murs la vengeance déploie,
Son bras ne peut ſauver la malheureuſe Troie;
Cette brave amazone, en ces champs pleins d'horreurs,
Ne combattit cent rois que pour voir des malheurs.
Qu'en vers harmonieux le ſublime Virgile
Dans le camp des Latins nous dépeigne Camille
Dont les faibles ſecours, les ſtériles vertus
Ne purent ſoutenir le bon roi Latinus.
Votre gloire, ma Sœur, plus sûre et plus brillante,
Mériterait au moins qu'un Voltaire la chante;
Mon cœur en eſt ému, j'admire vos exploits,
Mais pour tout exprimer je n'ai termes ni voix:
Le ſeul pinceau d'Apelle oſait peindre Alexandre;
Si ma témérité m'a fait trop entreprendre,
C'eſt qu'un ſi beau ſujet ſoutient ſeul un auteur.
C'eſt donc vous que je vois à ce point de grandeur!
C'eſt donc vous qui donnez à la Suède enchantée
Ce feu divin qu'aux Cieux déroba Prométhée!
Votre exemple étonnant porte la fermeté
Juſqu'au ſein palpitant de la perplexité;
Ce peuple libre et fier, ma Sœur, qui vous admire,

Apprend à ſoutenir l'honneur de votre Empire !
Timide auparavant, encouragé par vous,
Il impoſe ſilence à ſes voiſins jaloux.
Un monſtre que l'enfer vomit ſur ce rivage,
Que l'implacable haine allaita de ſa rage,
Qui ſe plaît dans le trouble à tramer des complots,
Ennemi des humains, de Thémis, du repos,
Qui nage dans le ſang en ravageant la terre,
Infame précurſeur du Démon de la guerre,
La Diſcorde en un mot, excitant ſes fureurs,
S'échappant à moitié des fers de ſes vainqueurs,
Répandait dans le nord ſes poiſons fantaſtiques,
Et corrompait les cœurs des altiers politiques.
Les eſprits ſont troublés; les peuples animés
S'excitent aux combats l'un contre l'autre armés:
Vous les voyez couvrir, rangés ſous leurs bannières
L'extrémité des champs de leurs vaſtes frontières;
Ce feu, qui couve encore, eſt près d'être étendu,
Le reſſort préparé par le monſtre eſt tendu;
Un ſeul moment d'oubli d'une ardeur indiſcrète,
Le maniment groſſier d'une main mal-adroite,
Allait, malgré la paix, de nouveau vous plonger
Dans les convulſions du trouble et du danger.
La Diſcorde, en voyant proſpérer ſon ouvrage,
D'avance ſe repaît du meurtre et du carnage.
La barbare, en riant du faible des humains,
Applaudit en ſecret à ſes cruels deſſeins,
Son ſuccès l'enhardit, l'orgueil qui la poſsède
La flatte qu'elle peut rappeler en Suède
Ces jours, ces triſtes jours qui confondant les droits,
Sur le trône ébranlé font chanceler les rois.
Ce monſtre, en redoublant la ruſe et l'artifice,

Sous les pas du ſénat creuſait un précipice:
Toujours accompagné de crimes, de forfaits,
Il foulait à ſes pieds l'olive de la paix.
Mais lorſqu'on le voit prêt à ravager la terre,
Un Dieu dans ſes cachots vient renfermer la guerre.
Le monſtre audacieux en gémit de douleur,
Il demeure interdit en proie à ſa fureur;
Rongé par les ſerpens qui ſervaient ſa vengeance,
Le bonheur des Suédois redouble ſa ſouffrance.
Tel on peint ſous l'Etna ce géant renfermé,
Qui vomiſſant des feux de ſon gouffre enflammé,
S'agite, et veut briſer ſa puiſſante barrière;
Il brave en ſes priſons l'auteur de la lumière,
Mais ce Dieu, qui punit ſes tranſports menaçans,
Dédaigne au haut des cieux ſes efforts impuiſſans.
 Ce dieu, c'eſt vous, ma Sœur, oui, c'eſt vous dont l'égide
Pétrifia ce monſtre envieux et perfide;
Votre main détruiſit ſes infames complots
Sans armes, ſans ſecours, ſans foudres, ſans carreaux;
Il vous ſuffit d'un mot pour calmer la tempête,
Vous dites: arrêtez, et la guerre s'arrête.
 O Suède, reconnais d'auſſi puiſſans ſecours,
Si l'ombre de la paix protége tes beaux jours,
Si du joug ennemi Stockholm eſt préſervée,
Bénis du fond du cœur la main qui t'a ſauvée.
 Auteurs, ne vantez plus dans vos peſans écrits
Les noms d'Elizabeth et de Sémiramis:
Suédois, votre Chriſtine, indigne qu'on la prône,
Par un caprice étrange abandonna le trône;
Déjà mon héroïne a ſu le ſoutenir.
 Ah! quels engagemens, ma Sœur, pour l'avenir!
Si dans le ſecond rang je vous vois ſi brillante,

Parvenue au premier, jugez de mon attente :
Tout prêt à prononcer on tient les yeux ouverts,
Votre règne intéresse et nous et l'univers ;
Il se dispose à voir l'Europe réunie,
Par les soins généreux de ce puissant génie,
Dont la sagesse égale, asservissant le sort,
Fera l'amour du monde et la gloire du nord;
Vénus à vos appas aurait cédé la pomme,
Minerve à vos vertus connaîtrait un grand homme.
Vos tranquilles sujets, sous votre règne heureux,
Diront : " ô Prussiens ! ô peuple généreux !
„ C'est vous dont nous tenons cette nouvelle aurore,
„ Prémices des beaux jours qui la suivront encore ;
„ Nous vous devons la paix, nos biens, et nos honneurs. "
Ah ! quel plaisir touchant ! quels concerts enchanteurs !
Foyers de mes aïeux, ô ma chère patrie !
O quel plus bel éloge et plus digne d'envie !
En respectant vos dons, on chante vos bienfaits ;
Nos voisins sont heureux, nos peuples satisfaits ;
On ne les entend point murmurer et se plaindre,
Ils savent nous aimer, et ne sauraient nous craindre ;
De notre probité ces peuples convaincus
S'empressent d'ennoblir leur sang par nos vertus.
Combien viennent ici nous demander des femmes ?
Le tendre dieu d'Hymen, en embrasant leurs ames,
Pour les encourager leur présente à la fois
Cinq exemples fameux des filles de nos rois ;
Celles *) dont s'applaudit l'heureuse Françonie,
Que le Wéser chérit, que l'Oder déifie ;
Vous enfin que l'envie admire en frémissant,

*) Mesdames les margraves de Bareuth et d'Anspach, madame la duchesse de Brunswic et madame la margrave de Schwedt.

Vous que vos ennemis eſtiment en tremblant,
Oui, vous qui contraignez jusqu'au vice lui-même,
A rendre hommage en vous aux vertus qu'il blaſphème ;
La vérité s'arrache à ces cœurs furieux :
Ainſi l'enfer connaît et déteſte les dieux.
Si le ſimple mérite eſt digne qu'on l'admire,
Quand la beauté s'y joint, il en a plus d'empire.
Le ſtoïque Zénon, dans ſa rigidité,
Aurait connu par vous le prix de la beauté,
Il eût été ſurpris de ſe trouver ſenſible.
Ah ! malheur au mortel dont l'ame eſt inflexible !
La raiſon ne doit point détruire l'homme en nous,
Quand le cœur s'attendrit, l'eſprit en eſt plus doux.
Oui, j'adore les dieux dans leur plus bel ouvrage,
Je vois dans vos attraits leur véritable image ;
Cet hommage ſi pur et détaché des ſens
Se doit, comme aux vertus, aux charmes, aux talens.
Mais tandis que je vois la Suède fortunée
Ne devoir qu'à vos ſoins ſa haute deſtinée,
Vous le dirai-je ici, l'oſerai-je, ma ſœur ?
C'eſt ſa proſpérité qui fait tout mon malheur :
Ah ! ſi j'ai pu chanter votre gloire future,
Je ſens en même temps murmurer la nature.
Amitié, don du Ciel, ſacrés liens du ſang !
Si nous devons tous deux nos jours au même flanc,
Parlez, enfin, parlez, ſentimens d'un cœur tendre,
Rendez compte des pleurs que vous a fait répandre
Ce départ douloureux, cet adieu ſi touchant.
Accablé de chagrin dans cet affreux moment,
Je vous quittai, ma ſœur, m'arrachant à vos charmes.
Que ce triſte congé fut arroſé de larmes !
Ce jour pour mon repos fut un fatal écueil,

Ma douleur à jamais en fait un jour de deuil.
Un éternel adieu ! ma fœur, quel fort barbare !
Trifte néceffité, devoir qui nous fépare !
Fallait-il à mon peuple immoler mon bonheur ?
  Heureux font les mortels qui loin de la grandeur
Réuniffent en paix leur tranquille famille,
Dont un toit peut couvrir et mère et fils et fille !
Satisfaits de leur fort dans leur obfcurité,
Le bonheur eft le prix de leur fimplicité ;
Ils ne redoutent point la fortune bizarre,
Et l'abyme des mers jamais ne les fépare ;
Les brigues, les complots que forme l'étranger,
Amufent leur loifir, loin de les affliger ;
Mais fur-tout, et c'eft-là ce qui me défefpère,
C'eft chez eux que la fœur peut vivre auprès du frère.
  Quels écarts infenfés ! Où vais-je m'égarer ?
Aimons fans intérêt, et fachons préférer
Le bien de nos amis à notre bonheur même.
  Je vois fur votre front pofer le diadème ;
Si la Suède connaît le prix de nos bienfaits,
Ne fouillons pas nos dons par d'impuiffans regrets,
Etouffons nos foupirs et fupprimons nos larmes.
Loin de vous, mais toujours le cœur plein de vos charmes,
Votre félicité fera tout mon bonheur.
Je le préviens déjà ce fiècle de grandeur,
Ce temps où j'entendrai la prompte Renommée
Répétant les accens de la Suède charmée,
Vous nommer à grands cris, en comptant vos exploits,
Le modèle du fexe et l'exemple des rois.

EPITRE

à Podewils, ſur ce qu'on ne fait pas tout ce qu'on pourrait faire.

LABORIEUX ami, dont l'eſprit pacifique
Dirige le vaiſſeau de notre république,
Vous, dont l'activité rempliſſant mes deſſeins,
D'un œil toujours ouvert veille ſur nos deſtins,
Ne remarquez-vous pas, en paſſant en revue
L'Europe, chaque jour préſente à votre vue,
Dans des climats divers et parmi tant de lois,
Que du moine au pontife, et des commis aux rois,
Aucun mortel ne fait tout ce qu'il pourrait faire?
Le fils aveuglément ſuit les pas de ſon père;
Il n'eſt aucun Etat qui ne ſoit plein d'abus,
On les ſouffre, on s'en plaint, n'exigeons rien de plus.
Si quelque citoyen, pour l'Etat plein de zèle,
Ouvre au bonheur public une route nouvelle,
Entrant dans la carrière, il eſt d'abord laſſé,
Et quitte ſon ouvrage à peine commencé.
Ces mortels adorés, dont l'ame magnanime
Servit le genre humain ſans briguer ſon eſtime,
Qui de tant de bienfaits, d'utiles changemens
Laiſsèrent après eux d'illuſtres monumens,
Ces demi-dieux ſur terre avec un eſprit ferme
Voulaient obſtinément arriver à leur terme:
La volonté peut tout; qui ne veut qu'à demi,
Sort du ſommeil, ſe lève, et retombe endormi.
En tous lieux, en tout genre on voit des gens habiles;
Bien peu d'un ſi grand nombre ont paſſé pour utiles,
S'ils n'ont point travaillé pour leur bien mutuel;

La pareſſe, l'ennui, l'intérêt perſonnel
Ont fait évanouir, dans leurs ames communes,
Des déſirs vertueux dignes de leurs fortunes.
Eh ! qu'importe en effet à la ſociété
Qu'un miniſtre, abſorbé dans la proſpérité,
Ayant ſans être roi la puiſſance ſuprême,
Pour le bien de l'Etat trouve un nouveau ſyſtème,
Si quittant ce deſſein, diſtrait par cent objets,
Il n'exécute point ſes louables projets ?
L'un préfère aux travaux les plaiſirs de la vie,
L'autre craint en ſecret de réveiller l'envie,
Et d'entendre crier contre le novateur
Ce peuple, de l'uſage aveugle ſectateur,
Patron des vieux abus, inſenſible aux ſervices,
Qui compte les bienfaits pour autant d'injuſtices.
Un autre dans ſon cœur des biens ſent les attraits,
Immole ſes devoirs à de vils intérêts,
Capable de ſervir l'Etat et la couronne,
Il ne voit, ne connaît, n'aime que ſa perſonne.
Ces indignes mortels qui tolèrent nos maux,
Laiſſent nos lois, nos mœurs, et tout dans le chaos ;
C'eſt un plaiſir divin de pouvoir tirer l'ordre
De la confuſion et du ſein du déſordre ;
Mais quelque ſort malin, par des moyens ſecrets,
Retarde, et bien ſouvent enchaîne nos progrès ;
L'intérêt, le dépit, la crainte, la pareſſe,
Sont les lâches reſſorts de l'humaine faibleſſe ;
L'homme à l'humanité paya toujours tribut,
Guerriers, miniſtres, rois, aucun n'atteint ſon but.
Voyez-vous ces guerriers, au ſein de la victoire,
Marquer imprudemment des bornes à leur gloire,
Préparer un pont d'or à l'ennemi qui fuit,

Et

Et de tous leurs travaux perdre eux-mêmes le fruit ?
L'amour-propre avec peu ſatisfait de lui-même,
Se flatte, s'applaudit, s'élève au rang ſuprême,
Il careſſe un héros, il lui montre ſes faits
Par un verre trompeur qui groſſit les objets ;
Il lui dit : " C'eſt aſſez, et votre ardeur guerrière
„ Dans ce jour mémorable a rempli ſa carrière,
„ Conſervez les lauriers dont vous êtes muni ".
L'ouvrage eſt commencé qu'il croit avoir fini.
Si le vil intérêt d'un miniſtre s'empare,
Si la corruption de ſon devoir l'égare,
Du bonheur de l'Etat, de l'intérêt public
Il fera ſans remords un indigne trafic,
Embrouillera les lois, et ſe livrant au vice
Au temple de Thémis il vendra la juſtice ;
Sa voix dans les conſeils, organe des voiſins,
Fera par artifice agréer leurs deſſeins,
Et troublant à leur gré le repos de la terre,
Entraînera l'Etat dans l'horreur de la guerre ;
Un traître s'enhardit de forfaits en forfaits.
Mais vous reconnaiſſez, à ces infames traits,
Ces monſtres qu'à regret nous a tracés l'hiſtoire,
Dont le peuple ulcéré déteſte la mémoire ;
Qui ſans ceſſe abuſant du nom du ſouverain,
Opprimaient ſes ſujets ſous leur ſceptre d'airain ;
t dans ce ſecond rang plus fiers, plus intraitables
Que ne furent jamais les maîtres véritables,
Impérieux, et durs, et prompts à le trahir,
Le rendaient mépriſable en ſe feſant haïr.
Tel était ce Séjan, dont l'indigne ſtatue
Par le ſombre Tibère enfin fut abattue :
Tels, ſous ces empereurs au vice trop enclins,

On abhorrait Pallas, Narciſſe, et Tigillin :
Tels ſous les faibles rois de la première race,
Les maires du palais, en occupant leur place,
Impoſaient aux Français un joug oriental.
Quel abus des grandeurs et du pouvoir royal !
Quelle utile leçon aux miniſtres, aux princes,
Qui loin de s'occuper du bien de leurs provinces,
Puiſſans pour leurs voiſins, miſérables chez eux,
Ont le cœur dévoré de ſoins ambitieux ;
Ou qui voluptueux, plongés dans l'indolence,
En d'indignes mortels ont mis leur confiance !
Il n'eſt aucun Etat, quelque réglé qu'il ſoit,
Où pour le bien public la réforme n'ait droit,
Où l'uſage et la loi, l'un à l'autre contraires,
N'offenſent du bon ſens les préceptes ſévères.
De ces difficultés on ſent les embarras,
Mais pourquoi, dites-vous, ne les ſève-t-on pas ?
Sachez comme en effet le monde ſe gouverne.
Ceux devant qui le peuple en tremblant ſe proſterne,
Elevés dans la pompe, et dans l'oiſiveté,
D'un ouvrage ſuivi redoutent l'âpreté ;
Occupés de plaiſirs, au ſein de la molleſſe,
Ces fainéans heureux reſpectent leur pareſſe ;
Les affaires iront ſelon le gré des Dieux,
Tous les événemens étaient prévus par eux,
Et le ſoin que du monde a pris la providence,
De travaux ſuperflus en honneur les diſpenſe :
Leur lâche quiétude adopte ces raiſons
Et perd dans ſes langueurs les jours et les ſaiſons ;
Ces fardeaux de la terre, engourdis ſur le trône,
Inſenſibles pour nous, tendres pour leur perſonne,
Semblables par leurs mœurs aux rois orientaux,

Sans procurer le bien, tolèrent tous les maux.
Si la Saxe, autrefois puiſſante et fortunée,
A vu depuis dix ans changer ſa deſtinée,
Préparer ſa ruine, abaiſſer ſon crédit,
Ses peuples opprimés, ſon fonds à rien réduit,
N'en chargez point leur prince, il n'eſt point tyrannique,
Rien ne peut remuer ſon ame léthargique;
Condamnez ſa faibleſſe, et ſon oiſiveté,
S'il cauſe tous leurs maux, c'eſt ſans méchanceté;
Il s'endort ſur des fleurs, et ſes mains incertaines
De l'Etat chancelant laiſſent flotter les rênes.
Avec d'anciens abus, la molleſſe des cours,
L'oiſiveté des grands, le monde va toujours;
Mais les vices des rois ſont la première cauſe
Que pour le bien public ſe fait ſi peu de choſe.
Réprimons la ſatire, épargnons nos égaux;
Ah! ſerions-nous les ſeuls exempts de ces défauts?
Avons-nous en tout temps la même vigilance?
Dans nos travaux divers la même prévoyance?
Et n'eſt-il pas des jours où l'eſprit détendu
Incapable d'agir demeure ſans vertu?
Où, loin d'approfondir le tout ou ſa partie,
A peine gliſſons-nous ſur la ſuperficie?
De ma légéreté vous me voyez rougir;
La mort eſt un repos, mais vivre c'eſt agir:
Le temps, qui fuit toujours, aurait dû nous apprendre
Que nos jours ſont comptés, qu'il ne faut rien ſuſpendre,
Qu'il faut par les cheveux ſaiſir l'occaſion,
Et paſſer conſtamment ſes jours dans l'action;
La Parque coupe en vain le fil de notre vie,
Nous l'allongeons aſſez dès qu'elle eſt bien remplie,
Dès que nous dirigeons au bonheur des humains

L'uſage du pouvoir qui repoſe en nos mains :
A ce but nos deſſeins doivent tous ſe réduire ;
L'ame eſt inépuiſable, et peut toujours produire.
  Voyez ces orangers féconds dans tous les temps,
La ſève leur fournit ſes tributs abondans ;
Ces fleurs, ces pommes d'or, qu'ils produiſent ſans ceſſe ;
Semblent nous reprocher notre indigne pareſſe.
  Si je chante en mes vers la mâle activité,
Ne me ſuppoſez point follement entêté
De ces eſprits ardens qui déſolent la terre,
Et par inquiétude entreprennent la guerre ;
Non, je n'admire point ce fougueux roi du nord,
Qui cherchant les travaux, les dangers et la mort,
N'ayant d'autre plaiſir que le trouble des armes,
A détrôner les rois trouva ſes plus doux charmes ;
Et loin de ſes ſujets, qu'il ne gouvernait pas,
Conquérait la Pologne en perdant ſes Etats.
  Mais dans un citoyen revêtu de puiſſance,
Je blâme hautement le goût de l'indolence ;
Son emploi, ſon honneur, ſon plaiſir, ſon pouvoir,
Tout devrait l'animer à remplir ſon devoir.
S'il eſt trop négligent, il eſt un infidelle,
Et la pareſſe en lui peut être criminelle ;
On n'a pas de mérite à s'abſtenir du mal,
Etre ardent pour le bien, c'eſt le point principal.
  Si l'on daigne approuver qu'un poëme agréable
Orne la vérité des attraits de la fable ;
Si la naïveté peut être de ſaiſon,
Pour adoucir les traits de l'auſtère raiſon,
Qu'on me permette ici d'emprunter ſes nuances,
Pour cacher ſous des fleurs l'âpreté des ſentences.

Sur le ſommet d'un mont de rochers hériſſé,
Le temple de la Gloire était jadis placé :
Elle promit un prix à ceux dont le courage,
Surmontant ces dangers, viendrait lui rendre hommage.
Un jour tous ſes amans, excités par ce prix,
Tentèrent de monter à ſon ſacré pourpris :
En approchant du mont, les uns, pleins de ſurpriſe,
Reſtaient tout étonnés de leur grande entrepriſe ;
Plus loin de jeunes gens légers, fous, amoureux,
Allaient cueillant des fleurs pour l'objet de leurs vœux ;
D'autres d'un pas timide entraient dans la carrière,
Effrayés du danger retournaient en arrière,
Et d'autres fatigués, rebutés, abattus,
Se couchaient ſans vigueur ſur le roc étendus ;
On en voyait plus haut monter avec audace,
Jaloux de leurs rivaux, leur diſputer la place,
Au bord du précipice, au point de ſuccomber,
Se heurter en fureur, au bas du mont tomber.
Un ſage, ſans envie et ſans incertitude,
Par un ſentier plus court, et même encor plus rude,
Animé par le prix que la Gloire promet,
De rochers en rochers vola juſqu'au ſommet :
C'eſt-là qu'il fut reçu dans les bras de la Gloire,
Et ſon nom fut écrit au temple de Mémoire,
Dans ce livre ſi court, où ſont les noms fameux
Des mortels dont le cœur fut ferme et vertueux.
La Déeſſe, approuvant l'effort de ſon courage,
Lui dit : " Soyez heureux, jouiſſez du partage
„ De ces eſprits actifs, auteurs, rois, et guerriers,
„ Le repos eſt permis, mais c'eſt ſous les lauriers ".

EPITRE

à ma Sœur de Bareuth, ſur l'uſage de la Fortune.

Du ſonge des grandeurs l'image évanouie
M'a rendu tout entier à la philoſophie.
Evitant les fâcheux, le tumulte et le bruit,
Je profite du temps chaque inſtant qu'il s'enfuit;
J'achète à peu de frais mille plaiſirs champêtres,
J'arrondis des berceaux, je fais tailler des hêtres,
Je lis *la Quintinie*, et par ſon art divin
Je change un ſable aride en fertile jardin;
Là je me plais à voir pouſſer, verdir, éclore
Des fleurs que le midi reçut des dons de Flore;
Mon ami *Philémon* vient dans ces lieux reclus
Diſſerter avec moi du prix qu'ont les vertus,
Et lorſque ſon diſcours échauffe mon génie,
Je l'enrichis des traits qu'offre la poéſie;
Une feuille, une fleur, et de moindres objets
A nos moralités fourniſſent des ſujets:
La Nature à nos yeux eſt pleine de merveilles.
Nous admirons ſouvent le peuple des abeilles;
O quel plaiſir, ma Sœur, de les voir travailler
Ce doux ſuc que l'inſtinct leur apprit à piller!
De leurs ſoins mutuels, et de leur vigilance
Réſulte pour l'eſſaim la commune abondance;
L'un travaille pour l'autre, et ce miel apprêté
Appartient ſans partage à la communauté.
Pourquoi ne ſuit-on pas, diſais-je, leur exemple?
L'homme a lieu de rougir chaque fois qu'il contemple
Cette heureuſe union et l'ordre ſans égal,
Qui concourt en effet à leur bien général.

L'abeille a, mieux que nous, réglé ſa république;
On n'y voit point de mouche altière et magnifique
Refuſer à ſes ſœurs le fruit de ſes travaux;
L'orgueil et l'intérêt reſpectent leur repos.
Fière raiſon humaine, orgueilleuſe folie,
Que de ces animaux l'exemple t'humilie!
Notre cœur endurci mépriſe les humains;
L'homme change de mœurs en changeant de deſtins:
Enivré de l'éclat de ſon bonheur ſuprême,
Il fuit ſon origine, il s'ignore lui-même.
Qui dirait, lorſqu'on voit ces grands ſi dédaigneux,
Que les pauvres ſont faits du même limon qu'eux,
Que ces gueux en lambeaux, courbés ſous les misères,
Marqués des mêmes traits ſont en effet leurs frères?
L'orgueil les a changés, c'eſt l'ouvrage du ſort,
Du riche au miſérable il n'eſt plus de rapport;
A leur deſtin commun rien ne les intéreſſe,
Ce ſont des animaux de différente eſpèce;
Les loups ſans s'émouvoir regardent les faucons
Du ſang de la colombe arroſer les vallons.
Que je ſuis en courroux lorſque certaine Alteſſe
Juſqu'aux chevaux, aux chiens prodigue ſa tendreſſe!
On dirait que pour eux le deſtin l'agrandit;
De ſa folle dépenſe ils tirent le profit;
Ces chevaux ſuperflus s'engraiſſent à la crèche,
Tandis qu'abandonné le pauvre ſe deſsèche;
Il nage dans le luxe, il ne vit que pour lui,
Et c'eſt un ſonge vain que le malheur d'autrui:
Cet abus, je l'avoue, à tel point m'importune,
Que j'en ai mépriſé les grands et la fortune.
" Vous en êtes ſurpris? repartit Philémon:
,, Le monde eſt inhumain, ingrat, et ſans raiſon.

,, Pour moi, depuis long-temps j'appris à le connaître,
,, Jadis de la Fortune on m'a vu le grand-prêtre,
,, Son temple était rempli de fots adulateurs,
,, L'univers y venait demander des honneurs.
,, Le courtifan difait; ô puiffante Déeffe!
,, Donnez-moi du pouvoir, afin que j'en oppreffe
,, Un rival odieux qu'on dit de mes amis;
,, Le roi lui demandait des efclaves foumis;
,, Un homme du bel air, à mine évaporée,
,, Voulait un grand état, une maifon dorée;
,, Un franc diffipateur exigeait un gros bien,
,, Pour qu'il eût le plaifir de le réduire à rien;
,, L'avare lui difait: Déeffe falutaire,
,, Donnez-moi bien de l'or, afin que je l'enterre;
,, Un comte, en fe dreffant, criait avec fierté,
,, Quand parviendrai-je au rang que j'ai tant mérité?
,, Je n'aurais jamais fait, fi de tant de prières
,, Je voulais rapporter les phrafes fingulières:
,, Bref, aucun ne penfait dans fes bizarres vœux,
,, Au noble et doux plaifir de faire des heureux;
,, Et ma Déeffe aveugle, inégale et quinteufe,
,, Sur l'emploi de fes dons nullement fcrupuleufe,
,, Refufait par travers, ou donnait fans raifon."
La Fortune, lui dis-je, eft un cruel poifon:
Lorfqu'elle a pu remplir l'efprit de fa chimère,
Elle altère le fond du meilleur caractère;
L'homme dans fes tranfports s'imagine être un Dieu,
Il prétend que pour lui l'encens fume en tout lieu.
Ces grands, énorgueillis de leur magnificence,
Penfent qu'ils font l'objet pour qui la providence
Fit fortir du néant ces êtres fi divers
Qui rampent fur ce globe, ou volent dans les airs;

Ils ſe placent eux ſeuls au centre de ce monde,
Et tout le reſte eſt bien, quand pour eux tout abonde;
Tendres ſur leur ſujet, inſenſibles pour nous,
Ivres de leurs plaiſirs, de leur grandeur jaloux,
Semblables aux rameaux dont les feuilles ſtériles
Du tronc qui les nourrit tirant les ſucs utiles,
Dans un feuillage vain étalent leur beauté,
Laiſſent leurs tendres fruits ſécher à leur côté;
Eſt-ce donc pour eux ſeuls que ſe filtre la ſève
Qui par tant de tuyaux juſqu'aux branches s'élève?
Ah! quelle heureuſe main coupera ces rameaux,
Des préſens de Pomone injurieux rivaux?
Avec trop de chagrin j'en vois groſſir le nombre.
 Philémon repartit, prenant un air plus ſombre:
" Peut-être verrait-on plus de cœurs bienfeſans,
„ Mais ce monde pervers eſt peuplé de méchans;
„ Les bienfaits ſont payés de noire ingratitude;
„ Qui fait de la ſageſſe une profonde étude,
„ S'il connaît les mortels, ne les ſervira pas ".
 Qu'il eſt beau, *Philémon*, de faire des ingrats!
Faut-il, lorſqu'aux vertus un doux penchant nous guide,
Que l'auſtère raiſon contre le cœur décide?
 O vous, ſage Minerve, aimable et tendre ſœur,
O vous qui poſſédez tous les talens du cœur,
Vous penſez, je le ſais, qu'un noble caractère
Ne trouve en ſa grandeur de plaiſir qu'à bien faire,
Et qu'à communiquer à l'homme ſon égal
Les faveurs dont pour lui le Ciel fut libéral.
 Ces colonnes dont l'art d'un habile architecte
Sait orner noblement ſa façade correcte,
Ces maſſes ne ſont pas de ces vains ornemens
Que la profuſion ajoute aux bâtimens;

Mais leur commun concours, leur force réunie,
Soutient ſolidement la façade embellie.
Notre grand édifice eſt la ſociété,
Tout citoyen concourt à ſon utilité;
L'embellir n'eſt pas tout, et pour le dire encore,
La bonté la ſoutient, le faſte la décore.
O puiſſante Nature! ame de l'univers!
Souffre que tes ſecrets éclatent dans mes vers;
Ménagère ou prodigue, on te voit toujours ſage,
Ton deſſein permanent mène tout à l'uſage.
Voyez ces réſervoirs qui pour ſes grands deſſeins
Aux entrailles des monts ſont creuſés par ſes mains;
Les fleuves orgueilleux en ont tiré leur ſource,
D'un humide criſtal ils fourniſſent la courſe;
En fuyant de leur ſein, jeunes, faibles ruiſſeaux,
Ils arroſent les prés de leurs fécondes eaux;
Mais bientôt agrandis, enflés d'eaux paſſagères,
Ils portent leur tribut à des mers étrangères,
D'où le ſoleil après les changeant en vapeurs,
Goutte à goutte en pleuvant les rend ſur les hauteurs;
Ce n'eſt point pour croupir que les monts les amaſſent,
Par ces mêmes canaux le Sort veut qu'ils repaſſent.
Et tels ſont les devoirs attachés aux honneurs:
Des dons de la Fortune heureux diſpenſateurs,
Les grands pour les Etats ſont la ſource féconde
Qui porte l'abondance et le bonheur au monde.
Que j'aime ce diſcours qu'un ſage magiſtrat*)
Tint au peuple romain ſéparé du ſénat!
Autour du mont ſacré triomphait la Diſcorde,
Son éloquente voix rétablit la concorde.

*) Ménénius Agrippa.

" La république, amis, leur dit-il, eſt le corps
„ Dont tous les citoyens ſont autant de reſſorts;
„ Un ſeul membre perclus peut troubler l'harmonie
„ Qui maintient la ſanté, qui prolonge la vie:
„ Suppoſons que la bouche, aimant mieux diſcourir,
„ Refusât à ſon corps le ſoin de le nourrir;
„ L'animal épuiſé dans ſa langueur mourante,
„ Serait mis au tombeau par la faim dévorante.
„ Membres ſéditieux, injuſtes plébéïens,
„ Servez votre ſénat et ſoyez citoyens".
Quel que ſoit le haut rang qu'on tienne en ſa patrie:
De la totalité l'on fait toujours partie:
Si par vous les humains ne ſont pas ſecourus,
L'Etat ne voit en vous que des membres perclus.
Modérons nos tranſports, évitons la ſatire,
C'eſt peu de condamner, le grand art eſt d'inſtruire;
Enſeignons en amis, ſans prêcher en cenſeurs,
Comment l'homme ſenſé doit uſer des grandeurs,
Comment fuyant l'orgueil, la haine, la vengeance,
Sa bonté doit ſur-tout annoncer ſa puiſſance.
" Il n'eſt rien de plus grand dans ton ſort glorieux,
„ Que ce vaſte pouvoir de faire des heureux,
„ Ni rien de plus divin dans ton beau caractère,
„ Que cette volonté toujours prête à le faire",
Oſait dire à Céſar ce conſul orateur,
Qui de Ligarius ſe rendit protecteur;
Et c'eſt à tous les rois qu'il paraît encor dire:
" Pour faire des heureux vous occupez l'empire,
„ Aſtres de l'univers, votre éclat eſt pour vous,
„ Mais de vos doux rayons l'influence eſt pour nous".
Les grands, ces fils chéris de l'aveugle Fortune,
Sont couverts de mépris ſi leur ame eſt commune.

Néron, quoique César, fût haï des Romains ;
Rome pour leurs vertus chérit les Antonins ;
Bienfesans Antonins ! mes héros, mes exemples,
Il faut vous invoquer, vous méritez des temples ;
Si de faibles humains peuvent atteindre aux dieux,
Vous êtes immortels, adorables comme eux :
Je sens à votre nom dans le fond de mon ame,
Que l'amour des vertus redouble encor sa flamme,
Oui, j'en présume mieux du triste genre humain.
Julien peu connu fut le dernier romain.
Que de monstres affreux profanèrent le trône ;
Et firent éclipser l'éclat de leur couronne !
Mais faut-il être roi pour être bienfesant ?
N'est-il plus de vertus quand on est moins puissant ?
L'occasion peut rendre un pauvre serviable,
Dans l'état médiocre on sera secourable ;
Si l'on est riche, au pauvre on doit son superflu ;
Un grand doit protéger l'indigente vertu ;
Dans la prospérité l'ame entière s'étale ;
On la voit ce qu'elle est, avare ou libérale.
Nos états sont divers ; nos devoirs sont communs.
Ainsi la tendre fleur nous donne ses parfums,
La campagne ses blés, les arbres leurs ombrages,
Les rochers leurs métaux, les prés leurs pâturages,
L'océan ses poissons, et les vents leur fraîcheur.
Ainsi l'astre du nord guide le voyageur.
Ainsi lorsque la nuit répand ses voiles sombres,
La sœur du dieu du jour vient éclairer les ombres.
Ainsi le grand flambeau, moteur de l'univers,
De ses rayons brillans remplit le champ des airs ;
Par lui-même fécond, son influence pure
Ranime tout, et rend la vie à la nature.

EPITRE

à Schwerts, sur les Plaisirs.

De nos brillans plaisirs aimable directeur,
O vous qui gouvernez, au gré du spectateur,
Les jeux de Terpsichore et ceux de Polymnie,
Les pleurs de Melpomène et les ris de Thalie!
Lequel de ces plaisirs pourrait selon nos vœux
Contribuer le plus à faire des heureux?
Serait-ce, dites-moi, la joie impétueuse,
Du brillant carnaval, fille si dangereuse,
Si chère à nos galans, si funeste aux époux,
Lorsque sous plus d'un masque on voit de jeunes fous
Suivre les étendards du beau dieu de Cythère,
Enflammés de ses feux, prompts à se satisfaire,
Sauter, tourbillonner au son des instrumens,
Et s'enivrer enfin de cent plaisirs bruyans?
L'aurore en plein hiver si lente et si tardive,
Paraît selon leurs vœux trop prompte et trop active,
Quoique de leur amour le rapide roman
Souvent en un quart d'heure ait dégoûté l'amant.
Peut-être aimeriez-vous qu'on préférât la scène
Où Molière traça, de sa naïve veine,
De nos bizarres mœurs l'humiliant tableau.
" Cherchez, me dites-vous, un spectacle nouveau:
" Allez à ce palais enchanteur et magique
" Où l'optique, la danse, et l'art de la musique
" De cent plaisirs divers ne forment qu'un plaisir;
" Ce spectacle est de tous celui qu'il faut choisir.
" C'est-là que l'Astrua par son gosier agile
" Enchante également et la cour et la ville,

„ Et que Félicino par des fons plus touchans
„ Sait émouvoir les cœurs au gré de fes accens ;
„ C'eft-là que Marianne, égale à Terpfichore,
„ Entend tous ces *bravo* dont le public l'honore ;
„ Ses pas étudiés, fes airs luxurieux,
„ Tout incite aux défirs nos fens voluptueux. "
Je vous entends : fachez que dans le fond de l'ame
J'aime tous ces plaifirs qu'un faux myftique blâme ;
Ami des fentimens des épicuriens,
Je laiffe la trifteffe aux durs ftoïciens ;
Si comme Thèbe hélas ! notre ame avait cent portes,
J'y laifferais entrer les plaifirs en cohortes.
Tout le monde après tout ne penfe pas ainfi ;
J'ai vu d'outrés chaffeurs, en hauffant le fourcil,
Bâiller et s'endormir au fein de ces merveilles ;
Nul fon ne peut flatter leurs ftupides oreilles ;
Leur efprit occupé de cerfs, de fangliers,
Au lieu de voir Cinna, rêvait aux lévriers.
J'ai vu fur vos gradins frémir d'impatience
Plus d'un vieil Harpagon révant à la finance,
Preffé de vifiter fes ferrures, fes huis,
Et de compter tout feul fes facs pleins de louis ;
Vous favez qu'au fpectacle un certain fils d'Euclide
S'avifa d'égayer fon cerveau trop aride,
Sans entendre, fans voir, et même fans parler,
Il fe mit en révant d'abord à calculer
Les effets de la voix, l'efpace de la falle,
Le théâtre, l'optique et le grand cintre ovale :
Cela fait, ne trouvant rien de touchant pour lui,
Et fe fentant glacé de dégoût et d'ennui,
Sans qu'il eût vu finir un acte, eft-il croyable ?
Il fortit brufquement, donnant le tout au diable.

Quel feu n'anime point toutes nos actions,
Lorfqu'on nous voit fervir nos propres paffions?
Mais nous fommes glacés pour les plaifirs des autres.
Si notre inftinct nous force à préférer les nôtres,
Tolérons dans chacun fes propres fentimens,
Comme les traits de l'homme, ils font tous différens :
Oui, béniffons plutôt la fage providence,
Qui fuffifant à tout avec tant d'abondance,
Ayant à l'infini varié tous nos goûts,
Pourvoit en même temps à les contenter tous;
Sans quoi ces doux plaifirs, feuls charmes de ce monde,
Seraient pour les humains une fource féconde
De jaloufes fureurs, de démêlés cruels;
On verrait à la fin les malheureux mortels,
Pour fatisfaire un goût, enfanglanter la terre,
Et le plaifir ferait le fujet de la guerre.
Penfez-vous donc qu'il faille aux hommes fainéans
Des plaifirs merveilleux pour chatouiller leurs fens?
Que manquant de fpectacle ou de feux d'artifice,
Ils aient droit d'accufer le deftin d'injuftice?
La Nature attentive en tout temps a voulu
Suffire à nos befoins, et même au fuperflu;
Elle transforme, au fein des misères humaines,
En défir les befoins, en volupté les peines;
C'eft d'elle que nous vient le charme de l'amour,
Auffi doux pour Colin que pour l'homme de cour;
C'eft d'elle que nous vient le fommeil délectable,
Secours voluptueux, au corps fi favorable.
Dans une ardente foif trouvez un clair ruiffeau,
C'eft boire du nectar que d'avaler fon eau :
Quand le lion brûlant nous fait rechercher l'ombre,
Quel bien de refpirer l'air frais dans un bois fombre!

Sur le duvet des prés couché nonchalamment,
De laiſſer ſon eſprit errer tranquillement!
Mais enfin, quel ſpectacle approche de l'aurore?
La nuit fuit, et bientôt un beau pourpre colore
Un tiers de l'horizon aux bords de l'orient;
On voit pâlir les feux du vaſte firmament,
Le brouillard ſe diſſipe, et du haut des montagnes
Quelques faibles rayons vont dorer les campagnes;
Zéphyre en voltigeant vient agiter les fleurs,
Un inſtinct de plaiſir s'empare de nos cœurs;
Le monde eſt renaiſſant, l'aſtre de la lumière
Remplit de ſon éclat ſa brillante carrière,
Des flambeaux de la nuit ſes rayons triomphans,
Paraiſſent et plus purs et plus étincelans;
Dites, par quel preſtige, ou bien par quel miracle
L'art pourra-t-il jamais atteindre à ce ſpectacle,
Et par quelles couleurs peindrez-vous du ſoleil
La pompe faſtueuſe, et l'éclat ſans pareil?
Graun n'imitera point, quoiqu'il ſoit un grand maître,
Le doux gazouillement ſi ſimple et ſi champêtre
Du tendre roſſignol et des chantres des bois,
Quand l'aube d'un beau jour ſemble exciter leur voix.
Une nymphe à quinze ans, de ſa beauté parée,
A vos viſages peints doit être préférée,
Malgré le vermillon, les pompons, et le fard,
La nature a le droit de triompher de l'art.
Tels ſont les doux plaiſirs d'une vie innocente;
Si leur ſimplicité vous paraît moins brillante
Que vos fêtes, vos jeux, où tout eſt cadencé,
Sachez qu'étant unis ils n'ont jamais laſſé;
Ils ſont comme un ruiſſeau, qui voit couler ſans peine
Son onde de criſtal ſur l'argentine arène,

Il embellit les prés en les rendant féconds,
Il ne se vante point de ses superbes ponts,
Et sans avoir l'honneur qu'ont les grandes rivières,
De porter des bateaux décorés de bandières,
Et de laver les murs des plus grandes cités,
Où par nos bons Germains leurs flots sont insultés,
Sa course moins gênée en est bien plus égale.
Goûtez de ces plaisirs qu'enseigne ma morale:
Les remords dévorans ne les suivent jamais,
On en jouit sans trouble, on les prend sans excès,
On y revient toujours lorsqu'on est las des vôtres.
   Dans tout âge nos goûts sont succédés par d'autres;
Le printemps nous soumet à l'inconstant amour,
La Gloire, en notre été, sur nous règne à son tour,
Dans l'automne souvent l'intérêt en ordonne,
Et l'hiver de nos jours se plaint, gronde, et raisonne;
Des visages ridés, des cheveux blanchissans
Sont honteux d'arborer tous vos déguisemens;
Dans la décrépitude il siérait bien sans doute
D'endosser sans désirs le masque et la bahoute;
L'amour n'a plus pour eux ni flèches ni carquois,
Et la caducité n'en reçoit plus de lois;
L'amour aux cœurs glacés parait une folie,
En les abandonnant l'amour les humilie;
Ils blasphèment les Dieux qu'ils avaient adorés,
Ils ne sont qu'impuissans et non pas modérés.
Sans passions, adieu vos galantes merveilles,
Les sens sont comme sourds au rapport des oreilles.
Les yeux sont-ils frappés des objets les plus beaux?
C'est l'ombre d'un palais qui se peint sur les eaux,
Tandis que chaque flot d'une course légère
Emporte en s'échappant cette ombre passagère;

Ainſi pour un vieillard paſſent les voluptés.
Jouiſſons des plaiſirs ſans en étre entêtés;
Schwerts, heureux qui s'en va reprenant ſa houlette
Retrouver ſes jardins, ſes bois, et ſa retraite,
Après que ſur la ſcène il a vu dans un champ
Amollir par des pleurs le fier *Coriolan*,
Ou ſauver, au milieu de la Grèce aſſemblée,
La triſte *Iphigénie* au point d'être immolée!
Tout ce brillant fracas à la fin aſſourdit,
Et l'homme diſſipé lui-même s'étourdit:
Dans une vie errante et preſque vagabonde,
Suivez le tourbillon de la cour et du monde,
Toujours embarraſſé d'affairés fainéans,
Profondément remplis de cent riens importans;
Et ſans ceſſe entraîné par le torrent rapide
Des plaiſirs répétés, dont la mode décide,
De cette oiſiveté prompt à vous infecter,
Sans vivre, ſans penſer, réduit à végéter,
Au grand monde, au ſpectacle empreſſé de paraître,
Vous vous fuirez de crainte un jour de vous connaître.
Qui veut s'étudier doit chercher le repos,
Là ſeul avec lui-même il peut voir ſes défauts.
C'eſt ainſi de ſon temps que doit uſer le ſage;
De l'art de ſe connaître il fait l'apprentiſſage,
Et dans un examen ſouvent trop odieux,
Vainqueur des préjugés qui faſcinaient ſes yeux,
Il foule ſous ſes pieds l'artificieux maſque,
Qui cachait ſes travers, ou ſon humeur fantaſque,
Repouſſe l'amour-propre, en ſon cœur renaiſſant,
Qui flatte ſes déſirs, et bleſſe en careſſant.
Je vois que vous penſez que toute comédie
Reprend le ridicule et réforme la vie;

Oui, mais ce jeu plaiſant, quelquefois trop bouffon,
Effleure nos défauts ſans attaquer le fond;
On y cherche un bon mot, qu'aiguiſe la ſatire,
Ce n'eſt point un ſermon, au théâtre on veut rire.
Montrez-moi, s'il ſe peut, un mortel vicieux
Que votre comédie ait rendu vertueux:
Non, cet auguſte emploi ne fut point ſon partage:
Qui veut ſe corriger trouve un pénible ouvrage,
C'eſt le combat interne et la réflexion
Qui nous font approcher de la perfection.
Oui, notre vrai bonheur et notre récompenſe,
C'eſt d'établir la paix dans notre conſcience.
Schwerts, de vos vains plaiſirs on ne doit s'occuper
Que lorſque du travail il faut ſe diſſiper.

EPITRE

à Algarotti.

Aimable rejeton de l'antique Auſonie,
En qui l'on reconnaît tout le brillant génie,
L'urbanité, le goût de ces eſprits ornés
Que Rome produiſit en ſes temps fortunés,
D'où vient, Algarotti, que l'homme né cauſtique
Juſques ſur ſes amis ſe permet la critique?
Qu'à trouver des défauts occupant ſa raiſon,
Au nectar de l'éloge il mêle du poiſon?
N'eſt-ce point l'amour-propre, ingénieux Protée,
Qui prenant de l'eſprit la figure empruntée,
Des mœurs, du ridicule, et des défauts d'autrui
Elève un monument qu'il érige pour lui?
Ou ſerait-ce qu'un Dieu, dont nous ſommes l'ouvrage,
Eût empreint dans nos cœurs une ſecrète image,

Qui retraçant les traits de la perfection,
Nous fait juger d'autrui par la comparaifon?
Cherchons moins d'argumens pour pallier un vice
Que forma l'amour-propre au fein de la malice.
Un courtifan adroit condamne fes rivaux,
D'une main complaifante il flatte fes défauts;
Il n'eft point médifant, il s'en ferait fcrupule;
Mais d'un fot plaifamment il rend le ridicule:
Cet efprit pénétrant, dont il fe fait honneur,
Me fait craindre fa langue, et foupçonner fon cœur:
S'il était bienfefant, fon éloquence vaine
Ne déchirerait pas toute l'efpèce humaine,
Sur les défauts d'autrui beaucoup moins rigoureux,
Par charité fouvent il fermerait les yeux.
Mais de ces fcrutateurs la langue trop hardie
Glace chez les mortels l'amitié refroidie,
Plaçant à tout propos des *fi* malins, des *mais;*
Juges de leurs amis, ils leur font leur procès.
Même, à force de goût et de délicateffe,
Ils prennent en horreur notre fragile efpèce:
Dans ce fiècle de fer, dans ces temps corrompus,
Il n'eft plus par malheur d'Achate, de Nifus;
L'homme plein de bonté paffe pour imbécille,
L'amitié s'exprimant prend le ton de Zoïle.
" Lycidas mon ami, dit l'un, me fait bâiller,
,, Perfe ferait charmant s'il n'aimait à railler,
,, Chryfippe eft ennuyeux, il eft toujours fublime,
,, Et l'emporté Damon à tout propos s'anime,
,, Ménélas eft trop fier, Sulpicius trop bon,
,, L'économe Lycas eft plus qu'un harpagon,
,, Héraclite hypocondre en lui-même fe mine,
,, Et Narcyffe, en vrai fat, chérit fa bonne mine".

Par de pareils propos, pleins de malignité,
On renverſe l'eſprit de la ſociété.
Ah! ſi l'homme, du moins, dans ſa folie extrème,
Feſait ſans préjugés un retour ſur lui-même;
Il trouverait en lui le nombre des défauts
Qu'il va ſi hautement blâmer chez ſes égaux;
On le verrait bientôt, quand ſon ami le bleſſe,
Compenſer avec lui faibleſſe pour faibleſſe,
Et l'aidant à voiler certains défauts trop nuds,
Relever de bon cœur l'éclat de ſes vertus.
Qui trouve tout mauvais, eſt rempli de malice,
Un œil qui voit tout jaune eſt atteint de jauniſſe;
Souvent les préjugés et les préventions
Nous dictent les arrêts de nos déciſions.
La Nature, en ſuivant ſes maximes conſtantes,
Tailla tous les objets à faces différentes,
Burrhus voit le deſſus, Séjan voit le revers;
De-là ſur un objet cent jugemens divers.
J'ai honte qu'un ſoldat, nourri dans l'ignorance,
Réprouve d'un lettré l'étude et la ſcience,
Ou lorſqu'aux financiers quelque pédant fourré
De leur utile emploi fait un portrait outré,
Ou qu'en argumentant l'homme de lois s'engage
A prouver qu'un ſoldat eſt un anthropophage:
Extravagans, bouffis de vos faibles exploits,
Don Quichottes zélés de vos divers emplois,
Ne verrez-vous jamais que l'immenſe Nature
A bien plus d'une fin a fait la créature?
Tout être eut ſes deſtins, tout homme eut ſes talens,
Et pour le bien du monde ils ſont tous différens.
Si chacun s'enrôlait ſous Cujas et Barthole,
Qui de ſes bras nerveux rendant la terre molle,

Déchirerait ſon ſein, cultiverait ſon champ,
Ramaſſerait les blés coupés d'un fer tranchant ?
Sera-ce l'avocat qui pourra vous défendre,
Si quelque prince actif, prêt à tout entreprendre,
Forme ſur le royaume un projet dangereux,
Et vient couvrir vos champs de ſes ſoldats nombreux ?
Supprimons le ſoldat ou le juriſconſulte :
Même danger alors pour l'Etat en réſulte ;
Ce ſerait un vaiſſeau privé de matelots,
Voguant au gré d'Eole, à la merci des flots.
Ce ces inſtincts divers l'eſpèce et la nuance
Fait, loin de la blâmer, bénir la providence :
Ne condamnons jamais que le vice effronté,
Trop funeſte ennemi de la ſociété.
On peut vous pardonner l'humeur acariâtre,
A vous que la Nature a traités en marâtre,
Vous, malheureux Therſite, et vous triſte Brunel,
Oui, vengez-vous ſur nous des cruautés du Ciel.
Mais qu'un homme d'eſprit ſe porte à la folie
D'obſcurcir les talens, de ternir le génie ;
Que par malice enclin à blâmer ſes égaux,
Taupe ſur leurs vertus et lynx ſur leurs défauts,
Il ſe faſſe un plaiſir de critiquer, de nuire,
Non, c'eſt à quoi mon cœur ne peut jamais ſouſcrire.
Ce ſujet me rappelle un conte qu'on me fit
Dans cet âge où la fable inſtruiſait mon eſprit.
En ces temps où le monde était dans ſon enfance,
Chaque être était, dit-on, doué de connaiſſance,
La raiſon éclairait les ſages animaux,
L'on entendait parler juſques aux végétaux,
Toute choſe en naiſſant ſemblait être parfaite,
Et ni plante ni fleur n'était alors muette.

Dans un certain jardin, en ces temps renommé,
Que l'auteur par oubli ne nous a pas nommé,
La Rofe, en s'admirant, et méprifant la Vigne,
Lui dit un jour: " Je plains ta deftinée indigne,
„ Si l'homme ne taillait tes rameaux fuperflus,
„ Si tu n'élevais pas tes pampres abattus,
„ Entourant tendrement cet ormeau charitable,
„ Tes farmens languiffans ramperaient fur le fable;
„ Tes feps difgraciés ne portent point de fleurs,
„ Tes feuilles font fans ombre, et tes fruits fans odeurs.
„ Aux rayons d'un beau jour lorfqu'on me voit éclore,
„ Mon éclat cède à peine au pourpre de l'aurore,
„ Cet encens recherché, ces baumes peu communs
„ N'ont pas la douce odeur qu'exhalent mes parfums;
„ Nous fommes des feftins les compagnes fidelles,
„ J'orne dans des bouquets la coiffure des belles,
„ Et reine des jardins, mes charmes raviffans
„ Affurent mon empire établi fur les fens.
„ Je vaux bien plus que toi, dit la Vigne à la Rofe;
„ Trop peu durable fleur, fouvent à peine éclofe,
„ Un fouffle d'aquilon vient terminer ton fort,
„ Le jour qui t'a vu naître eft le jour de ta mort;
„ J'eftimerais bien plus tes qualités divines,
„ Si ta tige inégale enfantait moins d'épines,
„ Si joignant à tes fleurs l'avantage des fruits,
„ Tu devenais utile ainfi que je le fuis.
„ Regarde mes raifins fi féconds en délices,
„ Qui ne préférerait mon vin à tes calices?
„ Ces grappes au preffoir réduites en liqueurs
„ Chaffent l'ennui chez l'homme, et raniment les cœurs;
„ Mes pampres ont orné, dans des fêtes galantes,
„ Le thyrfe de Bacchus, la tête des bacchantes;

„ Ta beauté n'a qu'un temps, et je dure toujours."
Un gros vilain chardon, écoutant leurs discours,
Occupant un terrain qu'il rendait inutile,
Leur dit, en hérissant son panache stérile,
" Je n'ai ni vos parfums, ni vos fruits de bon goût,
„ Mais tout terrain m'est bon, ma plante vient par-tout;
„ Et vos fruits et vos fleurs, de quel nom qu'on les nomme,
„ Ne sont qu'un vil tribut que vous payez à l'homme;
„ De notre liberté nous connaissons le prix,
„ Allez, et des chardons n'attendez que mépris".
Déjà ces végétaux se feraient fait la guerre,
Ils se feraient battus, mais ils tenaient en terre.
Au fort du démêlé l'aigle de Jupiter
Entendit leurs brocards, planant sur eux en l'air:
" Etouffe, vil chardon, dit-il, ta voix profane,
„ Rebut de la nature, et pâture de l'âne;
„ Que ma leçon t'apprenne à te moins estimer.
„ Il faut être parfait quand on veut tout blâmer.
„ Et s'adressant après à ces diverses plantes,
„ Réprimez, leur dit-il, vos satires mordantes,
„ Et sans vous avilir par vos propos amers,
„ Applaudissez plutôt à vos talens divers:
„ Tout est ce qu'il doit être, et les vignes et roses
„ Tiennent toutes leur rang selon l'ordre des choses;
„ N'élevez pas trop haut vos téméraires vœux".
Oui, la perfection est l'attribut des dieux;
Du bon et du mauvais le bizarre assemblage,
De ce faible univers doit être le partage.
La terre si féconde a d'arides cantons,
L'été brûle d'ardeur, l'hiver a ses glaçons;
Ce globe raboteux, hérissé de montagnes,
A des gouffres, des bois, des mers, et des campagnes;

Le feu dévore tout, l'air eſt troublé des vents :
Cet éternel combat maintient les élémens.
Qui ſe peint tout en beau dans ces lieux qu'il habite,
Méconnaît la Nature, et rêve en Sybarite ;
Qui trouve tout mauvais, trahit ſon intérêt :
Il faut prendre ici-bas le monde tel qu'il eſt.

EPITRE A FINCK.

La Vertu préférable à l'Eſprit.

Le défaut principal du ſiècle où nous vivons,
Digne des habitans des petites maiſons,
C'eſt que juſqu'au cerveau le plus paralytique,
Chacun de bel eſprit au fond du cœur ſe pique ;
Cette fureur s'accroît et nous poſsède tous :
Non, les Abdéritains ne furent pas plus fous.
Le monde aime l'eſprit, il rit de la bêtiſe :
L'eſprit, l'eſprit, dit-on, et nous ſerons de miſe ;
Du plus ſot ſur ce point l'aveuglement eſt clair,
Et s'il ne ſait penſer il en affecte l'air ;
Pareil à ces taureaux qui, dans un champ aride,
Paraiſſent ſe nourrir, et ne mâchent qu'à vide,
Le pédant le plus lourd ſe croit ſpirituel,
Et ſur-tout dans le monde on veut paſſer pour tel ;
Ah ! que ne fait-on pas pour uſurper ce titre ?
L'un, fléau des auteurs, s'érigeant en arbitre,
Avec moins de talens que ſes rivaux n'en ont,
Admire ce qu'il fait, déchire ce qu'ils font,
Il penſe qu'en jouant le rôle de Zoïle
L'univers abuſé l'en croira plus habile.
Un autre plus pervers va juſqu'à la noirceur,
Aux charmes de l'eſprit il immole ſon cœur,

Prépare des poisons, s'arme de la satire,
Comme un chien furieux attaque, mord, déchire;
De l'encens des humains son esprit altéré
Ne s'est perdu d'honneur que pour être admiré.
D'autres présomptueux, qui s'élèvent aux nues,
Débitent hardiment leurs visions cornues,
Du vulgaire ignorant se font les précepteurs,
Et se flattent d'atteindre au rang des grands auteurs;
Mais le public ingrat, dédaignant leurs hommages,
Siffle cruellement l'auteur et ses ouvrages.
J'en ai même connu d'assez écervelés,
Et du faux bel esprit assez ensorcelés,
Pour oser nier Dieu, présent à leur mémoire,
Lorsque tout l'univers nous annonce sa gloire;
Il leur importait peu d'avoir raison ou tort,
Ils voulaient s'illustrer d'un brevet d'esprit fort,
Et pour se distinguer du vulgaire orthodoxe,
Ces raisonneurs abstraits s'armaient du paradoxe.
A ce prix que le Ciel nous prive de l'esprit!
C'est dans un vase impur un miel doux qui s'aigrit;
C'est l'esclave du cœur, il en reçoit l'empreinte;
Chez le tendre il est doux, chez le dur plein d'absynthe,
Défenseur obstiné de nos productions,
Avocat éloquent d'indignes passions,
C'est un sophiste adroit, dont l'argument perfide
Etouffe le flambeau dont la raison nous guide.
L'esprit n'en est pas moins un présent précieux,
Que l'homme ingrat reçut de la faveur des Cieux,
Il est un rayon pur de l'essence divine,
Qui fait penser, agir, dont l'ame s'illumine;
Il voit dans le passé, perce dans l'avenir,
Conçoit, juge, conclut, prouve et fait définir,

Et d'un principe admis tirant la conféquence,
Il guide à la raifon, et mène à la prudence :
La Nature voulut que fes puiffans refforts
Fuffent et le moteur et l'ame de nos corps.
Mais cet efprit vanté, divin par fon effence,
N'aura jamais chez moi l'injufte préférence
Sur un cœur fimple et pur, fidelle à fon devoir.
Ayez de la mémoire, ayez un grand favoir,
Soyez fpirituel, plaifant, profond, fublime;
Ce n'en eft pas affez, je veux qu'on vous eftime;
Mon fuffrage en un mot n'eft dû qu'à la vertu,
Sans vertu tout efprit eft mal fait et tortu;
Elle fait l'ornement et la bafe de l'homme :
Sectateur de Genève ou fectateur de Rome,
Soyez bon citoyen, et mon cœur vous chérit;
Charmé de vos vertus plus que de votre efprit,
Vous m'infpirez alors une amitié fincère.
L'efprit n'altère point le fond du caractère.
Cet auteur tant noté *), détefté des Français,
Qui contre le régent décocha tant de traits,
Et couvrit des attraits d'une douce harmonie
L'affaffinat affreux que fit fa calomnie,
Avec quelques talens avait tant de noirceur,
Qu'en tolérant fes vers on abhorrait fon cœur.
Avec beaucoup d'efprit on peut être perfide,
Trompeur, fripon, brigand, fcélérat, parricide.
Cromwel, qui chez l'anglais fit refpecter fes lois,
Qui du trône fanglant précipita fes rois,
Cromwel, ce fourbe heureux, fans qu'il daignât paraître,
Fit fur un échafaud exécuter fon maître;

*) La Grange.

Vainqueur dans les combats il foumit fes égaux;
Cromwel eut quelques traits qui forment les héros.
Un efprit malfefant, toujours enclin à nuire,
Séduifant quelquefois, ne peut toujours féduire:
Souvent il éblouit par des dehors brillans,
Mais lorfqu'on les connaît, on hait tous les méchans;
Leur efprit eft pareil aux arides contrées,
Qui portent pour tout fruit des ronces bigarrées,
Les malheureux efforts de leur fécondité,
Nous nuifent encor plus que leur ftérilité.
Si le public, pouffé d'un caprice bizarre,
Admire aveuglément le fingulier, le rare;
Je prétends lui produire, en un terme prefcrit,
Pour un homme d'honneur cent perfonnes d'efprit.
J'entends ici l'honneur pris dans un fens févère,
Qui ne brilla jamais dans une ame vulgaire.
Le monde de nos mœurs juge légérement,
Il condamne, il approuve, et fans difcernement
Trouve la probité, la bonté, la prudence,
Où le fage éclairé n'en voit pas l'apparence.
Le nonchalant Simon paffe pour vertueux,
S'il n'eft point criminel, c'eft qu'il eft pareffeux;
Le fot Afranius d'aucun mal ne s'avife,
Ce n'eft point fentiment, dans le fond c'eft bétife;
Le fcélérat Damon craint d'être confondu,
Ses vices font couverts du fard de la vertu,
Si vous fondez fon cœur ce n'eft qu'hypocrifie.
Plein d'un meilleur efprit, l'ame du vrai faifie,
Varus combat le charme et l'abus des plaifirs,
Réprime l'intérêt, étouffe fes défirs,
Rabaiffe fon orgueil, lutte contre lui-même,
Et fert le genre humain qu'il déplore et qu'il aime.

Telles ſont les vertus d'un digne citoyen,
Tel doit être tout ſage et tout homme de bien:
Ce caractère heureux, cette vertu ſi rare,
C'eſt le plus beau préſent dont la Nature avare
Ait honoré jamais la faible humanité.
Oui, mortel généreux, exemple de bonté,
Oui, mon ame attendrie, admirant ta ſageſſe,
Pardonne en ta faveur aux vices de l'eſpèce;
Tandis que tant d'humains ſont faibles, chancelans,
Pareils à ces roſeaux agités par les vents,
Mon héros, tel qu'un chêne affermi dans la terre,
Réſiſte à la tempête, et brave le tonnerre:
Le crime eſſaye en vain de ſouiller ſon honneur,
Et l'envie impuiſſante en frémit de fureur;
Il eſt comme un vaiſſeau qui triomphe d'Eole,
Ses voiles ſont l'eſprit, la gloire eſt ſa bouſſole,
Son jugement le ſert comme un pilote heureux;
Les ouragans qu'il craint ſont ſes déſirs fougueux;
Le rivage charmant où tend ſon eſpérance,
C'eſt un port peu connu, la bonne conſcience;
Dans ce port fortuné, terme de ſes ſuccès,
Il jouit conſtamment d'une éternelle paix.
Pourrait-on préſumer qu'une vertu ſi pure
Sortît ſouvent des mains de l'avare Nature?
Et pour notre malheur n'obſervons-nous donc pas
Pour un cœur généreux qu'on trouve mille ingrats?
Cette perfection, cette ſageſſe égale,
C'eſt la Vénus des Grecs *) en genre de morale.
Eprouvons au creuſet tous vos eſprits charmans:
J'y vois peu de ſolide et beaucoup d'agrémens;
C'eſt un propos léger, plein de plaiſanterie,

*) Fameuſe ſtatue de Phidias.

Un ton de politeſſe et de galanterie ;
Mais gardez-vous bien d'eux, un rien peut les piquer ,
Et malheur à celui qu'ils voudront attaquer ;
Il n'eſt dans leur commerce aucun lien durable,
Point de pouvoir ſacré, point de droit reſpectable ,
Bienfaiteurs, ennemis, à leurs yeux ſont égaux,
Nulle empreinte ne tient dans leurs légers cerveaux,
Ils vous ſacrifiront pour un trait de folie :
Sans deſſein, ſans objet, tout ſert à leur ſaillie,
Ils brodent en riant vos plus légers défauts,
Ils mourraient s'il fallait ſupprimer leurs bons mots ;
S'ils empruntent de vous, c'eſt pour ne rien vous rendre ;
En vain vous les preſſez, il n'en faut rien attendre ;
Ou leur ingratitude, oubliant vos bienfaits,
Juſqu'à la trahiſon portera leurs forfaits ;
Dangereux par leur langue ils le ſont par leur plume ;
Je les vois ſous leur main amaſſer un volume,
Et de mauvais plaiſans devenus plats auteurs,
D'un déluge de vers chargeant leurs éditeurs,
Ils deviendront du jour la fable et la nouvelle ;
Tous leurs livres feront une longue querelle,
Ecrits injurieux, ou fatras inſenſés,
Tantôt calomnians et tantôt accuſés.
Le Parnaſſe, infecté de leurs injures ſales,
Eſt ſurpris de parler le langage des halles.
Voyons un bel eſprit d'un coup d'œil différent,
Donnons-lui quelque emploi, certain éclat, un rang.
Qu'on le place à la cour, il en ſaiſit l'uſage,
Il intrigue, il cabale, en ſecret il outrage
Un Mécène en faveur qu'il trouve en ſon chemin.
S'il eſt juge, au barreau voyez cet inhumain,
Devant ſon tribunal la juſtice eſt vénale,

Le droit entre ses mains devient un vrai dédale;
L'innocence opprimée élève en vain sa voix,
Le corrupteur l'étouffe, et fait taire les lois.
Que sera-ce, grand Dieu! Quel avenir sinistre,
Si le prince aveuglé le prend pour son ministre!
D'abord l'extravagant, Alberoni nouveau,
De la guerre en Europe allume le flambeau,
Il veut se faire un nom, l'extravagant se flatte
De l'immortalité dont jouit Hérostrate.
L'honnête homme n'a pas autant de faux brillant;
Mais sûr en son commerce, ami sage et prudent,
Il est toujours égal, discret en chaque affaire,
Simple au sein de la cour, doux quoique militaire,
Auteur sans arrogance, et juge sans erreur,
Il ne s'écarte point des règles de l'honneur.
Dites, à votre gré lequel est préférable,
Ou cet homme en tout temps modeste, sûr, aimable,
Ou cet esprit bouillant qui pousse en ses écarts,
Comme un feu d'artifice, un nombre de petards;
Qui produit à la fois la fumée et les flammes,
Et qui met sans pudeur l'Europe en épigrammes;
Qui change dans un jour, tantôt blanc tantôt noir,
Votre ami le matin, votre ennemi le soir;
Qui parle, se repent, affirme, désavoue,
Et qui sait vous blâmer de même qu'il vous loue?
Consultez le bon sens, sourd à vos préjugés,
Comparez-les tous deux, pesez-les, et jugez.

EPITRE

à CHAZOT, *sur la modération dans l'amour.*

NE penſez point, Chazot, vous que l'amour poſsède,
Que marchant ſur les pas du fougueux Diomède,
En vers injurieux j'oſe bleſſer Vénus;
Pour les dieux des plaiſirs mes reſpects ſont connus:
Si j'attaque l'Amour, c'eſt qu'il peut ſouvent nuire,
Je veux le modérer, et non pas le détruire;
Conſervez votre vue à travers ſon bandeau.
 Un amant me paraît dépourvu de cerveau,
Quand pieds et poings liés il ſe livre au caprice
D'un ſexe plein d'appas, mais rempli de malice,
Qui de nos paſſions ſaiſiſſant les travers,
S'en ſert adroitement pour nous donner des fers.
Penſez-vous qu'à l'amour, comme au ſeul Dieu ſuprême,
Il faut immoler tout juſqu'à la vertu même?
Votre raiſon répugne à de tels ſentimens.
 L'amour croît avec nous à la fleur de nos ans:
L'âge des paſſions eſt l'heureuſe jeuneſſe,
Un cœur novice eſt prompt à brûler de tendreſſe:
La Nature, attiſant ſes feux ſéditieux,
De la vigueur des ſens enfans impétueux,
Excite vivement la jeuneſſe fougueuſe
A courir de l'amour la carrière épineuſe;
De flatteuſes erreurs, et des déſirs puiſſans
Triomphant ſans combats de ſon faible bon ſens.
 Si l'on nous peint l'amour ſous les traits de l'enfance,
C'eſt que ce vieil enfant n'eut jamais de prudence;
Il eſt le compagnon de l'âge des erreurs;
Un ſourire, un regard le rend maître des cœurs;

Dompté par la raiſon, vainqueur par le délire,
Il vit dans la jeuneſſe, il l'anime, il l'inſpire.
Mais quand on a paſſé cette heureuſe ſaiſon,
Que l'âge à pas tardifs amène la raiſon,
Que le ſang refroidi ſe calme dans nos veines,
Pourquoi par métaphore, en béniſſant ſes chaînes,
Aller ſacrifier aux autels de Vénus,
Et rappeler l'Amour qui ne vous entend plus?
Dans nos temps corrompus remarquez, je vous prie,
Combien d'originaux de la galanterie
La province et la cour ont en foule produits,
Qui pleins de vanité, du faux bel air ſéduits,
Nous vantent les ardeurs de leurs flammes ſtériles.
Vieux guerriers languiſſans, vous n'êtes plus Achilles;
Vos feux ſe ſont éteints, un Dieu vous a quitté,
La honte eſt le ſeul prix de la témérité.
Ah! ne regrettez plus votre ſuperbe maître;
Vous avez ſervi tous un Dieu ſans le connaître,
Son égliſe eut le ſort des égliſes du temps,
L'héréſie à la fin ſapa leurs fondemens.
Le bon vieux temps n'eſt plus, le ſiècle dégénère;
L'amour était jadis tendre, diſcret, ſincère;
Il n'eſt plus à préſent que léger et trompeur,
La débauche ſuccède aux ſentimens du cœur,
On ſe prend ſans amour, on ſe quitte de même,
Souvent quand on ſe hait, on ſe jure qu'on s'aime,
On ſe brouille, on revient, on change, on ſe reprend;
De nos jours la tendreſſe et s'achète et ſe vend.
Cet homme du bel air, prodigue de careſſes,
Voudrait comme Tarquin ſuborner nos Lucrèces:
S'il eſſuie un refus, pour venger cet affront,
Sa langue ſur leurs mœurs diſtille ſon poiſon;

S'il eſt vainqueur ; voyez ce galant coryphée
D'une indigne victoire ériger un trophée,
Amener ſes captifs, comme un autre Céſar,
Dans un jour de triomphe, attachés à ſon char,
Et ſe vanter tout haut de ſon bonheur inſigne.
Non, de ces procédés la baſſeſſe m'indigne,
Il n'eſt plus de ſecret, d'honneur, de bonne foi,
L'amour eſt détrôné, l'orgueil donne la loi.
Je ne fais qu'effleurer, mais ſi je voulais mordre,
Je vous expoſerais le coupable déſordre
Qu'un amant du bel air, par ſa légéreté,
Fait et fera toujours dans la ſociété;
Comment dans nos maiſons un enfant né du crime
Uſurpe biens et droits ſur le fils légitime,
A l'abri d'un faux nom réuniſſant ſur lui,
Malgré toutes les lois, l'héritage d'autrui.
Vous direz qu'un mari ſe rit de cet échange,
Et que le talion avec plaiſir le venge ;
Soit, mais l'ordre établi n'en eſt-il pas troublé,
Quand un crime produit un crime redoublé ?
Quel uſage du temps ! indignes Sybarites,
Vos amoureux larcins ſont donc tous vos mérites ?
Suppoſons qu'un galant, favoriſé du ſort,
Atteignît dans ſa courſe aux ans du vieux Neſtor,
Examinons tous deux la vie irrégulière
Qu'on lui verrait mener dans ſa longue carrière.
De ſa jeuneſſe ardente il donnera les jours
Aux charmes inconſtans des frivoles amours ;
Mais puni des excès de ſa flamme légère,
De ſes fougueux écarts emportant le ſalaire,
Il quitte la roture, et dans un plus beau champ
Des femmes de la cour il groſſit ſon roman,

Il intrigue, il tracaſſe ; il entreprend, il tente,
Il abuſe à ſon gré d'une fille innocente,
Il remplace l'amour, dont il eſt moins ſéduit,
Par l'éclat indécent, le ſcandale, et le bruit ;
Là ſe prêtant au goût d'une femme quinteuſe,
Ici ſe ruinant pour plaire à la joueuſe ;
Bientôt par la coquette adroitement trompé,
Et déſigné du doigt par le monde attroupé ;
Enfin par ce déſordre uſé même avant l'age,
N'ayant plus de l'amour que le flatteur langage,
Et gardant pour le ſexe un goût enraciné,
Il régnait autrefois ; je le vois enchaîné,
Je le vois ſous le joug d'une femme inſolente,
Excité par le fiel de ſa langue méchante,
Et par ſon artifice en cent façons commis,
Il eſt forcé de rompre avec tous ſes amis.
Si j'avais de mes jours à rendre un pareil compte,
Vous m'en verriez rougir de dépit et de honte ;
Qu'un galant effronté s'en faſſe ſeul honneur,
Je mépriſe ſa gloire en plaignant ſon erreur.
Ah ! ſans nous avilir, reſtons ce que nous ſommes,
Tous ces efféminés reſſemblent-ils aux hommes ?
Livrés à la molleſſe, et perdus ſans retour,
Dans l'ordre le plus bas eſclaves de l'amour,
Ce ſont les deſcendans du lâche Héliogabale.
Mais Hercule, dit-on, fila bien pour Omphale.
Soit, égalez d'abord ſon courage inouï,
Terraſſez des tyrans ; et filez comme lui :
Servez votre pays comme il ſervit la Grèce ;
Et méritez le droit d'avoir une faibleſſe.
Diane ornait les nuits, avant qu'Endymion
Fit naître dans ſon cœur ſa folle paſſion ;

Avant qu'après Daphné l'on vît courir ſon frère,
Il avait parcouru l'un et l'autre hémiſphère;
Pluton dans les enfers, tenant l'urne en ſes mains,
Avait jugé long-temps tous les pâles humains,
Avant que de Cérès il enlevât la fille.
A Virgile ou Voltaire on paſſe une cheville;
Aux petits rimailleurs, dépourvus de beautés,
Dont les défauts nombreux ne ſont point rachetés,
On marque des mépris, le ſifflet les aſſomme;
Je ne vous paſſe rien, ſi vous n'êtes grand homme.
Tout fait illuſion à vos jeunes déſirs,
L'amour, les jeux, les ris, la troupe des plaiſirs:
De ce perfide enfant la cour voluptueuſe,
Tranquille en apparence, eſt toujours orageuſe:
Arrachez tout-à-fait le bandeau de vos yeux,
Apercevez enfin ces piéges dangereux.
A Cythère un beau jour Vénus, par fantaiſie,
Des habits de Minerve embellit la Folie,
Et voulut qu'elle ouvrît ſon école aux amans;
La Folie affecta le ton des ſentimens,
Et leur fit des ſermons ſur l'amour platonique;
Les ſages, dédaignant ſa parure héroïque,
Découvrirent d'abord ſa marotte à grelots;
Mais elle demeura la maîtreſſe des ſots;
Son univerſité, qui s'accroît et proſpère,
A banni le bon ſens, en prêchant l'art de plaire:
De-là nous ſont venus tant de fades galans,
Romaneſques eſprits, amans extravagans.
Le début de l'amour eſt doux et plein de charmes;
A ſes premiers aſſauts a-t-on rendu les armes?
Son rapide ſuccès le rend maître de tout,
Sa fin c'eſt le regret, le dépit, le dégoût:

C'eſt un cheval fougueux, qui s'emporte et vous guide,
Il eſt trop dangereux en lui lâchant la bride,
La ſageſſe eſt le mors qui le peut arrêter.
Voyez donc ſi j'ai tort de ne vous point flatter;
Examinez ici que de maux dans ce monde
A cauſés cet amour que dans mes vers je fronde.
Léandre pour Héro périt dans l'Helleſpont,
Le maître en l'art d'aimer fut banni dans le Pont;
Tant qu'Achille amoureux écouta ſa colère,
Hector du ſang des Grecs feſait rougir la terre;
L'adultère Pâris alluma ce flambeau
Par qui le vieux Priam, deſcendant au tombeau,
Dans la fatale nuit, la dernière de Troie,
Vit aux flammes des Grecs ſa capitale en proie.
Si vous me demandez des exemples plus grands,
Les faſtes des humains en ont rempli les temps.
On ne reconnaît plus, tant le ſort eſt injuſte,
Le bras droit de Céſar, le fier rival d'Auguſte,
Sur les mers d'Actium eſclave de l'amour,
Lorſqu'il perd Cléopatre et ſa gloire en un jour.
Quand l'Anglais dans Paris porta ſa violence,
Agnès à Charles ſept fit oublier la France.
Du grand Turenne enfin imprimez-vous ce trait,
Envers ſon roi l'amour le rendit indiſcret.
Craignez donc cet enfant et ſes flèches dorées,
Gardez-vous de porter ſes brillantes livrées;
Il fait ſes plus grands maux, même en vous careſſant,
Et s'il perdit Didon, ce fut en l'embraſſant.
Qui pourrait raconter toutes ſes perfidies,
Et combien ſes fureurs ont fait de tragédies?
Ne vous attendez point que dans mes vers mordans
J'ajoute à d'anciens faits des exemples récens,

Je me ſuis pour toujours interdit la ſatire ;
Il eſt bon de reprendre, et cruel de médire.
Mais par quelle raiſon décrier les plaiſirs ?
Eſt-il rien de plus doux que les tendres déſirs ?
Et que peut-on gagner, quand d'une humeur auſtère
On va prêchant toujours la morale ſévère,
Dans des vers chevillés triſtement vertueux ?
Quoi, veut-on repeupler des couvens de chartreux ?
Veut-on que la raiſon, outrageant la Nature,
En herbe oſe étouffer notre race future ?
Serions-nous par raiſon de ces monſtres hideux,
Par un bacha jaloux réduits à leurs neveux ?
Je veux être Ixion, je veux être Tantale,
Si jamais à ce but a tendu ma morale;
La ſageſſe, Chazot, prudente en ſes leçons,
Evite les excès où donnaient les Catons.
Loin d'ici ce docteur qui ſans ceſſe nous damne :
L'amour eſt approuvé; l'abus on le condamne.
Rien n'eſt de ſa nature abſolument mauvais.
Mais le bien et le mal ſont voiſins d'aſſez près.
  L'amour paraît ſemblable aux plantes vénéneuſes,
Mortelles quelquefois, et toujours dangereuſes;
Mais en les mitigeant de ſavans médecins
S'en ſervent, par leur art, au ſalut des humains :
Loin d'être un aliment, ce doit être un remède.
  Un amour modéré peut venir à notre aide,
Quand laſſés d'un travail long et laborieux,
Nous empruntons de lui quelques momens joyeux.
  Si je vous ai tracé d'une touche légère
Les écueils différens qu'ont les eaux de Cythère,
C'eſt pour vous empêcher d'y périr quelque jour;
Arroſez cependant les myrthes de l'Amour,

Et ſuivant les conſeils que vous dicte ma verve,
En adorant Vénus n'oubliez pas Minerve;
Et recueillez toujours, ſenſible à votre nom,
Les ſuffrages de Mars avec ceux d'Apollon.
Ainſi l'on vit jadis dans Rome floriſſante,
Lorſque tant de héros la rendaient triomphante,
Que dans le Panthéon le ſénat vertueux,
Ayant tous les talens adorait tous les Dieux.

EPITRE
AU MARÉCHAL KEITH. *)

Sur les vaines terreurs de la mort, et les frayeurs d'une autre vie.

IL n'eſt plus ce Saxon, ce héros de la France,
Qui du ſuperbe Anglais renverſa la balance,
De l'aigle des Céſars abáiſſa la fierté,
Dompta dans ſes roſeaux le Belge épouvanté,
Et rendit aux Français leur audace première.
Ah! Mars dans les combats prolongea ſa carrière;
Mais le cruel trépas, qui dans ces champs fameux
Reſpecta du héros les jours victorieux,
Et ménageait en lui les deſtins de la France,
Dans les bras de la paix qu'on dut à ſa vaillance,
Le frappe dans ſon lit, et lui laiſſe, en mourant,
Envier les deſtins qu'ont eus, en combattant,
Le généreux Belle-Isle et l'illuſtre Bavière:
Ce héros triomphant eſt réduit en pouſſière;
Tout eſt anéanti, de l'Achille ſaxon
Il ne nous reſte rien que ſon illuſtre nom,
Des ſons articulés, des ſyllabes ſtériles
Qui frappent du tympan les membranes ſubtiles,

*) Imitation du livre III de Lucrèce.

Et vont se dissiper dans l'espace des airs,
Tandis que le grand homme est rongé par les vers.
Nos soupirs, nos regrets, ce souvenir, sa gloire,
Ses combats, où toujours présida la victoire,
Tout se perd à la fin, l'immensité des temps
Absorbe jusqu'aux noms des plus grands conquérans.
Si Maurice n'est plus, dites, qu'a-t-il à craindre?
Nous, qui l'avons perdu, c'est à nous de nous plaindre;
C'est un pilote heureux qui vient d'entrer au port.
Le sage de sang-froid doit regarder la mort;
Des maux désespérés son secours nous délivre,
Il n'est plus de tourmens dès qu'on cesse de vivre:
Qui connaît le trépas, ni ne fuit ni ne craint.
Ce n'est pas, croyez-moi, ce fantôme qu'on peint,
Ce squelette effrayant dont la faim dévorante
Engloutit des humains la dépouille sanglante,
Et par d'amples moissons qu'il fait dans l'univers,
Remplit incessamment l'abyme des enfers:
Ce sont des songes vains que ces plaintives ombres
Qui passent, sans retour, en des demeures sombres,
En des lieux de douleurs, où ces esprits tremblans
Souffriront, sans espoir, d'éternels châtimens;
Les fables de l'Egypte, et celles de nos pères
Sont un frivole amas de pompeuses chimères;
La crainte et l'artifice ont produit ces erreurs.
Ah! repoussons, cher Keith, ces indignes terreurs;
La vérité paraît, mes vers sont ses organes;
Mensonges consacrés, mais en effet profanes,
Ne vous montrez ici que pour être vaincus.
Dépouillons le trépas de tous les attributs
Dont la secrète horreur révolte la nature.
Qu'importe que des vers le corps soit la pâture?

Ne voyons dans la mort qu'un tranquille ſommeil,
A l'abri des malheurs, ſans ſonge, ſans réveil;
Et quand même après nous une faible étincelle,
Un atome inconnu, qu'on nomme ame immortelle,
Ranimant du trépas la froide inaction,
Pourrait braver les lois de la deſtruction,
Hélas! tout eſt égal pour notre cendre éteinte;
Il n'eſt aucun objet ni d'eſpoir ni de crainte.
Qu'aurais-je à redouter au ſéjour éternel?
Quoi, le Dieu que j'adore eſt-ce un tyran cruel?
Serais-je après ma mort l'innocente victime
De l'auteur dont je tiens ce ſouffle qui m'anime,
Et ces tendres déſirs des ſens voluptueux?
Si l'eſprit des mortels ſortit des mains des Dieux,
Se peut-il que ces Dieux puniſſent leur ouvrage
Des imperfections qui furent ſon partage?
Non, ma raiſon répugne à de tels ſentimens.
Un père dont le cœur eſt tendre à ſes enfans,
Serait-il parmi nous aſſez dur et bizarre,
Pour accabler ſon fils d'un châtiment barbare,
Si ce malheureux fruit de ſa fécondité
Le choquait en naiſſant par ſa difformité?
Un fils dénaturé peut irriter ſon père,
Et ſe voir écraſé du poids de ſa colère;
Mais nous, contre les Dieux que peut notre fureur;
Rien ne peut altérer leur éternel bonheur.
Ecarts audacieux de notre extravagance,
Pourriez-vous offenſer l'auguſte providence?
Signalez, fiers géans, votre rebellion,
Entaſſez, s'il ſe peut, Oſſa ſur Pélion,
Armez contre le Ciel votre bras redoutable,
Vous ne ſauriez heurter ce trône inébranlable,

Dieu voudrait il punir qui ne peut l'offenſer ?
Un Dieu ſans paſſions peut-il ſe courroucer ?
Je connais ſes bienfaits, ſa bonté, ſa clémence ;
Qui le dépeint barbare, eſt le ſeul qui l'offenſe.
Ah ! cette ame, cher Keith, qu'on ne peut définir,
Et qu'après notre mort un tyran doit punir,
Ce nous qui n'eſt pas nous, cet étre chimérique
Diſparaît au flambeau que porte la phyſique :
Que le peuple hébété reſpecte ce roman ;
Regardons d'un œil ferme et l'être et le néant.
J'implore ton ſecours, ô divine Uranie !
Accorde à ma raiſon les ailes du génie,
Montre-moi la Nature au feu de tes clartés,
Heureux qui peut connaître et voir tes vérités !
Déjà l'expérience entr'ouvre la barrière,
Je vois Lucréce et Locke au bout de la carrière ;
Venez, ſuivons leurs pas, et montrons aux humains
Leur nature, leur être, et quels ſont leurs deſtins.
Examinons l'eſprit depuis ſon origine,
Pendant tous ſes progrés, juſqu'à notre ruine.
Il naît, ſe développe et croît avec nos ſens,
Il éprouve avec eux différens changemens :
Ainſi que notre corps, débile dans l'enfance,
Etourdi, plein de feu dans notre adoleſcence,
Abattu par les maux, et fort dans la ſanté,
Il baiſſe, s'affaiblit dans la caducité,
Il périt avec nous, ſon deſtin eſt le même.
Mais l'ame, qu'on nous dit de nature ſuprême,
Quoi ! cet être immortel, preſque l'égal des Dieux,
Quitterait-il pour nous l'heureux ſéjour des cieux ?
Daignerait-il s'unir à ce corps peu durable,
A la matière ingrate, abjecte et périſſable,

Epier les momens des plaiſirs de Vénus,
Se tenir en vedette, animer le fœtus,
Et s'enfermer neuf mois dans le ſein de la mère,
Dans un cachot obſcur priſonnier volontaire,
Pour s'expoſer après à tous les coups du ſort,
Souffrir le chaud, le froid, la douleur et la mort?
Voilà les viſions dont notre orgueil nous flatte:
Conſultons ſur ces faits les enfans d'Hippocrate;
Voyons la mécanique et les jeux des reſſorts
Qui meuvent nos eſprits de même que nos corps.
Lorſque l'aſtre du jour termine ſa carrière,
Que le diſcret ſommeil ferme votre paupière,
Que fait alors cette ame? elle dort avec vous:
Quand le ſang en fureur agite votre pouls,
Que par redoublement la fièvre vous dévore,
Votre eſprit dérangé pendant l'accès s'ignore;
Laiſſez ſortir le ſang par ſes ruiſſeaux ouverts,
Que ſa pourpre en jets d'eau s'élance dans les airs:
Bientôt le mal n'eſt plus, votre poumon reſpire,
Et l'eſprit égaré revient de ſon délire.
Voyez le verre en main ce dévot de Bacchus,
Il bégaye des mots, il ne les comprend plus;
Un homme évanoui perd d'abord ſa penſée,
Son ame en ce moment, par les maux oppreſſée,
Reſte ainſi que le corps dans l'engourdiſſement;
Auſſitôt qu'il revient de ce ſaiſiſſement,
Quand il r'ouvre les yeux, ſon ame appeſantie
Après un court trépas eſt rendue à la vie;
Souvent un peu de ſang, qui preſſe le cerveau,
De la faible raiſon étouffe le flambeau;
L'eſprit a pour penſer beſoin de nos organes.
S'il était dégagé de leurs fines membranes,

Comment pourrait-il voir, ſentir, toucher, ouïr,
Sans mémoire penſer, craindre ou ſe réjouir ?
Cet atome immortel, ſans matière ſolide,
Privé de tous les ſens, n'eſt qu'un être ſtupide.
Il n'eſt qu'un nom pompeux, un fantôme idéal.
Peut-il ſe ſouvenir de notre jour natal ?
Sait-il comment le Ciel l'unit à la matière,
Et quelle était jadis ſa nature première ?
L'ame que je reçus, cet être clairvoyant,
Avait très-mal inſtruit mon eſprit en naiſſant :
Je n'ai pas apporté la plus légère trace
De ce qui ſe paſſa dans cet immenſe eſpace,
Dans ces temps où mon ame a dû me précéder ;
Sur ce fait ma mémoire a droit de décider.
Non, mon cœur attendri n'a point donné de larmes
A ces jours rigoureux, à ces jours pleins d'alarmes *),
Quand dans nos champs féconds l'oppreſſeur des Germains
Raviſſait les moiſſons ſemées par nos mains ;
Quand de nos ennemis la fureur diviſée
Ruinait tour à tour ma patrie épuiſée,
Pillait les habitans, ſaccageait les cités ;
Que les Cieux rigoureux, contre nous irrités,
Pour comble de nos maux envoyèrent la peſte,
Qui de nos habitans emporta tout le reſte,
De ſon poiſon mortel corrompit enfin l'air,
Et fit de nos Etats un immenſe déſert.
Ces faits à mon eſprit ſont connus par l'hiſtoire :
S'il ſubſiſtait alors, il était ſans mémoire.
De l'avenir, cher Keith, jugeons par le paſſé ;
Comme avant que je fuſſe il n'avait point penſé,
De même après ma mort, quand toutes mes parties

*) a guerre de trente ans.

Par la corruption feront anéanties ,
Par un même deftin il ne penfera plus.
Non , rien n'eft plus certain , foyons-en convaincus ,
Dès que nous finiffons , notre ame eft éclipfée.
  Elle eft en tout femblable à la flamme élancée ,
Qui part du bois ardent dont elle fe nourrit ,
Et dès qu'il tombe en cendre , elle baiffe et périt.
  Oui , tel eft notre fort , et je vois d'un œil ferme ,
Que le temps fugitif m'approche de mon terme.
Craindrais-je le trépas et fes coups imprévus ?
Je fais qu'il me remet dans l'état où je fus
Pendant l'éternité qui précéda mon être ;
Etais-je malheureux avant qu'on me vît naître ?
Je me foumets aux lois de la néceffité ,
Mes jours font paffagers , mon être eft limité ,
Je prévois mon trépas , faut-il que j'en murmure ?
  Ah ! mortel orgueilleux , écoute la Nature :
C'eft peu d'avoir fur toi répandu fes faveurs ;
Elle veut bien encor détruire tes erreurs ,
Vaincre tes préjugés , diffiper tes chimères ,
Enfin t'initier à fes favans myftères :
" Je t'ai donné la vie , et c'eft par mon concours
„ Que fe forma ton corps , que s'accrurent tes jours :
„ D'organes déliés la tiffure fubtile
„ Aurait dû t'annoncer que ton être eft fragile :
„ A des conditions tu vis quelques momens ;
„ Quand je te compofais de divers élémens ,
„ Je leur promis alors que la mort équitable
„ Acquitterait un jour cet emprunt charitable ;
„ Jouis de mes bienfaits , mais garde mon accord ;
„ Je t'ai donné la vie , et tu me dois ta mort ;
„ Tu veux que mon fecours allonge tes années ,

„ Redoute, malheureux, tes triftes deftinées;
„ Je vois fondre fur toi les maux et la douleur,
„ Le chagrin dévorant te rongera le cœur;
„ Réduit à défirer la fin de ta carrière,
„ Ta main à tes parens fermera la paupière,
„ A tes plus chers amis, à ta poftérité;
„ Ifolé dans le monde en ta caducité,
„ Et perdant chaque jour tes fens et ta penfée,
„ De tes derniers neveux tu feras la rifée.
„ Eugène et Marlborough, malgré leurs grands exploits,
„ Ont fenti les effets de ces févères lois;
„ Condé, le grand Condé furvécut à lui-même;
„ L'Augufte des Français, malgré fon diadème,
„ Eprouva l'infortune à la fin de fes ans,
„ Et vit dans le tombeau porter tous fes enfans."
Voilà ce que dirait notre mère commune;
Hélas! trop vain mortel, fon difcours t'importune,
Ton cœur aime le monde, il brille, il éblouit;
Mais fa figure paffe, et tout s'évanouit.
Malgré tant de dangers, tu défires la vie,
Le bien de tes parens, leur amour t'y convie,
Ta fin ferait pour eux un lamentable deuil,
Tes affaires un temps ont befoin de ton œil;
Ah! que de grands projets ta mort viendrait fufpendre!
Tu n'as rien achevé, que ne peut-elle attendre?
Eh! pourquoi, malheureux, ne t'es-tu point hâté?
Croyais-tu donc jouir de l'immortalité?
Apprends que nos défirs nous fuivent en tout âge,
Et que perfonne enfin n'acheva fon ouvrage
Avant que d'arriver à fon terme fatal.
Ou plutôt ou plus tard, le trépas eft égal:
Tous les temps écoulés font effacés de l'être,

Cent ans paſſés ſont moins que l'inſtant qui va naître,
Tout change, et c'eſt, cher Keith, la loi de l'univers.
Les fleuves orgueilleux renouvellent les mers;
On engraiſſe la terre aride ſans culture,
Lorſque l'air s'épaiſſit, un zéphire l'épure;
Ces globes enflammés qui parcourent les cieux,
De l'aſtre des ſaiſons renouvellent les feux:
La Nature attentive, et de ſon bien avare,
Fait des pertes toujours, et toujours les repare;
Depuis les élémens juſques aux végétaux,
Tout change et reproduit quelques objets nouveaux;
La matière eſt durable et ſe métamorphoſe;
Mais ſi l'ordre l'unit, le temps la décompoſe.
Le Ciel pour peu de temps nous a prêté le jour;
Mais tout doit s'animer, tout doit avoir ſon tour:
Sommes-nous malheureux ſi la Parque infidelle
Ne fila pas pour nous les jours de Fontenelle?
Serait-ce donc à nous à redouter la mort?
A nous pauvres humains, frêles jouets du ſort;
Qui rampons dans la fange, et dont l'eſprit frivole
S'il ne poſſédait point le don de la parole,
Serait égal en tout à ceux des animaux?
Ah! voyons dans la mort la fin de tous nos maux.
Ennemis irrités, armez votre vengeance,
Le trépas me défend contre votre inſolence.
Grand Dieu! votre courroux devient même impuiſſant,
Et votre foudre en vain frappe mon monument;
La mort met à vos coups un éternel obſtacle.
J'ai vu de l'univers le merveilleux ſpectacle,
J'ai joui de la vie et de ſes agrémens;
Et je rends de bon gré mon corps aux élémens.

Quoi, César qui soumit sous son bras despotique
Tout l'univers connu, Rome, sa république;
Quoi, Virgile, l'auteur des plus sublimes vers;
Newton, qui devina les lois de l'univers;
Que dis-je? et vous aussi, vertueux Marc-Aurèle,
L'exemple des humains, mon héros, mon modèle:
Vous avez tous subi les arrêts du trépas.
Ah! si le sort cruel ne vous épargna pas,
Devons-nous murmurer si la Parque lassée
Vient du fil de nos jours trancher la trame usée?
Qu'est-ce que nos destins? L'homme naît pour souffrir,
Il élève, il détruit, il aime, il voit mourir,
Il pleure, il se console, il meurt enfin lui-même.
Voilà, pauvres humains, votre bonheur suprême;
Nous ne quittons ici qu'un séjour passager,
Nous vivons dans le monde, ainsi qu'un étranger
Qui jouit en chemin d'un riant paysage,
Et ne s'arrête point aux gîtes du voyage.
Cher Keith, suivons les pas de nos prédécesseurs,
Fesons à notre tour place à nos successeurs;
Tout le monde a les siens, et nous aurons les nôtres,
Ceux qui nous pleureront seront pleurés par d'autres.
Allez, lâches humains, que les feux éternels
Empêchent d'assouvir vos désirs criminels,
Vos austères vertus n'en ont que l'apparence.
Mais nous qui renonçons à toute récompense,
Nous qui ne croyons point vos éternels tourmens,
L'intérêt n'a jamais souillé nos sentimens;
Le bien du genre humain, la vertu nous anime,
L'amour seul du devoir nous a fait fuir le crime;
Oui, finissons sans trouble, et mourons sans regrets,
En laissant l'univers comblé de nos bienfaits.

Ainsi

Ainſi l'aſtre du jour au bout de ſa carrière
Répand ſur l'horizon une douce lumière,
Et les derniers rayons qu'il darde dans les airs
Sont ſes derniers ſoupirs qu'il donne à l'univers.

EPITRE A DARGET.

Apologie des rois.

De mes productions laborieux copiſte,
Qui de tous mes écrits ſous ta clef tiens la liſte,
Confeſſe-moi, Darget, les ſecrets de ton cœur;
Dis-moi, que penſes-tu d'un Maître ſi rêveur,
Inégal, agité, penſif, diſtrait et ſombre,
Tel qu'eſt un algébriſte en combinant un nombre?
Le plaiſir vainement veut dérider ſon front,
Il paraît abſorbé dans un travail profond;
Tu lui vois tellement faire la ſourde oreille,
Qu'à peine, quand tu lis, Cicéron le réveille.
Alors, réfléchiſſant au fond de ton cerveau
Sur un roi ſi rêveur dans un poſte ſi beau,
Tu penſes en toi-même, enviant ma fortune,
" Aſtolphe n'a pas ſeul ſon bon ſens dans la lune,
„ Un roi dans l'univers n'a rien à ſouhaiter,
„ Que ſon ſort eſt heureux, s'il ſait en profiter!
„ Il peut tout ce qu'il veut; ô trop fortunés princes,
„ Arbitres ſouverains de nombreuſes provinces;
„ Janus ouvre ſon temple ou le ferme à leur choix,
„ Les mortels ſemblent nés pour fléchir ſous leurs lois,
„ Idoles des humains, demi-Dieux de ce monde,
„ Le Ciel qui les chérit les ſert et les ſeconde:
„ S'il plaiſait au Deſtin de couronner Darget,
„ Au lieu d'approfondir un pénible projet,

„ Ses beaux jours couleraient de plaiſirs en délices,
„ A ſes vœux les Amours ſeraient toujours propices,
„ Buvant, riant, chantant du ſoir juſqu'au matin,
„ Les Dieux mêmes, les Dieux envîraient ſon deſtin.
„ Qui ſous le diadème a l'air mélancolique,
„ N'eſt rien qu'un hypocondre, un rêveur lunatique ".
Tout doucement, Darget, que ton eſprit calmé
Appaiſe le courroux dont il eſt animé:
Ton erreur t'éblouit, et juge téméraire
Tu ſuis les préjugés qu'adopte le vulgaire:
Ecartons l'appareil, l'illuſion, l'éclat,
Examinons ici le fond de notre état.
La médiocrité fait le ſort de ta vie,
Tes jours ſont tous égaux, et ta fortune unie
Te plaçant au milieu des deux extrémités,
Des beſoins indigens, des ſuperfluités,
Ecueils où ſi ſouvent le genre humain échoue,
De ſes biens meſurés en ce monde te doue;
Plus élevé qu'un nain, plus petit qu'un géant,
C'eſt être comme il faut; c'eſt ton ſort, ſois content.
Libre des embarras et d'un travail pénible,
Ton ame peut goûter un ſort doux et paiſible,
Jouiſſant du préſent ſans prévoir l'avenir,
Tous tes ſoins ſur toi ſeul peuvent ſe réunir.
Ah! trop heureux Darget! qui dans ta vie obſcure
Ne crains pour ton honneur l'outrage ni l'injure,
Que ſur les noms connus des grands et des héros,
L'envie, en frémiſſant, répandit à grands flots.
Pourvu qu'en ta maiſon ta femme douce, honnête,
D'un bruyant carrillon ne rompe point ta tête,
Qu'elle daigne du moins le ſoir, à ton retour,
T'accueillir, t'embraſſer, ranimer ton amour:

Pourvu que du cerveau nulle âcreté fâcheufe
Ne porte fur tes yeux fon humeur douloureufe,
Pourvu que Dalichamp *) t'affure ta fanté,
Que manque-t-il alors à ta félicité?
  Je vois à ta froideur, ton air, ta contenance,
Que tu crois, cher Darget, rempli de méfiance,
Qu'égayant mes crayons par un riant tableau,
Je flatte tes deftins en les peignant en beau.
  Eh bien donc, j'y confens, il ne faut plus rien taire,
O le fâcheux métier que d'être fecrétaire
Auprès d'un maître auteur, foi-difant bel efprit,
Qui du matin au foir lit, verfifie, écrit,
Et croit la Renommée, avec fes cent trompettes,
Occupée à prôner fes frivoles fornettes!
Tous les jours par cahiers tu mets fes vers au net,
Et quand tu les lui rends, Dieu fait le bruit qu'il fait;
D'un févère examen le pointilleux fcrupule
S'étend fur chaque point et fur chaque virgule,
Là font des E muets qui devraient être ouverts,
Ou c'eft un mot de moins qui fait clocher un vers:
Puis en recopiant cet immortel ouvrage,
Tu donnes fon auteur au diable à chaque page;
Tel eft de ton hiftoire en deux mots le précis.
Mais viens, apprends de moi quels font les vrais foucis,
Qui de nous eft lié des plus fortes entraves,
Des Dargets ou des rois qui font les plus efclaves.
Tu crois par ce début que j'orne mes difcours
Des paradoxes vains, la honte de nos jours,
Qui heurtant le bon fens, aux vérités rebelles,
Débitent des erreurs fous des formes nouvelles.

*) Chirurgien.

Soit paradoxe ou non, c'eſt une vérité,
Qu'on ſent trop malgré ſoi, qu'on tait par vanité.
L'emploi d'un ſouverain, Darget, n'eſt pas facile,
Quand il veut gouverner en roi vraiment habile,
Que ſans ſe rebuter d'un pénible travail,
Il règle en ſes Etats juſqu'au moindre détail.
Là Thémis redreſſant ſa balance inégale,
Et réprimant en vain la diſcorde infernale,
Aux lois de l'équité conformant ſes arrêts,
Doit dans un temps donné terminer les procès;
Un monſtre renaiſſant, qu'on nomme la Chicane,
En aboyant contr'elle élève un front profane,
Et lorſque dans les fers on veut le captiver,
Il s'échappe à l'inſtant, et revient vous braver;
Cet ouvrage eſt pareil à ceux de Pénélope:
Mais qui ne deviendrait à bon droit miſanthrope,
Quand ayant terminé cent procès fatigans,
On voit dans les plaideurs autant de mécontens,
Qui meſurant leurs droits au gré de leurs caprices,
De propos diffamans accablent la juſtice?
Il faut taxer le peuple: il ſubvient aux emplois
Attachés à la cour, aux finances, aux lois;
Ce que donne à l'Etat le fuſeau, la charrue,
Aux héros, ſes vengeurs, de droit ſe diſtribue;
Et c'eſt à l'équité de régler ces impôts,
Sur les biens des ſujets différens, inégaux;
Quand le peuple ſe plaint qu'on charge les villages,
Le courtiſan prétend qu'on augmente ſes gages;
Et féconds en projets qui bercent leur eſpoir,
Aucun ne veut donner, et tous veulent avoir;
Qu'heureux ferait le roi, qui véritable adepte,
Du grand œuvre un beau jour trouverait la recette!

Plus heureux s'il pouvait, élevant leur raifon,
Réalifer l'Etat qu'imagina Platon!
Mais voici d'autres foins : il faut qu'un bras févère
Retienne en fon devoir le fougueux militaire;
Dans fon libertinage un farouche foldat,
Parjure à fes fermens, renverferait l'Etat;
En fes prétoriens Rome eut autant de traîtres,
Ils marchandaient l'empire, et lui donnaient des maîtres;
Il faut que ces lions, pour les combats nourris,
Par Bellone lâchés, foient domptés par Thémis;
Mais pour affujettir leur fière indépendance,
Mais pour donner un frein à leur folle licence,
Il nous faut tour à tour employer la rigueur,
L'efpérance, la crainte, et même la douceur;
Il faut pour que l'Etat ne perde point fa gloire,
Au milieu de la paix préparer la victoire,
Afin que tant d'efprits, unis par le devoir,
Ne forment qu'un feul corps, qu'un feul chef fait mouvoir.
C'eft lui dont la raifon, pour fervir la patrie,
Guide, excite, modère ou retient leur furie.
" Ah! grâce au Ciel, dis-tu, prenant un air aifé,
„ Mon Maître en ce difcours enfin s'eft épuifé.
Epuifé? Moi? Mais oui, Darget, cette matière
Pour un homme d'Etat eft une ample carrière;
Je ne t'ai préfenté que trois points différens,
Il en eft plus de mille et tous font importans.
Dans le gouvernement la fureté publique
Ne peut fe foutenir que par la politique;
En uniffant des rois elle oppofe à propos
Le pouvoir des amis au pouvoir des rivaux,
Et par les poids égaux d'un prudent équilibre,
Elle maintient l'Europe indépendante et libre;

Tant que la bonne foi parla dans les traités,
Ces utiles liens ont été respectés;
Mais bientôt l'intérêt, corrompant la droiture,
Amena l'artifice et même l'imposture;
La politique alors adopta le soupçon;
L'envie aux noirs serpens, l'affreuse trahison,
Préparèrent de loin les jours de la vengeance,
Et de tant de forfaits on fit une science;
Le monde fut peuplé d'illustres scélérats,
Peste du genre humain et fléau des Etats,
La sagesse elle-même adopta ces maximes,
Et devint criminelle en combattant les crimes;
Dans le conseil des rois on osa les citer,
Tout pacte eut un sens louche et put s'interpréter;
Tout traité fut suspect et devint un problème,
La fraude sur son front posa le diadème;
Des crimes dont le peuple est puni par les lois,
Devinrent des vertus appartenant aux rois.
  Depuis que les forfaits parurent légitimes,
Nous voyons sous nos pas s'entr'ouvrir des abymes;
Nous sommes entourés de cent piéges tendus,
Comme sur ces glacis, avec art défendus,
Où l'assiégeant timide, en main tenant la sonde,
Avance en éventant les mines à la ronde.
  Entre les souverains il n'est que peu d'amis.
Les plus proches voisins sont les plus ennemis.
L'un de l'autre en secret ils trament la ruine,
Il faut qu'on les observe, il faut qu'on les devine,
Et d'un œil pénétrant lisant dans l'avenir,
Il faut y voir le mal que l'on doit prévenir.
  Tels sont les soins, Darget, que la couronne exige;
Mais à moins que le Ciel ne fasse un grand prodige,

Lors même que le prince eſt quitte envers l'Etat,
Le peuple de ſon roi juge comme un ingrât.
On veut qu'il ſache tout, la guerre, et la finance,
L'art de négocier, et la juriſprudence,
Qu'il ſoit univerſel dàns ce vaſte métier,
Dont chaque point demande un homme tout entier;
Celui qui l'offenſa le trouve trop ſévère,
L'autre le croit trop doux, celui-ci trop colère.
Fait-il la guerre? on dit: " c'eſt un roi furieux,
" Le Ciel, pour nous punir, l'a fait ambitieux ".
S'il ſe maintient en paix: " ce monarque ſtupide
" Redoute les dangers, la gloire l'intimide ".
S'il gouverne lui ſeul: " c'eſt un prince jaloux,
" Têtu, capricieux, qui ne ſuit que ſes goûts. "
Commet-il de l'État le ſoin à ſes miniſtres?
" Pourquoi tolère-t-il tous leurs complots ſiniſtres? "
A-t-il des favoris? " ſon faible fait pitié. "
N'en a-t-il point? " ce prince eſt ſourd à l'amitié. "
L'un eſt trop remuant, l'autre craint la fatigue,
L'économe eſt vilain, le libéral prodigue,
Et le galant ſur-tout paſſe pour débauché.
Tel eſt de notre état le portrait ébauché.
Comment joindre, Darget, tout grands rois que nous ſommes,
Les vertus qu'ont les Dieux aux faibleſſes des hommes?
L'humanité n'a point tant de perfections:
Si nous voulons des rois privés de paſſions
Dont la tranquillité ne ſaurait être émue,
Allons, qu'Adam *) travaille et faſſe une ſtatue.
Et pourquoi ſe flatter d'appaiſer ces frondeurs?
Céſar eut ſes jaloux, Titus eut ſes cenſeurs.

*) Sculpteur.

Veux-tu ſavoir pourquoi la cruelle ſatire
S'acharne ſur les rois, et toujours les déchire?
C'eſt que, par ſon penchant aimant la liberté,
L'homme hait un pouvoir qui n'eſt pas limité;
Et du maître au ſujet la grande différence
Rabaiſſant ſon orgueil, bleſſe ſon arrogance.
L'un ſe dit en ſecret, " je condamne le roi,
„ Il n'a jamais l'eſprit de penſer comme moi: "
Un autre dit tout haut, " ſi j'étais dans ſa place,
„ Notre gouvernement aurait une autre face. "
Vois-tu ce peuple abject d'obérés mécontens,
Solliciteurs fâcheux de tous poſtes vacans?
Tous veulent les avoir, on les donne aux plus dignes,
Alors de ces jaloux les ſatires malignes,
Qui comme autant d'affronts regardent les refus,
Défigurent nos traits, noirciſſent nos vertus.
De nouveaux mécontens cette troupe groſſie
Epilogue tout haut le cours de notre vie;
Le Ciel même jamais n'a pu les contenter,
Un roi, faible mortel, pourrait-il s'en flatter?
Aimer toujours le bien, le ſuivre par principe,
Mépriſer un vain bruit, dont l'écho ſe diſſipe,
C'eſt-là notre parti: laiſſons donc bourdonner
Cet eſſaim de frelons, ſans nous en chagriner;
A ces juges des rois ſi nous oſions répondre,
Par le mot de l'énigme on pourrait les confondre;
Ils n'ont vu que de loin ces importans objets.
Ces cenſeurs pointilleux ſont autant de Dargets;
La critique eſt aiſée, et l'art eſt difficile,
Un citoyen charmant fait un roi mal-habile,
Et tous ces Phaétons, ſi ſavans dans notre art,
Tomberaient de l'Olympe en guidant notre char.

Ne penſe point, Darget, que dangereux ſophiſte,
De cent rois criminels affreux apologiſte,
Abuſant de ma lyre et du charme des vers,
Je chante des tyrans, l'horreur de l'univers:
Ma Muſe oſe blâmer la funeſte conduite
De ces vulgaires rois ſans honneur, ſans mérite,
Endormis ſur le trône, ou pleins de vains projets,
Trop mous pour leurs voiſins, trop durs pour leurs ſujets;
Je vais te crayonner leurs traits d'après nature,
Un tel . . . . mais mon diſcours te laſſe outre meſure,
Tu brûles, cher Darget, de revoir ta maiſon,
Où ta femme t'attend pour plus d'une raiſon;
Je crois ouïr gronder ta cuiſinière experte,
Déjà le rôti sèche, et la table eſt couverte,
Tes ragoûts délicats vont tous ſe refroidir,
Et ton cocher là-bas fouette à nous étourdir.
Dix heures vont ſonner; laſſés de ton abſence,
Tes valets excédés grondent d'impatience.
Pars donc, puiſqu'il le faut, mais conviens avec moi
Que les grands ne ſont pas plus fortunés que toi.

EPITRE

à mon Eſprit.

ECOUTEZ, mon Eſprit, je ne ſaurais le taire,
Les contes que ſur vous tous les jours j'entends faire,
Vos défauts, vos travers m'ont mis au déſeſpoir.
Quoi! vous étudiez du matin juſqu'au ſoir?
D'un violent déſir ſuivant l'intempérance,
Vous faites le ſavant! Ah! quelle extravagance
En feuilletant ſans ceſſe un auteur vermoulu,
Qui laſſa les Achards, et qu'aucun roi n'a lu,

Vous voulez, imitant les Huets, les Saumaifes,
Vous remplir le cerveau de leurs doctes fadaifes?
O Ciel! Un roi favant! Ce mot me fait frémir,
Jamais deffein plus fou pouvait-il vous venir?
Qu'un roi fache arrêter un calcul de finance,
Parafer un traité, figner une ordonnance;
C'eft beaucoup dans le fiècle où l'on vit aujourd'hui,
Peut-on en confcience exiger plus de lui?
Un roi doit foutenir la majefté du trône;
Tout plein de la grandeur dont l'éclat l'environne,
Fier envers fes voifins, et toujours dédaigneux,
Il doit vivre d'encens égal en tout aux Dieux;
Qu'importe le favoir? la fcience parfaite
C'eft de connaître à fond les lois de l'étiquette;
Cette règle des cours occupe auprès des grands
Ces oififs affairés qu'on nomme courtifans.
Oui, marmottez tout bas au miniftre en filence
Un compliment obfcur dans un jour d'audience,
Soyez chaffeur outré, forcez-vous à jouer,
Et fur-tout fans rougir entendez-vous louer,
Empreffez-vous au prône, et bâillez au fpectacle,
Soyez morne au fouper, ne parlez qu'en oracle,
Et par air de grandeur affectez de l'amour,
Voilà comment un roi doit ennuyer fa cour;
Tel était le métier qu'il vous fallait apprendre.
Vos plaifirs, mon Efprit, ont droit de me furprendre;
L'étude, qui pour vous a tant de volupté,
Déroge à vos grandeurs, et perd la royauté.
Je vous dirai bien plus, pour comble de manie,
On vous dit poffédé de la métromanie;
Oui, vous êtes poëte en dépit d'Apollon;
Pouvez-vous renier ce poëme bouffon,

Où d'un ſtyle mordant bleſſant toute la terre,
Vous critiquez les Cieux au mépris du tonnerre,
Et ſur Homère même aiguiſant vos bons mots,
Vous attirez ſur vous l'eſſaim de ſes dévots?
Pouvez-vous ignorer, que ſous différens titres
On voit courir de vous des odes, des épîtres,
Où, comme la Neuville échauffant vos poumons,
Vous prêchez la vertu par d'ennuyeux ſermons;
Du langage français ignorant les fineſſes,
Vous mettez Vaugelas et d'Olivet en pièces;
Ah! ſi Boileau vivait, peut-être un beau matin
Votre nom dans ſes vers remplacerait Cotin.
Que la rougeur du moins vous en monte au viſage,
Ayez honte du temps qu'abſorbe un tel ouvrage,
Et ſans vous deſſécher le cerveau vainement,
Quittez du bel eſprit le fol amuſement.
Mais vous me répondez " qu'amant de l'harmonie,
" Tranſporté malgré vous par le Dieu du génie,
" Vous pouvez librement ſuivre votre plaiſir,
" Quand le roi fatigué vous donne du loiſir;
" Que ſi pour s'amuſer on voit plus d'un grand prince
" Prendre dans ſes filets les daims de ſa province;
" Vous charmez vos ennuis par des écrits divers,
" Inondant le papier d'un déluge de vers".
Comment! lorſque d'un cerf précipitant la fuite
Des princes et des chiens courent à ſa pourſuite,
Et qu'ils font la curée au milieu des marais,
Au lieu d'être affecté par les mêmes attraits,
Vous pourſuivez chez vous une bizarre rime,
Un mot que votre ſens exige et qui l'exprime?
Ah! quel étrange eſprit le Ciel m'a-t-il donné,
Si contraire à nos mœurs, ſi mal morigéné,

Qui par bizarrerie à ſa grandeur rebelle,
Prétend s'ouvrir tout ſeul une route nouvelle?
Oui, vous me ſoutenez " que s'il fallait toujours
„ Vous occuper de riens, grand ouvrage des cours,
„ Vous quitteriez plutôt grandeur, ſceptre, patrie,
„ Et des rois empeſés la lourde confrérie ".
Enfin vous ajoutez " que vos ſavans écrits
„ Mériteraient l'eſtime, au lieu des vains mépris
„ D'un peuple plein d'erreur, d'un vulgaire imbécille
„ Qui juge en vrai Midas, et prononce en Zoïle ".
J'en conviens, mon Eſprit, mais n'allez pas choquer
Des uſages reçus qu'on riſque d'attaquer.
Je vous rends ſimplement, ſans être ſatirique,
Tous les bruits que ſur vous répand la voix publique.
On ſe moque ſur-tout du peu de gravité
Dont vous aſſaiſonnez l'auguſte royauté;
Il eſt ſur vos défauts plus d'un Caton qui veille,
Et j'entends très-ſouvent qu'on ſe dit à l'oreille,
" N'avons-nous pas, amis, un bien plaiſant conſul?"
Mais vous comptez toujours ſuivant vôtre calcul;
" Ces cenſeurs, dites-vous, ſont aiſés à confondre,
„ Et voici de ma part ce qu'on peut leu répondre:
„ Ivre de mes plaiſirs, ai-je, comme un ingrat,
„ Négligé mes devoirs? ſacrifié l'Etat?
„ M'a-t-on vu du public tromper les eſpérances?
„ Trainer de longs procès? embrouiller les finances?
„ Oublier les traités, pour penſer aux beaux arts?
„ M'a-t-on vu des derniers paraître aux champs de Mars?
„ Mais ſi ſur tous ces points j'ai fait briller mon zèle,
„ Si l'on m'a vu toujours à mes devoirs fidelle,
„ Du peuple et du ſoldat prévenir les déſirs,
„ Par quelle cruauté fronde-t-on mes plaiſirs?

,, Je vois couler mes jours au ſein de l'innocence,
,, Enchanté des attraits dont brille l'éloquence.
,, J'ai ſu monter ma lyre à différens accords,
,, Chez Horace et Maron je puiſe mes tréſors.
,, Je ne me flatte point de pouvoir les atteindre,
,, Mais un peu plus bas qu'eux je n'ai point à me plaindre.
,, Eh! quoi! dans ma grandeur, et dans ma royauté
,, Je ne jouirai point du peu de liberté
,, Qu'un berger, conduiſant ſon troupeau pacifique
,, A de chanter le ſoir une chanſon ruſtique,
,, Quand, l'ombre ayant chaſſé les ardeurs du ſoleil,
,, Le plaiſir lui prépare un tranquille ſommeil?
,, Achille pourra donc, dans ſon jaloux délire,
,, Appaiſer ſon courroux par les ſons de ſa lyre;
,, Et moi je ne pourrai, moi ſeul dans l'univers,
,, Adoucir mes travaux par le charme des vers?
,, Quoi! l'on m'interdira les ſources du Permeſſe?
,, Du monde proſterné voyant groſſir la preſſe,
,, Je ſerai dans ma niche, au milieu de ma cour,
,, Encenſé par des ſots comme le ſaint du jour?
,, On me rendra martyr de la cérémonie?
,, Ah! ſecouons le joug de cette tyrannie,
,, Tant pis ſi le bon ſens paraît hors de ſaiſon,
,, Je m'éclaire au flambeau que porte ma raiſon,
,, Et bravant des cenſeurs la ſotte fantaiſie,
,, Mon goût préfère à tout l'auguſte poéſie.
,, Puiſque j'en ai tant dit, comparons une fois
,, Les lauriers d'Apollon, et les lauriers des rois.
,, Nous devons nos tranſports au ſeul Dieu du génie,
,, Le haſard qui préſide au deſtin de la vie,
,, Fait au plus grand héros ſuccéder quelquefois
,, Un ſtupide fœtus ſur le trône des rois,
,, Qui végète ſans vivre, et des humains l'arbitre,

„ N'a pour toute vertu que l'enflure d'un titre :
„ Mais les fils d'Apollon s'élèvent jusqu'aux cieux,
„ Quand nous osons parler le langage des Dieux,
„ A peine parle-t-il le langage des bêtes ;
„ Des lauriers toujours verts ont couronné nos têtes,
„ Plus d'un roi par nos chants est devenu fameux,
„ Notre gloire jamais n'a rien emprunté d'eux :
„ En vain de notre sort un souverain décide,
„ Son exil dans le Pont n'avilit point Ovide :
„ Qu'un prince sans honneur, sur le trône amolli,
„ Termine sa carrière, il est mis en oubli ;
„ Son nom dans un bouquin de généalogie
„ Pourra servir d'époque à la chronologie,
„ Ces rois anéantis restent pour toujours morts.
„ Mais de nos vers heureux les sublimes accords,
„ Des siècles destructeurs perçant la nuit obscure,
„ Font passer notre nom à la race future ;
„ Nos durables travaux, victorieux des temps,
„ Ont vu des plus grands rois périr les monumens ;
„ De la superbe Troie il n'est trace légère,
„ Quand après trois mille ans nous conservons Homère ;
„ Depuis que le trépas, redoutable aux humains,
„ D'Auguste et de Virgile eut tranché les destins,
„ Lassé de ces combats que l'histoire nous vante,
„ Aux exploits du héros mon ame indifférente
„ N'y voit que de hauts faits, qu'ont produits tous les temps,
„ Mais Virgile me charme, et plaira dans mille ans ;
„ Il m'émeut, lorsqu'il peint la malheureuse Troie
„ Au fer des Grecs vengeurs, à leurs flammes en proie ;
„ Il touche par l'amour de la triste Didon,
„ Du bûcher funéraire allumant le brandon.
„ Quel feu, quand sur le Styx il fait voguer Enée !
„ Il me guide aux enfers, j'y vois la destinée

„ Des defcendans d'Anchife et du peuple romain :
„ J'évoque avec Virgile un nouveau genre humain,
„ Du Gange aux bords des mers où le foleil expire,
„ Je vois l'heureux Octave étendant fon empire ;
„ Des enfans d'Apollon, héros, foyez jaloux,
„ Céfar fit tout pour lui, Virgile tout pour vous.
„ Mais du pouvoir des rois connaiffons l'origine ;
„ Penfez-vous qu'élevés par une main divine,
„ Leur peuple, leur Etat leur ait été commis,
„ Comme un troupeau ftupide à leurs ordres foumis ?
„ Les crimes effrontés, l'artifice des traîtres,
„ Forcèrent les humains à fe donner des maîtres,
„ Thémis arma leur bras de fon glaive vengeur,
„ Pour infpirer au vice une utile frayeur ;
„ D'autres en ufurpant un bien illégitime,
„ Devinrent fouverains en prodiguant le crime,
„ Et paffent pour héros chez les ambitieux.
„ Notre origine eft pure, elle nous vient des cieux ;
„ Apollon nous plaça vers le haut du Permeffe,
„ C'eft l'immortalité qui fait notre nobleffe.
„ Ah ! fi jamais les grands n'avaient fait que des vers ;
„ Qu'ils auraient épargné de maux à l'univers !
„ Céfar moins enivré du pouvoir defpotique,
„ Aurait par des beaux vers charmé fa république,
„ On n'aurait point connu ces deux triumvirats,
„ Sanguinaires liens d'illuftres fcélérats,
„ Qui fur les grands de Rome exerçaient leur vengeance,
„ Si le héros du nord, fi fier de fa vaillance,
„ Moins roi, moins fouverain que chevalier errant,
„ Au lieu d'être amoureux d'Alexandre le grand,
„ Eût choifi pour modèle Horace ou bien Pindare,
„ Il n'eût point imploré le Turc et le Tartare.
„ Les Mufes de tout temps ont adouci les mœurs ;

„ Leurs exploits ſont des jeux, leurs armes ſont des fleurs.
„ Dans les tranquilles bois où ces Nymphes habitent,
„ Des plaiſirs délicats les charmes les excitent,
„ Leurs cœurs ne ſont touchés que par le ſentiment. "
Mais, que dis-je ? A quoi ſert ce long raiſonnement ?
Quel flux impétueux d'éloquence frivole !
Quel inutile abus du don de la parole ;
Ce n'eſt pas contre moi que vous devez plaider,
C'eſt l'univers entier qu'il faut perſuader,
Il ne ſe nourrit point d'une vaine fumée ;
Sa critique ſur-tout vivement animée,
Rit de vos méchans vers.. " Mais quoi ! s'ils étaient bons,
„ Et s'ils pouvaient charmer, en variant leurs ſons,
„ D'Argens, Algarotti ? Si Maupertuis les loue ?
„ Si l'Homère français lui-même les avoue ?
„ Si la poſtérité . . . " Quelles ſont vos erreurs !
Connaiſſez, mon Eſprit, le poiſon des flatteurs ;
Leurs ſons plus dangereux que le chant des Syrènes
Peuvent bien enchanter vos veilles et vos peines,
Mais imitez Ulyſſe, et ſourd à leurs accens,
Rejetez pour jamais un ſi funeſte encens.
Pouvez-vous ignorer qu'un roi, quoi qu'il propoſe,
Et quoi qu'il entreprenne, excelle en toute choſe ?
S'il aime les dangers, les combats, les haſards,
Pour l'élever plus haut on abaiſſera Mars ;
S'il eſt fort, auſſitôt le flatteur ſans ſcrupule
Lui prouve que d'Alcide il eſt le ſeul émule ;
Son cœur eſt-il d'amour facile à s'enflammer ?
C'était pour lui qu'Ovide avait fait l'art d'aimer ;
Lorſqu'à de mauvais vers comme vous il s'amuſe,
Il rend juſqu'à Voltaire envieux de ſa Muſe :
Revenez, mon Eſprit, de votre aveuglement,

Que

Que l'amour-propre enfin le cède au jugement,
Eſt-il chez les humains de vertu ſans mélange?
Rabattons ſans orgueil les trois quarts des louanges
Que certains beaux eſprits nous donnent à l'excès.
Vous faut-il tant d'encens pour ces faibles ſuccès?
Qu'avec Horace un jour votre Muſe barbare
Pour vous apprécier humblement ſe compare;
Alors de vos écrits les défauts dévoilés
Vous feront convenir du peu que vous valez;
Déteſtant de vos vers l'inſipide volume,
Vous remettrez d'abord l'ouvrage ſur l'enclume.
Étudiez ſur-tout la docte antiquité,
Plus vous approcherez de ſon urbanité,
Plus vous aurez de goût pour ſes divins ouvrages,
Et plus vous aurez droit d'attendre des ſuffrages.
  C'eſt-là votre modèle, et ces tréſors ouverts
Orneront vos écrits, et plairont dans vos vers;
Mais puiſque je vous vois toujours inébranlable,
Que les vers ont pour vous un charme inconcevable,
Que ne pouvant vous taire, et marmottant tout bas,
Comme cet indiſcret confident de Midas,
Vous contez aux roſeaux mes paſſe-temps frivoles,
Du moins conſolez-moi de vos viſions folles;
Apprenez quelque jour aux lecteurs indulgens,
Si vous pouvez percer la ſombre nuit des temps,
Ou ſi quelque haſard vous amène au grand monde,
Quel était cet auteur dont la Muſe féconde,
Monta ſur l'Hélicon ſur les pas du plaiſir,
Et compoſa des vers pour charmer ſon loiſir.
  Dites que mon berceau fut environné d'armes,
Que je fus élevé dans le ſein des alarmes,
Dans le milieu des camps, ſans faſte, ſans grandeurs,

Par un père, févère et rigide cenfeur;
Que je fus écolier des plus grands capitaines;
Qu'à Sparte cultivant les douces mœurs d'Athènes,
Je fus ami des arts plutôt que vrai favant,
Et que fans écouter un orgueil décevant,
Et fimple courtifan des filles de Mémoire,
Je n'afpirai jamais à la fublime gloire
D'être le plus fêté parmi leurs nourriffons;
Que fachant me borner et rabaiffer mes fons,
Je me fuis contenté de peindre ma penfée,
Et de parler raifon en profe cadencée.
Dites que j'ai fubi, bravé l'adverfité,
Mais que parmi les rois depuis on m'a compté;
Atteftez hardiment que la philofophie
A dirigé mes pas et réformé ma vie;
Dites qu'en admirant le fyftème des cieux,
J'ai préféré ma lyre aux arts faftidieux;
Que fans haïr Zénon j'eftimais Epicure,
Et pratiquais les lois de la fimple Nature;
Que je fus diftinguer l'homme du fouverain,
Que je fus roi févère et citoyen humain;
Mais quoiqu'admirateur de Céfar et d'Alcide,
J'aurais fuivi par goût les vertus d'Ariftide.
Lorfque la Parque enfin, laffe de fes fufeaux,
Terminera mes jours d'un coup de fes cifeaux,
Que fur ma cendre éteinte aboîra la fatire,
Dites que méprifant tout ce qu'en pourra dire
Un efprit irrité, chagrin, mal-fait, tortu,
Trop rigide cenfeur de ma faible vertu,
Sans aimer la louange, infenfible à tout blâme,
J'ai toujours confervé le repos de mon ame,
Et que m'abandonnant à la poftérité,
Elle peut me juger en toute liberté.

ÉPITRES FAMILIERES.

ÉPITRE

A MON FRÈRE HENRI.

Ou courez-vous ? " Ah ! je ſuis la campagne,
„ Je ne veux pas tout vif m'enſevelir ;
„ Lorſque j'y ſuis, d'abord l'ennui me gagne ;
„ Reſter tout ſeul, autant vaut-il mourir.
„ J'aime Berlin : c'eſt-là que dans le monde
„ Le doux plaiſir en cent façons abonde ;
„ Jeunes beautés, bals, feſtins, en un mot,
„ Y trouve tout quiconque n'eſt pas ſot. "
Oui, vous pouvez vous amuſer, mon Frère
Nos belles ſont faciles à plier,
Berlin fournit aiſance et bonne chère ;
Mais ces plaiſi qu'ont-ils de ſingulier ?
" C'eſt chez Milon que ſe donne une fête ;
„ On ſera ſeul ; Milon n'a convié
„ Que quatre-vingts perſonnes ". C'eſt honnête :
On vient, on entre, on eſt ſupplicié ;
En ſe preſſant on s'étouffe à la porte ;
On perce enfin des deux bras, à main forte ;

Voilà d'abord trente tables de jeu,
Et qui n'y joue y parait ſans aveu;
Tous ſont rêveurs, attentifs à leur rôle:
L'un, en ſuant, attend un as de cœur;
Et celui-là, qui meditait la vole,
Sur ſes écarts écume de fureur:
Pourquoi ce bruit? et qu'eſt-ce qu'on regarde?
Philinte a-t-il un tranſport au cerveau?
" Pis que cela; certain roi de carreau
„ Entre ſes mains eſt arrivé ſans garde."
On voit plus loin, dans un coin iſolé,
Force joueurs; le Haſard tient la table:
L'or en monceaux s'y préſente étalé:
Son grand pontife, à face vénérable,
Mêle en ſes mains un jeu bariolé:
Tout à l'entour une immenſe cohue
Sur ce grand-prêtre a dirigé la vue:
Le bon public a quelquefois raiſon.
Quant au prélat, ce reſpect l'importune:
Il eſt adroit; le bon ſeigneur, dit-on,
De ſes dix doigts gouverne la fortune:
Un feu ſoudain s'empare de ſes ſens;
Le front ridé, le regard plus farouche,
Des mots coupés s'échappent par élans
Comme en grondant rudement de ſa bouche;
Très-attentifs y ſont ſes courtiſans;
Ce peu de mots, ce ſont autant d'oracles,
Qui, ſur le ſort opérant des miracles,
Ont l'art de rendre, en très-peu de momens,
Humbles ou fiers, les petits et les grands;
Tel pâme d'aiſe, et tel autre blaſphème:
L'un vend, hélas! ſon bien qu'il a perdu:

L'autre enivré de fon bonheur extrême,
Court acheter ce que l'autre a vendu.
Quand l'heure fonne, il faut fe mettre à table,
Et regagner dans un ample foupé,
Enjoué, vif, brillant et délectable,
Le temps perdu, dans l'ennui diffipé,
Et qu'emporta ce jeu fi déteftable.
Voyons: voilà plus de trente laquais,
A pas comptés, qui fuivent à la file
D'Apicius un habile profès;
De tant de plats on nourrirait la ville;
Le fieur Hamoch, plus fier que Paul Emile,
De la cuifine au fallon du palais
Mène en grand'pompe un foupé de Luculle;
Le moindre plat, c'eft lui qui l'intitule
D'un nom baroque et très-mal afforti;
De cette armée il eft le quartier-maître;
Là pour l'entrée, ici pour le rôti,
Il fait placer le plat comme il doit être;
Ragoûts nouveaux, pâtés, fins entremets,
En les louant à Meffieurs les gourmets.
De tant de plats quelle odeur dégoûtante!
L'hôte prenant la mine plus riante,
Trouve qu'Hamoch furpaffe fes projets;
On va s'affeoir; et cette compagnie,
Quoique fournoife, eft tout au mieux choifie.
Mais tout le monde eft ftupide ou muet:
Ah! cette paire eft au mieux affortie:
De ce baron fi maigre et fi fluet,
Cette bégueule eft la vieille ennemie;
Certain procès les a rendus rivaux;
Avec quel air ils fe tournent le dos!

De ces paniers dorés par des réseaux .
La place à table eſt d'avance remplie;
Et ſur la chaiſe, en ſerrant les genoux,
A peine encore en reſte-t-il pour vous.
De bavarder Damis aurait envie;
Mais s'il affecte un air de rêverie,
C'eſt par prudence; il craint ce médiſant;
Ce vieux baron, à langue de ſerpent.
L'hôte attentif à ranimer ſon monde,
Dit quelques riens, fait le mauvais plaiſant;
Il ſert cent mets qui courent à la ronde:
" Que le plaiſir s'empare de céans!
" Dit-il; Meſſieurs, qu'ici la joie abonde."
Corinne jeûne et pour un million
Ne goûterait de cette ſauce fine;
Elle pourrait laver le vermillon,
Qui fait l'éclat de ſa lèvre divine.
Si Marianne, au viſage poupin,
Ne mange pas un ſeul morceau de pain,
C'eſt qu'en ſon corps étroitement ſerrée,
Elle craint trop que la galimafrée
N'aille gâter le corſage divin
De cette taille en tous lieux admirée.
A l'autre bout, ſans s'en embarraſſer,
Le comte mange à ſe déboutonner;
De tous les plats goûte l'un après l'autre;
Avec Hamoch ſe met à raiſonner;
D'Apicius le comte eſt grand apôtre,
Et les Nevers pourraient les conſulter.
Julie enfin rompt ce cruel ſilence,
Et ſe tournant, dit d'un air d'indolence:
" Ah! c'eſt affreux: tout ce jour il a plu;

„ En vérité, c'eſt un nouveau déluge. ”
Merlin répond : “ Tout comme vous j'en juge ;
„ Et l'almanach ainſi l'a réſolu. ”
Merlin dit bien : ce docte perſonnage
De ſon ſavoir fait un riche étalage ;
Hors l'almanach jamais il n'a rien lu.
Le diſcours tombe, on bâille ; on prend courage,
On le relève ; on parle de pompons,
De gands glacés, coiffures et jupons ;
Et l'on médit un peu de Roſalie ;
Elle eſt abſente ; et la noire Sylvie
Ne trouve rien d'aimable en ſa beauté.
Ne croyez pas que ce ſoit par envie :
Son cœur, dit-elle, eſt plein de charité ;
Mais le bon goût, qu'elle trouve inſulté,
Quoiqu'à regret la preſſe et la convie
De rendre hommage à la ſincérité.
Bientôt après on parle comédie :
“ Ah! la Marville a l'air d'un éléphant,
„ Dit l'une ; c'eſt une exécrable actrice :
„ La Rouſſelois eſt un corps élégant,
„ Elle eſt bien miſe ; ah! c'eſt un vrai délice
„ Lorſqu'elle joue ; au vrai, mal on l'entend :
„ Mais ce n'eſt rien ; va-t-on là pour entendre ? ”
Valère fait, à ne s'y point méprendre,
Que le Plutus de Saxe ruiné
Va dans huit jours vendre ſa garderobe ;
Sur quoi chacun en feſant l'étonné,
Sur Monſeigneur très-malignement daube ;
De brocarder chacun ſe met en train,
Et l'on médit doucement du prochain.

Mais s'endormant par tant de balourdiſes,
De main en main ſe donnent des deviſes
Qu'en ricanant le beau ſexe relit;
A ces ſoupers on ménage l'eſprit,
Et l'on s'occupe en liſant les bétiſes
Que le galant confiturier produit.
On imagine une ſanté nouvelle:
A l'équivoque on rit, on applaudit;
La pointe en eſt digne de Fontenelle:
On veut parler; et ce jargon forcé,
Ne tenant rien de la gaieté naïve,
Meurt en naiſſant dans la bouche craintive,
Auſſi ſouvent qu'un mot eſt prononcé.
On ſe regarde, on eſt embarraſſé,
Et tous les mots expirent ſur la langue.
L'hôte le voit et, pour en bien uſer,
D'un conte plat il vient les amuſer;
Mais il en eſt pour ſa ſotte harangue:
Par bienſéance un moment on ſourit;
On dit, bâillant, que l'on ſe divertit:
Mais en ſecret maudiſſant l'aſſemblée,
On voudrait fort, pour que l'ennui finît,
Que de ſommeil elle fût accablée.
Cloris alors, ſur un ton aigrelet,
D'un vaudeville entonne un vieux couplet,
Et pouſſe en l'air, de cette voix aiguë,
De longs hélas! qu'on entend de la rue;
Et d'un accent tudeſque qui déplaît,
Elle aſſaiſonne un air de flageolet.
Eglé, qui croit qu'elle a la voix plus belle,
En détonnant chante un air d'opéra
Très-langoureux, que compoſa Campra;

Un fat se pâme et jure qu'elle excelle :
Ah! de chanter, non, tu ne cesseras,
Maudite voix, pire que la crécelle ;
Un siècle entier, je crois, tu chanteras !
" Pour vous charmer, dit-elle, je vous prie,
„ Prêtez l'oreille à cette bergerie :
„ Cet air pour moi semble fait tout exprès ;
„ J'ai de mon mieux saisi le goût français ;
„ Ces ports de voix qu'avec force j'élève,
„ Ces tremblemens battus si lentement,
„ Ces longs fredons, qui n'ont ni fin ni trève,
„ Font de ce chant les plus doux agrémens ;
„ De ce sallon même, sans qu'il m'en coûte,
„ Ma forte voix fera sauter la voûte."
L'hôte pâlit ; il croit de Jéricho
Qu'il a chez lui la trompette fatale ;
Il est tremblant pour les murs de sa salle ;
Pour éviter l'effet de cet écho,
Il rompt les chiens et bavarde morale ;
Et ce discours les amuse à ravir :
Mais dans le temps que ce seigneur déploie
Des argumens ennuyeux à mourir,
Sa chère épouse à travers vient glapir,
Et minaudant croit réveiller la joie :
Chassant le Dieu libertin du plaisir,
La bonne dame, induite par le Diable,
Au lourd Ennui donne la primauté,
Qui force enfin, par importunité,
Tous ces bâilleurs à se lever de table.
Aux violons alors on a recours ;
La joie enfin règnera dans ce jour :
Aux menuets, aux graves polonaises,

Vont ſuccéder frétillantes anglaiſes :
Tous ces muets danſent, ſans ſe parler ;
Les ſpectateurs diſent, par bienſéance,
Quelques douceurs, avec tant d'indolence,
Que cet Amour de froid paraît geler :
L'Oiſiveté, qui regarde la danſe,
Rit ſouvent haut, ſans trop ſavoir pourquoi.
Le jour paraît ; avec indifférence,
Mais ſans regret, on retourne chez ſoi,
En ſe flattant de faire accroire aux autres,
Qu'on s'eſt au bal diverti comme un roi.
  Ces plaiſirs-là, mon Frère, ſont les vôtres ;
Leur carrillon n'a plus d'appas pour moi.
  Société douce et bien aſſortie,
Bien moins nombreuſe et d'autant mieux choiſie ;
Délaſſemens innocens de l'eſprit !
Propos légers, qui ſur mille matières,
En voltigeant répandent des lumières ;
Où ſans éclat, mais à propos, on rit,
Sans que jamais des langues meurtrières,
Pleines de fiel, rendent à leurs manières
Quelques bons mots qu'en plaiſantant on dit :
Outrera-t-on l'injure et le ſcandale
En préférant à ce goût qui périt,
Le faux clinquant, l'ennui dont ſe bouffit
Votre ſtupide et bruyante rivale ?
  Ah, peuple né le jouet des erreurs !
Si follement envieux des grandeurs !
Voyez de près le néant de ces fêtes,
Qui tant de fois ont captivé vos têtes ;
Ayez pitié de nos deſtins heureux.
  Quand vers le ciel j'oſe élever mes yeux ;

Je dis tout bas: " Fortune fecourable!
„ Ne permets pas qu'un orgueil déteftable,
„ Me rempliffant d'inutiles défirs,
„ Corrompe en moi le goût des vrais plaifirs,
„ De ces plaifirs d'un efprit raifonnable;
„ Et laiffe-moi, Fortune, par pitié,
„ Un cœur toujours fenfible à l'amitié.

EPITRE

à Poellnitz.

MEPRISERA, qui le veut, les richeffes,
Leur faux éclat et leur frivolité,
Leur embarras, leur inutilité;
Ces vains dédains ne font que des fineffes;
Pour les avoir fe font mille baffeffes;
Si leur éclat n'a point fu me frapper,
Si jufqu'ici leur force enchantereffe
N'a point eu l'art de me préoccuper,
Le monde enfin vient de me détromper.
Je vois par-tout que la grande dépenfe,
Les biens, le luxe et la magnificence
Du fot public fe font fait eftimer;
" Verrès, dit-on, eft digne de primer;
„ Il a tout net vingt mille écus de rente,
„ Bonne cuifine, et du vin que l'on vante,
„ Qu'en cave il tient, fans vouloir l'entamer,
„ Au moins depuis l'an mil fix cent foixante:
„ Son train eft grand et fa maifon brillante;
„ C'eft un feigneur qu'on ne peut trop aimer."

Ce gros Crésus, qui paraît inutile,
A tous les arts donne occupation,
Et de-là vient qu'on le chérit en ville;
La dépense est sa forte passion;
Son luxe, au moins, fait vivre l'industrie:
Pour lui l'on fait beaucoup d'orfévrerie;
Le peintre vit de sa profusion;
Et l'architecte orne sa galerie:
Il met l'argent en circulation,
Et sa maison vaut une hôtellerie.
Quand Vadius, d'un ton de flatterie,
Vient louanger l'inepte Bavius,
Le doux espoir sur lequel il se fonde,
C'est d'emprunter de lui nombre d'écus.
Oui, l'Intérêt est le roi de ce monde;
Il règle tout dans ce siècle falot;
En enrageant le malheureux le fronde,
Mais qui n'a rien, fait le rôle d'un sot:
Un vrai Platon vivant dans la misère,
Ne recevrait qu'humilians rebuts;
Mais l'opulent Matthieu, dit l'insectaire,
A des respects, et très-humbles saluts.
Ce cher métal, ce beau don de Plutus
Peut tenir lieu de rang et de noblesse;
Il donne au sot, esprit, bon sens, vertus,
Nombre d'amis, maîtresses encor plus;
Par sa vertu vraiment enchanteresse,
Aucun richard n'essuya des refus.
Au bon vieux temps où florissaient nos pères,
Le sentiment formait le nœud des cœurs:
Les passions alors étaient sincères,
L'or n'avait point pu corrompre nos mœurs:

L'amour tout ſeul poſſédait ſon empire ;
Savoir aimer, c'était l'art de ſéduire ;
Pour tout préſent on donnait quelques fleurs,
Et ce bouquet, venant d'une main chère,
S'eſtimait plus que tout l'or de la terre ;
Baiſers légers étaient grandes faveurs.
Mais à préſent tout ſe vend, tout s'achète ;
Et la dévote, ainſi que la coquette,
A ſon mari fait trouver un rival ;
Ce marché-là ſe fait à la toilette,
Au plus offrant, à l'amant libéral :
Du doux ſoupir à la faveur parfaite,
Tout a ſon prix, et l'amour eſt vénal.
On apprend tout : cette ville cauſeuſe
Sur le caquet n'a rime ni raiſon :
On fait le prix d'une beauté fameuſe,
Tout comme on fait le prix d'une maiſon :
On dit tout-haut : " Que telle aimable femme
„ Pour cent louis ſent allumer ſa flamme :
„ Ajoute-t-on encor deux fois autant ?
„ La paſſion s'empare de ſon ame,
„ Ce vil métal eſt maître de ſes ſens,
„ Et la rend tendre envers tous ſes amans. "
Cette Corinne, autrefois tant courue,
Depuis ſix mois de prix a fort baiſſé ;
La jeune Eglé nouvellement venue,
A tout d'un coup doublement rehauſſé.
Vous ſavez bien que cette vieille amante,
Cette Laïs, à la tête tremblante,
Aux longs tetons, ſi flaſques et pendans,
Dont le pinceau groſſièrement abuſe
Du vermillon broſſé ſur la céruſe,

Rend à préfent à fes jeunes amans
Ce qu'elle avait, dans la fleur de fes ans,
Eu de profit en marchandant fes charmes;
A fes attraits l'or feul fournit des armes.
Le bon pays où tout peut s'acheter !
O fiècle heureux qu'on ne peut trop vanter !
Ayez d bien, c'eft la grande maxime:
Vous payerez des femmes, de l'eftime,
Amis, refpects et réputation,
Cocus titrés et de condition.
Les tendres cœurs fe vendent à l'enchère;
Et fans rougir, la nobleffe ofe faire
Un vil métier contraire à la pudeur,
Humiliant, flétri du déshonneur,
Que la grifette à l'ame mercenaire
Fait par débauche et fouvent par misère.
Qu'arrive-t-il de ces coûteux marchés?
Nos beaux feigneurs trouvent des infidelles;
Ils font toujours imprudemment trichés
Par leurs amis, ainfi que par les belles;
Un freluquet enlève leurs donzelles;
Ils font cocus fans en être fâchés;
Leur amour vain, magnifique et bizarre,
Se refroidit; le mépris les fépare;
Et ces amis, qu'ils croyaient attachés,
Sont très-zélés tant que dure leur table:
Si la ruine entraîne ces feigneurs,
Que la Fortune ingrate les accable;
Ces fcélérats font de tous les malheurs
Indifférens et joyeux fpectateurs.
Si l'avantage infigne des richeffes
N'a rien de vrai que des dehors trompeurs

Fuyez, Pœllnitz, ſes charmes impoſteurs;
Ses faux dehors cachent des petiteſſes;
La Fortune a de légères faveurs.
Sur vos vieux jours elle ſema des fleurs;
Et c'eſt bien plus que toutes ſes largeſſes.
Aimez le poſte où le Ciel vous a mis;
Dans votre état on a de vrais amis,
Et quelquefois de fidelles maîtreſſes.

EPITRE A FOUQUET.

POURQUOI toujours nous prôner le vieux temps?
Se répéter, et ſe tuer de dire,
Que les humains ſont bêtes et méchans,
Et que le monde en vieilliſſant empire?
Ces vieux propos des modernes frondeurs,
Sont tous marqués au coin de la ſatire,
Et l'âcreté qui les force à médire,
Pour avilir notre ſiècle et nos mœurs,
Des temps paſſés leur fait vanter l'empire.
Le grand Maurice *) a-t-il moins de vertus
Que n'en avait certain Cincinnatus?
Maurice, au vrai, d'une très-noble iſſue,
Ne mena point de ſes mains la charrue;
Mais dans la Flandre en tous lieux confondus,
Les Hollandais furent-ils moins battus?
Quoi! nos auteurs ſont-ils des miſérables,
Pour compoſer leurs écrits en français?
" Bien différens, ſublimes et parfaits
,, Etaient, dit-on, ces Grecs tant admirables."
Virgile, Horace, ont écrit en latin,

*) Le comte de Saxe.

Les Grecs en grec, et nous dans notre langue:
Il eſt plaiſant qu'un cenſeur clandeſtin
Prétende ici qu'en hébreu l'on harangue.
Ah! dans ces jours, où notre heureux deſtin
Nous a fourni, pour effacer Homère,
Un Apollon plus vif et plus brillant,
Comment peut-on, en poſſédant Voltaire,
Avec dédain regretter un inſtant
Ce vieux bavard toujours ſe répétant,
Que ſans bâiller nul mortel ne lit guère?
Valons-nous moins que nos ſimples aïeux,
Très-ignorans, très-groſſiers, très-gothiques?
Si l'on nous croit plus fins, plus galans qu'eux,
Plus opulens et bien plus magnifiques;
Que nos palais ſoient plus voluptueux,
Et nos repas beaucoup plus ſomptueux;
Oui, ſi les Cieux, à nos déſirs propices,
Verſent ſur nous un torrent de délices,
Mon cher Fouquet, ce n'eſt que d'autant mieux
Nous condamner: quels étranges caprices!
De tous ces morts que l'on a tant vantés,
Le mérite eſt défaut de facultés;
Et nos péchés, ce ſont quelques richeſſes:
Beaux argumens, dignes d'un hébété,
Ou d'un eſprit né pour les petiteſſes,
Qui des fureurs de l'envie agité,
Va publier, comme des gentilleſſes,
Les ſonges creux de ſa malignité!
Depuis le temps que ſubſiſte le monde,
Il va toujours ſon train également;
Le ridicule en cent façons abonde,
Et reparaît toujours plus follement;

C'eſt

C'eſt un Protée, et ſes formes nouvelles
De nos cenſeurs irritent les cervelles.
Au demeurant, les hommes de nos temps,
Avec ces morts rangés en parallèles,
Ne ſont meilleurs, ni ne ſont plus méchans.
Si nos frondeurs me mettent en colère,
Je vais prouver à tout critique auſtère,
Que les beaux arts, de nos farouches mœurs
Ont adouci la rage ſanguinaire.
O jours heureux! ô ſiècle débonnaire!
Vous ne montrez trahiſons ni fureurs.
Les cœurs pervers ne le ſont pas ſans honte;
Et c'eſt beaucoup gagner, ſelon mon compte.
Mais gardons-nous de pouſſer ſur les bancs,
En *barbara*, d'ennuyeux argumens:
Convaincre un fat eſt une œuvre impoſſible;
Un envieux a-t-il l'eſprit flexible?
Sombre ennemi des hommes à talens,
Pour ſes péchés qu'il reſte incorrigible!
Qu'en enrageant de la gloire d'autrui,
Rempli de fiel et plus amer qu'abſynthe,
Amant des morts, il s'en faſſe un appui;
S'il nous hait tous, ma foi, tant pis pour lui:
Que ſon œil louche et ſa paupière éteinte
Verſe des pleurs en voyant la vertu
Qui l'écraſa, ſous ſes pieds abattu:
Qu'en ſes diſcours il nomme avec emphaſe
De vieux héros, ſes chéris, ſes élus,
Qu'il aime tant parce qu'ils ne ſont plus:
Qu'il en décore à ſon gré chaque phraſe:
Mais ſi ces morts le mettent en extaſe,
Ce n'eſt, Fouquet, qu'en haine des vivans:

Ah ! s'ils pouvaient, de leur ſombre demeure,
Au gré du Ciel, reſſuſciter ſur l'heure,
On entendrait, dès les premiers momens,
Nos vils cenſeurs, à langues de ſerpens,
Exagérer leurs défauts et leurs vices ;
Et leurs héros retourneraient là-bas,
En maudiſſant de ces cenſeurs ingrats
Les trahiſons et les noires malices.
    Triſte envieux ! hurle, plein de fureur,
Contre ce ſiècle en grands hommes fertile :
Farouche aſpic ! vil calomniateur !
Va te bouffir de colère et de bile ;
Contre nos jours exerce ta fureur ;
Forge en ſecret ta ſatire imbécille :
C'eſt en vain que tu veux en ternir la ſplendeur.
    Eh ! qu'importait aux bourgeois de Ninive,
Qu'un pleûtre triſte, à cervelle chétive,
Leur annonçât mille calamités ?
Rien ne troubla tant de proſpérités :
Mais le prophète, oiſeau de triſte augure,
Au fond d'un arbre ou de quelque maſure,
Où l'idiot en fureur ſe nicha,
De déſeſpoir qu'on vît ſon impoſture,
En frémiſſant ſur ſes pieds deſſécha.
    De l'envieux telle eſt la récompenſe ;
Sur lui retombe enfin ſon impudence ;
Et ces ſerpens dont il chérit l'attrait,
Cruels agens qui ſervent ſa vengeance,
Au fond du cœur le rongent en ſecret.
    Mépriſez donc tous les traits que l'Envie
A décochés pour flétrir votre vie :
Sur vos vertus ſes dents s'émouſſeront ;
A vous en vain elles s'attaqueront.

Cenſeurs cruels, révérez, mais ſans feinte,
Tous les humains qui ſe firent un nom;
Jetez des fleurs deſſus leur cendre éteinte:
En relevant leur réputation,
Que les vivans n'en ſouffrent point d'atteinte.
Oui, cher Fouquet, nous périrons un jour;
Dans deux mille ans nous vaudrons quelque choſe.
Morts anciens, nous aurons notre tour;
Quand une fois dans la tombe on repóſe,
Sans ſentiment, à la louange ſourd,
Sans que l'Envie en fureur s'y oppoſe,
Par le public, trop prévenu d'amour,
Du pauvre mort ſe fait l'apothéoſe.

EPITRE A LA COMTESSE DE CAMAS.

Ne penſez point, reſpectable Camas,
Qu'à votre eſprit, ſi brillant, ſi ſolide,
J'oſe jamais comparer les appas
De nos oiſons à la cervelle vide;
Fraîche jeuneſſe et des traits de beauté
Leur tiennent lieu de toute qualité.
Ce ſont des fleurs dont la couleur brillante
A de durée à peine une ſaiſon;
Un ſouffle chaud dans le brûlant lion
Fane, à jamais, leur beauté raviſſante:
N'ont-elles plus leur couleur éclatante?
Pour les cueillir, ou pour les arroſer,
Aucun paſſant ne daigne ſe baiſſer.

L'eſprit, le goût et le bon ſens préfère,
A la beauté l'eſprit qui nous éclaire.
On trouve en vous ces tréſors réunis.
Votre raiſon, de cent talens douée,
Eſt douce, humaine et toujours enjouée;
Oui, votre eſprit eſt de tous les pays,
De tous les temps et de toutes les heures:
Vous méritez d'avoir de vrais amis,
Et par-delà, des fortunes meilleures.
Vos cheveux gris ne ſont point décorés
De cent pompons, de rubans, de parure;
Et votre corps n'eſt point à la torture
Dans des paniers immenſes et dorés;
Mais vous cachez deſſous votre coiffure
Eſprit qui plaît, et ce mâle bon ſens,
Hélas! ſi rare et ſi digne d'encens.
Tant d'agrémens ſuppriment la vieilleſſe.
Fades beautés, qu'avez-vous d'approchant?
Vos beaux minois, parés de la jeuneſſe,
Vont débiter des riens en ricanant;
Vous nous lorgnez, pour plaire, en minaudant;
Dans la beauté tout paraît gentilleſſe;
Mais, le dirai-je à mon corps défendant?
Autant vaudrait, pour le moins, à la vue,
De Bouchardon une belle ſtatue.
Ah! ſi le Ciel, ſecondant vos amours,
Vous eût rendu dès le berceau muettes,
Ou qu'il eût fait de vos amans des ſourds;
En cas pareil nos flammes indiſcrètes
Auraient au moins long-temps pu ſoupçonner
Que vos eſprits ont le don de penſer:
Mais à préſent, tant cauſeuſes vous êtes,

Qu'un froid mortel commence à me geler
Dès le moment qu'on vous entend parler;
Tous les progrès que vos mines coquettes
Et vos attraits avaient faits ſur mon cœur,
Par vos propos perdent de leur chaleur.
Le jeu, pompons, coiffures, médiſances,
Contes forgés, mille fadeurs d'amours,
Aſſaiſonnés de cent impertinences;
C'eſt l'abrégé de tout votre diſcours.
Quand il vous plaît à l'eſprit de prétendre,
Alors vraiment il fait beau vous entendre;
Je crois revoir ces plats originaux,
Tympaniſés de femelles pédantes,
Sans jugement, affichant les ſavantes,
Que nous peignit de ſes maîtres pinceaux,
Le grand Molière en ſes pièces charmantes,
Où ſa critique enfantant des bons mots,
En mille endroits a foudroyé les ſots.
Tremblez, tremblez, bégueules inſipides:
La beauté paſſe, et l'âge arrivera,
Qui ſillonnant vos fronts flétris de rides,
Tous vos attraits à jamais détruira.
De leur miroir, lorſqu'il préſentera
Des teints plombés, des viſages livides,
Des yeux éteints, des paupières humides,
Bouche ſans dents et cheveux griſonnans,
Dans la fureur qu'auront ces Euménides,
La glace, hélas! dans leurs emportemens,
Sera briſée en cent mille fragmens.
Ah, quel dépit! ce teint, plus beau qu'albâtre,
Se jaunira; plus de roſes, de lis;

Ni plus d'amant de charmes idolâtre;
Vieilles laidrons n'ont plus de beaux Tircis.
En vain tout l'art raffiné des ruelles,
Pompons brillans, mêlés de fleurs nouvelles,
Pareront-ils vos attraits ſurannés;
L'ajuſtement et les atours des belles,
Bien loin d'orner vieilles ſempiternelles,
Semblent jurer avec des fronts fanés.
L'amour coquet qui plane ſur vos têtes,
Qui vous protège aux bals, ſoupers et fêtes,
Qui de vos yeux nous décoche ſes traits,
De ces beaux yeux s'enfuira pour jamais.
Jeune beauté paraît toute adorable;
Vieille guenon du public eſt la fable:
De vos vieux jours je plains l'affliction;
Il n'eſt alors aucun moyen de plaire,
Hors que ce ſoit la converſation;
Mais ſans eſprit comment y brille-t-on?
Vieille bégueule, ennuyeuſe commère,
En ne feſant que contes de grand'mère,
N'attire pas la foule des chalans;
Du veſtibule, une odeur peſtifère
Dégoûtera vos triſtes courtiſans,
De l'air impur, de l'affreuſe atmoſphère,
Que ſans relâche exhale le cautère.
Dieu ſait comment les Chazots de ces temps,
Les damerets, les jeunes Ferdinands,
Gens nés moqueurs et très-peu charitables,
Plaiſanteront vos faces vénérables;
Quand requinquant vos ſpectres ambulans,
Il vous plaira de faire les aimables:
Oui, votre porte ouverte à vos galans,

Par leur concours ne ſera plus uſée ;
Vous en ſerez la fable et la riſée ,
Et je vous vois regretter les rigueurs,
Dont à préſent, exerçant vos caprices,
Vous dédaignez cette foule de cœurs
Dont vos amans vous font les ſacrifices ;
Et je prévois que vos attraits uſés,
Voyant décheoir leurs folles eſpérances,
S'abaiſſeront à faire des avances
A ces amans à préſent mépriſés :
Mais vainement ; car la rouille de l'âge
Du tendre Amour ne reçoit plus d'hommage.
Tel eſt le ſort des frivoles appas,
Dont la beauté fait l'unique partage ;
Mais croyez-moi, reſpectable Camas,
Votre vertu vous ſauve du naufrage.
Qu'importe enfin que l'âge deſtructeur
De vos attraits terniſſe la fraîcheur ?
C'eſt attaquer la moitié de vous-même :
Mais votre eſprit que j'eſtime et que j'aime,
A vos attraits eſt bien ſupérieur :
Bravez le Temps et ſa rage inſolente ;
Il ne peut rien ſur votre belle humeur,
Ni ſur votre ame impaſſible et conſtante ;
Vous mépriſez la ſotte gravité,
Dont à la cour s'enfle une gouvernante ;
Votre ſageſſe eſt toujours indulgente ,
Et votre eſprit rappelle la gaieté
Dans les ennuis d'une cour indolente ;
Bien plus encor vous êtes par piété,
Bonne huguenote et pourtant tolérante.
Après ce trait , adorable Camas,

Ah ! quel mortel ne vous aimerait pas ?
Les ignorans vous jugent ignorante,
Et les ſavans vous prennent pour ſavante ;
Vous vous pliez avec facilité,
Au goût, aux mœurs de la ſociété ;
Vous ſavez rire et plaire à la jeuneſſe ;
L'âge ſenſé priſe votre ſageſſe ;
Et complaiſante et pleine de bonté,
Vous ſupportez de l'infirme vieilleſſe
Le bavardage et la caducité.
  C'eſt par ces traits que votre ame accomplie
A par l'eſtime acquis de vrais amis ;
Ne penſez point qu'Amour plein de folie,
Papillonnant trouve en effet unis
Ces éventés que la débauche lie.
  C'eſt ſur l'eſtime, et c'eſt ſur les vertus
Que l'amitié véritable ſe fonde ;
Vous poſſédez ces titres ; et de plus
Vous avez l'art de plaire à tout le monde.
  Oui, déſormais, Camas, je chanterai
Ce beau génie, et je conſacrerai
A vos vertus mes talens et ma verve,
Et dans mes vers je vous implorerai,
Comme Pallas et comme ma Minerve.

EPITRE A JORDAN.

FLORE aux abois fesant place à Pomone,
De nos jardins s'enfuit avec le Temps ;
L'Eté nous quitte ; et les vents de l'Automne
Fanent les fleurs et desſèchent les champs ;
L'aſtre du jour, faible, tremblant et pâle,
D'un feu moins vif réchauffe ce canton ;
De ſon palais l'aurore matinale
Déjà plus tard paraît ſur l'horiſon.
Colin, Lycas, tranſportés d'alégreſſe,
De nos guérets rapportent les moiſſons ;
Et les tranſports de leur bruyante ivreſſe
Font retentir l'écho de leurs chanſons :
La liberté, l'amour, l'indépendance
Verſent ſur eux plus de félicités
Que n'en fournit la plus riche abondance
Dans le vain luxe et l'orgueil des cités.
Ils penſent peu, leur eſtomac digère,
Sans ſe douter qu'ils ont un méſentère ;
Leur exercice et leur ſobriété
Leur font garans d'une bonne ſanté :
Sans ſe bercer de viſions cornues,
Ils ne vont point ſe perdre dans les nues ;
Connaiſſant peu la ſombre antiquité,
Et ſans ſouci pour le deſtin du monde,
Dans leurs hameaux règne une paix profonde,
Les jeux, les ris, l'amour et la gaieté.
De l'Intérêt la tyrannique idole
Ne les vit point accourant au Pactole,

Porter le joug de la Cupidité;
La vaine Gloire impérieuſe et folle
N'a pu jamais tenter leur vanité;
Et de leurs vœux l'arrogance frivole
N'importuna point la Divinité.
Ils ſont heureux dans leur ruſticité;
Tandis qu'en ville, au centre du tumulte,
Enſeveli dans les vapeurs occultes
Du pays grec et du pays latin,
Digne Jordan, tu lis et tu conſultes
Tous ces ſavans dont le ſavoir certain
Eſt le flambeau du faible genre humain.
Pour te tirer de ta mélancolie,
Pour t'inſpirer notre aimable folie,
Ma Muſe et moi nous mîmes en chemin.
Tu ſais très-bien que nous autres poëtes
En peu de temps feſons de longues traites:
Ainſi d'abord nous fûmes à Berlin.
En approchant de tes doctes retraites,
Près de la porte, orné de ſes vignettes,
Je fus frappé d'un gros ſaint Auguſtin,
Qui, de travers, s'appuyait ſur l'ouvrage
D'un grand bavard, ſavant bénédictin:
Là ſe trouvait rangé ſur le paſſage
D'autres en *us* le pédanteſque eſſaim,
De Quatre-gros (*) méritant le ſuffrage;
Qui dans ta ſalle, en bravant le Deſtin,
Grands de renom, mais pauvres d'équipage,
Ne ſont vêtus qu'en ſale parchemin.
Paſſant enfin du ſacré veſtibule
Au cabinet, dans l'aſile divin

(*) Bouquiniſte.

Qui te renferme, ainſi qu'un capucin,
Je vis l'auteur dont la plume polie
Eloquemment défendit la folie,
Ton gros portier, tel que Grandonio,
Le ſieur Eraſme en grand in-folio;
Je le paſſai, perçant avec ſurpriſe
L'énorme tas des pères de l'Egliſe,
J'arrive enfin auprès de ton bureau.
C'eſt-là, Jordan, que tes ſavantes veilles
En cophte, en grec t'apprennent cent merveilles,
Qu'avec ardeur tu mets dans ton cerveau.
 Là ſe trouvait l'ouvrage incognito
De l'inconnu mais fameux Aboeſite: (*)
Là ſe trouvait tout le recueil nouveau
Des derniers vers que fabriqua Rouſſeau
Depuis le temps qu'il ſe fit hypocrite.
 Je vis encor rangé ſur tes rayons
Un gros recueil d'injures bien écrites
D'un huguenot contre les jéſuites;
Je vis auſſi quelques réflexions
D'un preſtolet déclamant comme au prône
Contre la Bête et contre Babylone,
Par charité damnant les mécréans;
Pour papégauts livres édifians.
Près d'eux était le livre des inſectes (**),
Enfin la ſource où l'on puiſa les ſectes (***).
 Auprès de toi réſidait Apollon,
Qui démeublait, pour remplir ton Lycée,
Son cabinet et même l'Hélicon.

(*) Profeſſeur génevois que Jordan cite comme un grand auteur, mais que perſonne n'a l'honneur de connaître.
(**) Réaumur.
(***) La B..le.

Il appelait une ombre au haut placée ;
C'était Horace, ami de la raiſon,
Qui, tranſporté du feu de ſon génie,
Chantait les vers de ſa Muſe polie,
Et te diſait : " Choiſis les meilleurs vins ;
„ Crois-moi, ce ſoin à tout eſt préférable :
„ Les grands projets ſont inſenſés et vains ;
„ Car de nos jours le fil eſt peu durable. "
Auprès de lui, Deſpréaux ſe rangeait,
Ami du ſens et de l'exactitude,
Trop ſatirique et quelquefois trop rude,
Mais dont la lyre au Parnaſſe plaiſait.
D'un air aiſé Lucien, qui ſuivait,
Sage, plaiſant et ſans ſollicitude,
Du haut du Ciel tous les Dieux dénichait,
Et librement ſur leur compte riait.
Des bords du Pont, cherchant la compagnie,
Le tendre Ovide après ceux-ci venait,
Et des couleurs de ſon riche génie
Trop brillamment décorait l'élégie ;
Avidement pourtant on le liſait.
Plus loin, parut ce célèbre ſceptique, (*)
Qui bien armé de ſa dialectique,
En un champ clos combattit les docteurs,
Qui ſut à bout pouſſer le fanatique,
Et foudroyer l'orgueil théologique,
En détruiſant le règne des erreurs.
Là, j'aperçus le vieux bon-homme Homère,
Qui, ſe voyant obſcurci par Voltaire,
Dans ſon poëme avec ſoin ſe cachait,
Et des Ligueurs l'Iliade couvrait.

(*) Bayle.

Au-deſſus d'eux, en belle reliûre,
Je vis l'auteur qui peignit la Nature, (*)
Ce bel eſprit qui par ſes vers divins
Illuſtra plus l'empire des Romains,
Que les Céſars n'ont pu par la victoire
En aſſurer la grandeur et la gloire.
C'eſt-là, Jordan, chez ces illuſtres morts,
Que ton eſprit de la nature entière
Approfondit l'eſſence et les reſſorts,
Et prend ſi haut ſon vol et ſa carrière.
J'eſtime fort tes ſoins laborieux,
Et tes travaux profonds et ſtudieux;
Mais, cher Jordan, te couvrant dans ta vie
De ces lauriers rares et précieux,
Qui ſur le Pinde excitent tant d'envie,
Dis-moi, Jordan, en es-tu plus heureux?
Comptons ici les peines qu'il faut prendre,
Pour arriver à l'immortalité:
Si tu gagnas en t'efforçant d'apprendre,
Tu perds, Jordan, ta propre liberté:
Oui, dans l'erreur, en toi l'orgueil préfère
Un vain encens, une vapeur légère
Au vrai bonheur, à la félicité,
Que tu pouvais, ayant le don de plaire,
Trouver chez nous dans la ſociété.
Comme l'on voit à la fin de l'automne,
Ayant payé ſes tributs à Pomone,
La terre en paix reſpirer le repos;
Ainſi, Jordan, renonce à tes travaux:
Reviens chez nous, dans ce ſéjour paiſible,
De l'amitié recueillir tout le fruit.

(*) Virgile.

Aſſez long-temps, par un travail pénible,
Tu cultivas le champ de ton eſprit;
L'étude enfin, crois-moi, devient nuiſible,
Il faut par-fois ſe donner du répit:
Tout ſe repoſe; et même la nature
Fait aux étés ſuccéder les hivers;
Mais le printemps répare avec uſure
Le temps ſtérile où dormait l'univers.
Plus d'un plaiſir eſt préparé pour l'homme,
Mais de ſes biens négligent économe,
Il n'en fait point tirer tout l'uſufruit.
Chazot ſe plaît dans la chaſſe et le bruit,
Le bon Jordan dans ſes ſavantes veilles,
Céſarion à vider des bouteilles,
Un courtiſan à briller à la cour,
Un amoureux à ſoupirer d'amour,
L'ambitieux à ſentir la fumée
D'un vain encens qu'offre la renommée;
Le gros Auguſte (*) à payer ſes deſſerts,
Et moi peut-être à cheviller des vers.
Nos plus beaux jours ſe paſſent comme une ombre;
Sage Jordan, pourquoi borner nos goûts?
Ah! je voudrais en augmenter le nombre:
L'homme ſenſé doit les réunir tous.
Penſant ainſi, ta ſageſſe épurée,
N'eſt point auſtère, inſupportable, outrée;
Dans les momens d'une aimable gaieté,
J'ai vu ta tête au Pinde révérée,
Du tendre myrte et de pampre parée;
Et j'ai cru voir aſſiſe à ton côté
Ton Uranie en Vénus décorée,

(*) R. de P.

Et la Raiſon des Grâces entourée,
Qui par principe aimait la Volupté.
Viens donc jouir ſous un autre empyrée,
Du doux plaiſir qui fuit avec le temps :
Hâte tes pas ; car dans cette contrée,
Point de ſalut pour nous ſans les Jordans.
Je t'attendrai ſous ces hêtres antiques,
Qui relevant leurs fronts audacieux,
Entrelaçant leurs branchages ruſtiques,
Et nous donnant leurs ombres pacifiques,
Semblent toucher à la voûte des cieux :
Au lieu, Jordan, de nos riches portiques,
Sous leurs abris, ſimples, non magnifiques,
La Volupté régnait chez nos aïeux.
C'eſt-là qu'en paix je vois couler ma vie
Sans préjugés et ſans ambition ;
Cherchant le vrai dans la philoſophie,
Et me bornant à ma condition :
Là, plein du Dieu de qui le feu m'inſpire,
Je peins en vers quelques légers tableaux,
Et de ma voix accompagnant ma lyre,
Je fais ſouvent répéter aux échos
Les noms chéris d'amis que je révère.
Et mépriſant ennemis et rivaux,
Compatiſſant, ami tendre et ſincère,
Toujours enclin à ſervir les humains,
J'attends ſans peur l'arrêt de mes deſtins.

EPITRE A MA SOEUR DE BAREUTH.

DIGNE et ſublime objet d'une amitié ſincère,
Sœur, dont la ſolide vertu
T'a fait l'idole de ton frère;
O Toi ! que le Deſtin têtu
Pourſuivit conſtamment d'une rigueur ſévère;
O Toi! dont le cœur débonnaire
Par un tiſſu de maux ne fut point abattu;
Depuis nos jeunes ans, un ſort toujours contraire,
Obſtinément ſut t'accabler;
L'injuſtice dardant ſa langue de vipère,
Oſa de plus te déſoler.
Dans ton premier printemps un foudre politique
Sur ta tête vint à crever,
Et la méchanceté, par un ſentier oblique,
Contre ton innocence eut l'art de ſoulever
De ton ſang, juſtes Dieux! la ſource alors inique.
Tu plias ſous le joug de l'humble adverſité;
Le premier ſoleil de ta vie,
Eclipſé dans ſon cours par un nuage impie,
Te plongea dans l'obſcurité.
Enfin, qui n'aurait cru que le ſort et l'envie
Auraient uſé leurs traits dès-lors à t'affronter?
Mais à préſent la maladie,
Par un tourment nouveau, vient te perſécuter.
Dieux! détournez de ma penſée
L'objet d'un préſage effrayant;
De douleur mon ame oppreſſée,

Mon

Mon cœur abattu, déffaillant,
Tremblant de ce péril extrême,
Que la Mort, de ſon fer tranchant,
Ne me ſépare en ce moment
De cette moitié de moi-même.
Plutôt tournez ſur moi, Deſtins ou Dieux jaloux,
Le redoutable poids de vos injuſtes coups!
Frappez, puiſqu'il le faut, de votre faux ſanglante,
Je m'offre victime innocente;
Mais ne frappez que moi; ſans me plaindre de vous,
Je bénirai plutôt votre main bienfeſante;
Oui, je détournerais, impitoyables Dieux,
Votre colère vengereſſe
De tes jours, chère Sœur, de tes jours précieux,
En me ſacrifiant par effort de tendreſſe . . . .
Mes vœux ſont exaucés; de plus heureux deſtins
Ecartent déjà les nuages,
Et feront ſuccéder des jours clairs et ſereins
Au déchaînement des orages.
Le haut du ciel s'ouvre pour moi,
Dans mon tranſport divin j'y voi
Les deſtins fortunés qui pour vous ſe préparent;
Les chagrins ſont bannis, tous les maux ſe réparent.
Tous les Dieux à la fois dans l'Olympe aſſemblés,
Regrettant les malheurs ſur vous accumulés,
Veulent en réparer la honte;
Et piqués d'émulation,
Ils ont tous réſolus que chacun pour ſon compte
Vous fera réparation.
Mais de cette troupe immortelle
Minerve, qui vous fut fidelle,
Mérita ſeule exemption.

La tendre beauté de Cythère
Arma pour vous ſon fils l'Amour:
Rends-toi ſur ton aile légère,
Dit-elle au terreſtre ſéjour.
Ce n'eſt point cet amour au cœur changeant et double
Dont la brutalité s'applaudit dans le trouble;
Dont le funeſte empire eſt tout cet univers;
Mais le Dieu du tendre hyménée,
Ce Dieu que votre deſtinée
Vous peint mieux que ne font mes vers.
Diane des bois accourue
Dit que ma chaſſe contribue
A rendre variés les divertiſſemens
Dont jouit ma princeſſe en ces bois innocens.
Auſſi-tôt vos rochers d'animaux ſe peuplèrent;
Dans vos ſombres forêts les biches s'attroupèrent;
Le cerf reçut la mort de vos adroites mains;
Le renard fut forcé, fuyant de ſa tanière;
Le cruel ſanglier termina ſes deſtins;
Et d'un coup bien viſé l'adreſſe meurtrière,
Partant auſſi-tôt que l'éclair,
Précipita plutôt de la plaine de l'air,
La perdrix, le faiſan et le coq de bruyère.
Apollon, qui voyait les ſuccès de ſa ſœur,
De vos plus doux deſtins voulut avoir l'honneur:
Avec les filles de Mémoire,
Il deſcendit dans l'auditoire,
Que vous élevâtes aux arts;
Il y planta ſes étendards;
Et la touchante Melpomène,
Au milieu des fureurs, des poiſons, des poignards,
Fixa ſur la tragique ſcène

Et votre goût et vos regards.
Après elle parut Thalie,
Sévère au ſein de la folie :
Qui ſur le ridicule où tombent les humains,
Jette ſon ſel à pleines mains.
Lors vint du ſein de l'Auſonie,
L'harmonieuſe Polymnie,
Qui joignit avec art à ſes divins accords,
Aux doux charmes de la muſique,
Tout ce qu'a de pompeux un ſpectacle magique,
Où la profuſion étale ſes tréſors.
Ainſi que la troupe de Flore,
Vint la bande de Terpſichore ;
Les Grâces arrangeaient ſes pas entrelacés,
Et d'entrechats brillans avec art rehauſſés.
Enfin la Danſe et la Muſique,
La Scène tragique et comique,
Tous, à vous plaire, intéreſſés,
S'animaient d'un même courage,
Pour obtenir votre ſuffrage.
Plus loin la troupe des ſavans,
Sous les auſpices d'Uranie,
Venait avec cérémonie,
Pour vous conſacrer ſes talens.
Dans l'ivreſſe de l'ambroiſie,
Proférant d'immortels accens,
Ma Déité, la Poéſie
Vous offrait ſon divin encens.
Là, bravant les glaces de l'âge,
Un vieux chantre (*) prenait courage ;
Et célébrait vos agrémens.

(*) La Croze.

Pour moi, jeune écolier d'Horace,
A peine ai-je au pied du Parnaſſe
Paſſé mon troiſième printemps,
Que rempli d'une noble audace,
J'oſe vous conſacrer mes chants;
Ni le ſecours tardif des ans,
Ni le ſecours prompt de Minerve,
N'ont fait mûrir ma jeune verve:
Mais, chère Sœur, mes ſentimens,
Trop vifs pour ſouffrir la réſerve,
Affrontent tous ménagemens,
Qui, plein du beau feu qui l'anime,
Brave la céſure et la rime,
Mais ſait l'art de parler au cœur,
Surpaſſe d'un froid orateur
Le puriſme puſilianime.

EPITRE A MAUPERTUIS.

Dans ce climat ſtérile et naguère ſauvage
De nos groſſiers aïeux, des antiques Germains,
On ſuivait bonnement l'ignorance et l'uſage;
La ſubtilité des plus fins
Etait la force et le courage.
Nous étions tous peu délicats,
Et la Nature peu féconde
Produiſait, pour tout bien, du fer et des ſoldats.
Dans ce pays, voiſin d'un des pôles du monde,
Les Muſes, de leurs pas divins,
Ne firent qu'un très-court paſſage,

Quand Cypris, un beau jour, y guida vos deſtins :
Porter le jour au nord, inſtruire les humains,
Ce fut votre admirable ouvrage ;
Et la Nature avait beſoin d'un ſage,
Pour nous interpréter ſes ſublimes deſſeins.
Le laurier d'Apollon, tranſplanté par vos mains,
Et cultivé ſur ce rivage,
Nous fit naître l'eſpoir de revoir en cet âge
Reſſuſciter les arts des Grecs et des Romains.
Le luth d'Anacréon, le compas d'Uranie,
Les ſombres profondeurs de la philoſophie,
Toutes les fleurs et tous les fruits
Chez vous ſe trouvent réunis.
Pardon à votre modeſtie !
Tant de ſortes d'eſprit, tant de talens divers
Réveillent ma Muſe endormie ;
Je ne puis plus m'en taire, il faut que je publie,
Et par ma proſe et par mes vers,
Que vous valez vous ſeul toute une académie.
Mais quoi ! dans le tranſport dont mon eſprit eſt plein,
Amant de tous les arts, ma timide paupière
Verra-t-elle en un jour achever leur carrière ?
Quoi ! leur brillante aurore et leur fatal déclin
N'auront duré qu'un ſeul matin ?
La Mort ſèche et livide arme ſa main tremblante,
Je vois ſa faux étincelante
Menacer fièrement la trame de vos jours.
Ah ! de ta fureur dévorante,
Barbare, au moins ſuſpends le cours.
Des enfans d'Hippocrate un funèbre cortége
Vous tient au lit et vous aſſiége

Par ſes drogues et ſes onguens,
Se perd en ſes raiſonnemens,
Abuſe ſes dévots et ne vous trompe guère :
Aux ſuperſtitieux Lucrèce fit la guerre,
Vous la faites aux charlatans.
Hé quoi ! l'homme d'eſprit, avec l'homme vulgaire,
Eſt donc aſſujetti ſous l'empire des ſens ?
Hélas ! il eſt trop vrai : l'homme eſt bien peu de choſe,
Et, s'il s'épanouit comme une fraiche roſe,
Il ſe fane au ſouffle des vents :
Un fragile tiſſu de fibres diaphanes,
Des reſſorts déliés, de débiles organes,
De nos jours fugitifs ſont les faibles garans ;
L'artiſte arrangement de ce frivole ouvrage,
Eſt l'œuvre d'un auteur plein d'oſtentation,
Et s'il nous fit à ſon image,
Il ne penſa point à l'uſage,
Que dans ce monde nous ferions
De ce corps fait de filigrane :
Etui ridicule, où le crâne
Recèle mille paſſions.
Quand des Amours badins la Compagne riante,
En ſéduiſant nos cœurs, enflamme nos déſirs,
D'un preſtige enchanteur la force décevante
Perſuade à d'Argens d'une voix complaiſante,
Qu'il eſt l'aigle en amour, Hercule en ſes plaiſirs.
Dès que l'Amour volage une fois nous affecte,
Il ſe fait un miracle, un changement ſoudain ;
Le débile et rampant inſecte
Penſe que ſon corps eſt d'airain.
Partez, Plaiſirs, partez ; à jamais je vous quitte ;
De vos brillans dehors mon ame fut ſéduite :

Tumulte, Aſtuce, Vanité,
Douce Erreur, flatteuſe Chimère,
De votre peu de ſavoir-faire
Mon eſprit n'eſt plus entêté :
Revenu de ma folle ivreſſe,
Le rêve diſparaît et l'enchantement ceſſe,
Tout fait place à la vérité.
Le palais enchanteur où m'attirait Armide,
Eſt par l'expérience au juſte apprécié.
Plaiſirs, vous ne pouvez ni remplacer ce vide,
Ni tranquilliſer l'amitié.

EPITRE A D'ARGENS.

OUI, l'hiver décrépit fuit devant le printemps ;
Les aquilons fougueux, l'impétueux borée,
Ne ſe déchaînent plus ſur nos fertiles champs ;
Et la vague liquide eſt enfin délivrée
De ſes glaçons engourdiſſans :
Deſſus une arène dorée
Nos ruiſſeaux tortueux ſerpentent librement :
Des mains de la Nature élégamment parée,
Simplement, ſans art décorée,
Flore embellit cés lieux par ſes riches préſens.
Tout renaît ſous le ciel : l'année adoleſcente
Rappelle de nos jours la jeuneſſe charmante ;
La roſe le diſpute aux rubis éclatans,
L'émeraude le cède aux feuillages naiſſans ;
Mille brillantes fleurs émaillent ce bocage,
Et les chantres des bois, par leur tendre ramage,
Font répéter leurs ſons aux échos indiſcrets.
Mais, indolent Marquis, tandis que je vous fais,

De cette ſaiſon raviſſante,
Par mes crayons quelques portraits,
La Pareſſe, qui vous enchante,
L'œil chargé de pavots, engourdie et peſante,
Sous ſes lois vous captive enfin.
Hermite au centre de la ville,
Et preſque inconnu dans Berlin,
En vain la campagne fertile
Vous offre un plus riant deſtin.
Quittez cet ennuyeux aſile,
Les noirs chagrins, les embarras,
Ces ſoucis, ces procès, ces rats,
Qui ne font qu'échauffer la bile:
Suivez les plaiſirs ſur mes pas;
Venez à Sans-Souci: c'eſt-là que l'on peut être
Son ſouverain, ſon roi, ſon véritable maître;
Ce champêtre ſéjour, par ſa tranquillité,
Nous invite à jouir de notre liberté.
D'Argens, ſi vous voulez connaître
Cette ſolitude champêtre,
Ces lieux où votre ami compoſa ce diſcours,
Où la Parque pour moi file les plus beaux jours;
Sachez qu'au haut d'une colline,
D'où l'œil en liberté peut s'égarer au loin,
La maiſon du Maître domine:
D'un ouvrage fini l'on admire le ſoin,
La pierre ſous la main habilement taillée,
En divers groupes travaillée,
Décore l'édifice et ne le charge point.
A l'aube ce palais ſe dore
Des premiers rayons de l'aurore,
Sur lui directement lancés:

Par ſix terraſſes différentes,
Vous deſcendez ſix douces pentes,
Pour fuir dans des boſquets de cent verts nuancés.
Sous ce branchage épais, des Nymphes enfantines
Font ſauter et jaillir leurs ondes argentines
Sur des marbres ſculptés, qui ne le cèdent pas
Aux chef-d'œuvres des Phidias.
Là le train de mes jours a la démarche unie;
Là ne règne point la folie
Des aſſommans et longs repas,
Que la coutume règle avec ſa tyrannie;
Où l'ennui bâillant s'aſſocie
A la profuſion des modernes Midas;
Où le rire glacé tout hautement renie
La diſcordante compagnie,
L'étiquette et les embarras.
Une table à midi frugalement ſervie,
Qu'on fait aſſaiſonner par d'utiles propos,
Où les traits pétillans de la vive ſaillie
S'égayent quelquefois ſur le compte des ſots,
Y pourvoit ſans excès aux beſoins de la vie:
On y préfère des bons mots
La ſaillante plaiſanterie,
A la gourmande intempérie
De vos Apicius et de tous les héros.
Là ne paraît point ſur la ſcène,
Dans les convulſions des longs embraſſemens,
L'infame Fauſſeté, ni l'implacable Haine,
Dont la perfide bouche articule avec peine
La trahiſon des complimens.
Là ne ſe trouvent point ces gens
Que l'amour-propre peint des couleurs les plus belles;

Qui ſur tous les ſujets ſont de parfaits modèles;
Leur diſcours eſt comme un miroir
Où leur fatuité s'admire et ſe fait voir.
Là ne ſe trouvent point ces bégueules titrées,
Ces prudes en chaleur, ces froides mijaurées,
Qui diſcutent des riens, qui rient en chorus.
Là, grâce au Ciel, ſont inconnus
Ces longs diſcoureurs méthodiques,
Argumentateurs métaphyſiques,
Tous ânes baptiſés en *us*.
Là n'habitent point la Critique
Au ris malin, à l'air cauſtique;
Ces atrabilaires Argus
A l'ongle venimeux, à la dent qui déchire,
Aux infernales eaux abreuvant leur ſatire;
Et ces bavards et ces fâcheux,
Tous paraſites ennuyeux.
Cette tranquille ſolitude
Défend, comme un puiſſant rempart,
Contre tous les aſſauts qu'avec la multitude
La turbulente inquiétude
Livre aux ſages amans des ſciences et des arts.
Ah! d'Argens, que l'eſpèce humaine
Eſt ſotte, folle, avide et vaine!
Heureux, qui retiré dans un temple à l'écart,
Voit, ſous ſes pieds, groſſir et gronder les orages;
Contemple de ſang-froid les écueils, les naufrages,
Où les ambitieux, vains jouets du haſard,
De leurs triſtes débris vont couvrir les rivages!
Heureux, cent fois heureux, le mortel inconnu,
Qui, d'un eſprit non prévenu,
Repouſſant hardiment le poiſon de la Gloire,

De ſa coupe jamais n'a bu,
De qui le goût ſolide eſt enfin revenu
De tous ces vains lauriers que diſpenſe l'hiſtoire ;
Et qui, par ſes vertus vers ſon ſiècle acquitté,
N'élève point d'autels à ſa propre mémoire,
Ne gueuſe point l'encens de la poſtérité !
Mépriſons tous ces fous qui priment ſur les autres :
Marquis, ces faux plaiſirs ne ſeront pas les nôtres :
Ah ! plutôt l'on verra d'Argens levé matin,
L'âne emporter le prix à la rapide courſe,
La Camas devenir catin,
Ou l'Elbe regorgeant remonter vers ſa ſource.
Laiſſons les glorieux eux-mêmes s'applaudir,
Et tandis que leur faim ne pourra s'aſſouvir,
Qu'entaſſant les projets que forme l'inconſtance,
Que morts pour le préſent, ils vivent d'eſpérance,
Pratiquons, nous, l'art de jouir;
Et laiſſant aboyer et Cerbère et l'Envie,
Conſidérons le temps, dont le rapide cours
Nous ravit, en fuyant, les inſtans de la vie,
Précipite nos plus beaux jours,
Et nous entraine, hélas ! avec trop de furie,
De la vive jeuneſſe à la caducité :
La fleur à peine écloſe eſt auſſitôt flétrie ;
A peine l'homme eſt-il, qu'il a déjà été.
Déjà votre ame eſt alarmée
Du ton de la réflexion :
Oui, la vie eſt un ſonge, une vaine fumée ;
Un théâtre où l'illuſion
A fait un trafic de chimère.
Mais de-là ma concluſion,
D'Argens, ne doit pas vous déplaire :

Ma ſincère amitlé vous conjure de faire
Uſage du plaiſir qui fuit;
De fixer d'une main légère
La jouiſſance paſſagère
Qui paraît et s'évanouit.
Que m'importe demain quel eſt le jour qui ſuit?
Que les aveugles deſtinées
Nous gardent de longues années,
Répandent ſur nos ſens leurs divines faveurs;
Ou que nous accablant d'infortunes cruelles,
Leurs bras appeſantis nous comblent de rigueurs?
Parons toujours nos fronts de ces roſes nouvelles;
Remplaçons les vrais biens par de douces erreurs;
A ces Amours badins allons ravir les ailes,
Et décochons leurs traits droit au cœur de ces belles:
Nous ne ſommes enfin que maîtres du préſent;
A différer le bien, ſouvent l'homme s'abuſe:
Jouiſſons de ce ſeul inſtant,
Peut-être que demain le Ciel nous le refuſe.

EPITRE A MAUPERTUIS.

Vous revoilà donc à Paris,
Parmi Meſſieurs les beaux eſprits;
Au centre de la politeſſe,
Des arts et de l'urbanité
Que poſſéda jadis la Grèce;
Careſſé par une ducheſſe,
Déſiré, par-tout invité;
Jouiſſant dans votre patrie,
Et de l'eſtime et de l'envie,

Qu'attire toujours après ſoi
Le mérite, dont l'éminence
A la mépriſable ignorance,
Tacitement donne la loi.
Que la France ſera jalouſe,
Qu'Hymen par le choix d'une épouſe,
Ait fixé vos vœux à Berlin!
“ Ma chère, c'eſt un géomètre, ”
Dira l'une d'un air malin;
“ Dans le monde il paſſe pour être
„ D'un jugement net et certain.”
Le feu lui montant au viſage,
Elle ſent d'autant plus l'outrage
Que vous faites à ſes attraits;
L'autre répond, pleine de rage,
“ Ah! c'eſt qu'il n'eſt pas bon français.”
Bientôt un nouveau flux de monde
Vous entraîne vers ce ſejour,
Où, de la nature profonde,
L'art à tâtons ſuit le détour.
Dans cet aréopage auguſte,
On diſtingue ce vieux Neſtor,
Reſte chéri de l'âge d'or,
Dont l'eſprit gai, profond et juſte,
Semble triompher de la mort.
Là ſont protégés d'Uranie
Et les Clairauts et les Mairans,
Votre émule de Laponie,
Et tant d'autres, tous vrais ſavans.
De-là vous vous rendez au temple
Qu'Armand fonda, tant pour ſon nom
Que pour le culte d'Apollon!

Où l'étranger ravi contemple
Tous les Dieux de votre Hélicon :
Quarante plumes triomphantes
Y portent des coups foudroyans
Aux folécifmes renaiffans.
Dans cette compagnie illuftre,
L'un brille d'un plus vif éclat ;
Il en eft l'ornement, le luftre ;
Du Pinde il a le confulat,
Comme un cèdre, qui fe redreffe,
Lève, fur la forêt épaiffe,
Son front fuperbe et fourcilleux :
De même ce moderne Homère,
Au-deffus du favant vulgaire,
Semble porter fon vol aux cieux.
Plus loin, aux bords de l'Hippocrène,
On voit l'amant de Melpomène,
Son Catilina dans les mains ;
Fefant haranguer fur la fcène
Le Démofthène des Romains.
Là, prenant une autre tournure,
Chiche de mots, mais plein de fens,
Vsbec crayonne à fes Perfans,
De nos mœurs la folle peinture.
Et plus loin, fur un flageolet,
Un héroïque perroquet . . . .
Mais quels font ces cris d'alégreffe,
Ces chants, ces acclamations ?
Le Français, plein de fon ivreffe,
Semble vainqueur des nations ;
Il l'eft : et voilà que s'avance
La pompe du jeune Louis :

L'Anglais a perdu ſa balance
L'Autrichien, ſon inſolence;
Et le Batave encor ſurpris,
En grondant, bénit la clémence
De ce héros dont l'indulgence
Pardonne après l'avoir ſoumis.
Ce prince, à ſon peuple, qui l'aime,
Immole ſon ambition;
Plus grand, à mon opinion,
De s'être ſubjugué lui-même,
Que s'il eût, moderne Céſar,
Attaché la Flandre à ſon char.
Les Français ſuſpendent leurs armes:
Les arts, les plaiſirs et l'amour
Banniſſent les froides alarmes:
Mars régna: chacun a ſon tour.
Ces cyprès qu'un ſang magnanime
Arroſa, pour punir le crime
De vingt rois contre vous liés,
Soudain ſe changent en lauriers.
Les roſes couronnent vos têtes,
Tous les jours ſont des jours de fêtes,
Quand Janus ferme ſon palais.
Qu'il eſt beau de cueillir la paix
Au ſein brillant de la victoire!
Louis, ton immortelle gloire
Va de pair avec tes bienfaits.
De cette charmante patrie,
Maupertuis, goûtez les douceurs;
Mais, du centre de ſes ſplendeurs,
Ecoutez du moins, je vous prie,
Les triſtes regrets qu'à Berlin

Exhale votre académie :
Ce ſont des plaintes d'orphelins,
Revendiquant en vous leur père ;
Leurs pleurs et leur douleur amère
Fléchiraient des cœurs de marins.
Toute leur gloire eſt éclipſée,
Toute leur grandeur eſt paſſée.
Telle qu'on voit dans un jardin,
La roſe, manquant de roſée,
Se flétrir dès le lendemain ;
Tel ce corps, ſans votre préſence,
Dans les langueurs de l'indolence,
S'achemine vers ſon déclin.
Lorſqu'un berger ſage et fidelle,
Sait quelques loups dans ſon canton,
Abandonne-t-il ſes moutons
A leur dent vorace et cruelle ?
Et vous qui fîtes ſoulever
Les argumentateurs ſophiſtes,
Tous les profeſſeurs monadiſtes,
Criant par-tout pour nous braver ;
Et que, dans l'obſcurité ſombre,
Ils ferraillent encor dans l'ombre ;
Qu'on entend par-tout diſputer,
Diſtinguer, prouver, réfuter,
Et pérorer des gens auſtères
Du ſtyle aigre des harangères ;
Dans l'acharnement du combat
De tous ces cuiſtres à rabat,
Vous quittez des champs de batailles,
Et fuyez en poſte à Verſailles,
Pour reſpirer votre air natal.

Ainſi

Ainſi Rome de ſes murailles
Vit la retraite d'Annibal;
Et tandis que l'Africain loue
Ce courage aux Romains fatal,
Le héros s'endort à Capoue.
Votre Capoue eſt dans Paris;
La volupté chez nous proſcrite,
Ce peuple doux et ſybarite,
Nombre de commodes maris,
Au différent métaphyſique
Des revers fâcheux pronoſtique.
A Paris, il eſt des élus
Du Dieu de la délicateſſe;
Leur eſprit eſt plein de fineſſe;
D'eux partent des traits imprévus,
Brillans de feu, de gentilleſſe:
C'eſt-là que vous êtes ſans ceſſe;
Mais de chez eux ſerait exclus,
Quiconque nommerait l'eſpèce
De nos bons profeſſeurs en *us*.
Quittez ces divins ſanctuaires
Et d'Uranie et de Clio;
Suivez mes avis ſalutaires;
Allez retrouver vos corſaires,
Dans votre port de Saint Malo.
C'eſt-là que mon eſprit ſans crainte
Et ſans alarmes vous ſaura;
Je n'appréhende point l'empreinte,
Que ſur votre cerveau fera
L'éloquence groſſière et plate,
Et l'atticiſme d'un pirate,
Fût-il le fils de Gué-Trouin,

Demi-homme, demi-marſouin;
Car mon amour-propre ſe flatte,
Que Saint Malo devant Berlin
Baiſſe le pavillon à plein.
Quand de la Mer Hyperborée,
L'aſtre étincelant des ſaiſons
Aura fondu tous les glaçons;
Qu'ici la Nature parée,
Et d'éclatans rayons dorée,
Pouſſera feuilles et boutons;
Que le printemps, de ſa livrée
Décorera tous ces cantons:
Alors cet aſtre ſecourable,
Dans une ſaiſon favorable,
Protégera votre retour.
L'Académie inconſolable,
Dès l'aurore de ce beau jour,
Quittant les noires élégies,
Célébrera par ſes orgies,
L'empire de ſon Préſident;
Et dans ces jours tiſſus de ſoie,
Retentiront des cris de joie
De l'Elbe juſqu'à l'Eridam.

ÉPITRE A CÉSARION *).

De ma bavarde poéſie
Ne vous laſſerez-vous jamais?
Et des camps de la Siléſie,
N'attendrez-vous de moi que nouvelles de paix?

*) Faite en 1741.

Lorſque Mars m'étourdit du ſon de ſa fanfare,
Et que tout ici ſe prépare
A vider par le fer un illuſtre procès;
Ma cervelle eſt aſſez bizarre,
Pour barbouiller ces vers auſſi fous que mauvais.
Mais puiſqu'enfin de ma folie
Céſarion ſe dit l'aimable protecteur,
Qu'il veut m'ériger en auteur,
Son attente ſera punie;
Au lieu de ces beaux vers parfumés d'ambroiſie,
D'une déteſtable liqueur
Je ne vous offre que la lie;
Et poëtique gazetier,
Des nouvelles de ce quartier,
Dans un pompeux amas d'inutiles paroles,
Je veux vous faire ici quelques contes frivoles.
Apprenez donc que nos Céſars,
Déſœuvrés dans ces champs de Mars,
Ne font que rire, aimer et boire;
Tandis que nos plaiſans houſards,
En préludant ſur la victoire,
Prennent Mercure pour la Gloire:
S'ils ſe trompent ſi lourdement,
C'eſt qu'ils ne ſont pas trop ſavans,
Peu verſés en mythologie,
Guères plus en théologie,
Confondant les biens et les gens:
Tandis qu'engraiſſés de pillage,
Chez nos rivaux ils font tapage;
Nous demandons de vous, digne ſuppôt des arts,
Qu'au terme de tous nos haſards,
Vous nous conduiſiez vers ce temple

Où l'étranger ſurpris contemple
Toute la grandeur des Romains,
Dans leurs plus floriſſans deſtins:
Dans cette ſalle orbiculaire,
La baſilique et ſanctuaire
Des voluptés et des plaiſirs;
Où nous entendrons les ſoupirs
De la touchante Melpomène;
Où nous verrons tout le domaine
Et des Muſes et d'Apollon;
Dans l'opéra ce Dieu fera le violon,
Il daignera lui-même inſpirer l'harmonie,
Et ſoutenir la mélodie;
Du chant, des inſtrumens, il unira le ſon
Au charme d'une voix ſonore:
De plus, il daignera nous enrichir encore,
En y joignant l'illuſion
Que met la décoration
A la danſe de Terpſichore.
Là, n'ayant plus chargés les bras
Des héroïques embarras
Qui me font griſonner la tête;
Oubliant le Dieu des combats,
Nous pourrons célébrer la fête
De Cypris et du tendre Amour;
Les cœurs ſeront notre conquête,
Le cul d'Églé, notre tambour;
Et les Grâces ſeront de jour;
Les bouteilles ſeront nos armes,
Les myrtes ſeront nos lauriers,
Et les bacchantes nos gendarmes;
Les lits ſeront témoins de nos exploits guerriers;

De plus, la bahoute et le maſque
Pourront nous tenir lieu du caſque ;
De légers eſcarpins ſerviront de courſiers ;
Dans ce nouveau palais *) de noble architecture,
Nous jouirons tous deux de la liberté pure,
Dans l'ivreſſe de l'amitié ;
L'ambition, l'inimitié,
Seront les ſeuls péchés taxés contre nature ;
Le culte ne s'adreſſera,
Et notre encens ne fumera,
Que ſur les autels d'Épicure.
Tandis que je vous fais cette aimable peinture,
Des plaiſirs dont nous jouirons,
Vous languiſſez dans les priſons
Du terrible Dieu d'Epidaure :
A ſes prêtres, vos aſſaſſins,
Par erreur nommés médecins,
Si vous voulez guérir encore,
Faites prendre tous les matins
Double portion d'ellébore :
Alors quand le triſte Orion,
Sur nos champs dépouillés de la moiſſon nouvelle,
Enverra, par les vents, et la neige et la grêle,
Vous verrez, cher Céſarion,
Dans les murs de notre Ilion,
De retour, votre ami fidelle.

*) Charlottembourg.

PIÈCES DIVERSES.

STANCES.

PARAPHRASE DE L'ECCLESIASTE.

HOMME, qui marches dans l'ombre
De tes préjugés flatteurs,
De ces tyrans enchanteurs
Je veux diſſiper le nombre,
Et percer la vapeur ſombre
Dont t'offuſquent tes erreurs.
Ce ſpectacle magnifique,
Ce monde où tant de plaiſirs
Enflamment tes vains déſirs,
N'eſt qu'un beau palais magique,
Qu'habitent le crime inique,
Les regrets et les ſoupirs.
Sur ce théâtre fertile
En tant de variétés,
Tout ce que ton œil débile
A pris pour des nouveautés,
Sont d'une ſcène mobile
De vieux objets répétés.
La tendre et brillante roſe,
Qu'au matin l'on voit écloſe,
Se fane à la fin du jour :
Tel eſt le ſort ſans retour

De l'objet qui t'en impoſe,
L'âge en bannira l'amour.
L'œil qui briguait ton hommage
S'éteint et perd ſa ſplendeur;
L'éclat de ce beau viſage
Se ride, et de ſa pâleur
Souffrant le livide outrage
N'inſpire plus que l'horreur.
Si le faſte et l'opulence
T'attirent par leurs appas;
L'envie épiant tes pas
En trompant ton eſpérance
Va noyer ta jouiſſance
Dans une mer d'embarras.
Ou bien de ſa bouche impie,
La farouche calomnie
Noircit tes brillans exploits,
Et de ſa perfide voix
Excite contre ta vie
Et les peuples et les rois.
Vainement ton cœur déplore,
Tant de deſtins ennemis;
Quel noir chagrin te dévore?
A ton joug ſois plus ſoumis.
Le bonheur dès ton aurore,
Ingrat, te fut-il promis?
Le Ciel à ſon gré diſpenſe
Ses faveurs et ſon courroux;
Proſternés à ſes genoux
Il trompe notre eſpérance:
L'univers eſt pour nous tous
L'empire de l'inconſtance.

L'orgueil, au front inſolent,
Murmure des moindres peines ;
Je vois dans ſes plaintes vaines
L'effort toujours impuiſſant
D'un forçat faible et tremblant
Qui ſe débat dans ſes chaînes.
L'ardeur de la paſſion
Dans le printemps de la vie
Au tendre amour te convie :
La ſuperbe ambition
Succède à cette folie
Mais tout n'eſt qu'illuſion.

L'eſprit humain, flottant dans ſon incertitude,
Se plonge tour à tour, ſans règle, ſans appui,
Dans les convulſions de ſon inquiétude,
Ou dans la léthargie où l'entretient l'ennui.

Pourquoi tant de travaux, et de ſoins inutiles ?
Quoi ! ſans ceſſe l'erreur nous doit-elle éblouir ?
Le temps s'enfuit, mortels, apprenez à jouir
De momens paſſagers, et de plaiſirs faciles.

La cabane où le pauvre à peine eſt à couvert ;
Les palais ſomptueux des maîtres de la terre,
Sont ſans diſtinction écraſés du tonnerre ;
Tout homme doit ſouffrir, ou bien il a ſouffert.

Le même champ produit la plante ſalutaire,
Et les poiſons mortels de l'affreuſe Circé,
Une tombe engloutit l'orgueil et la miſère,
Et la vertu du juſte et le crime inſenſé.

Dans le rapide cours de nos frêles années,
La plaintive douleur et la proſpérité
S'abſorbent dans l'oubli par les temps entraînées ;
Tout ce qui fut eſt tel que s'il n'eût point été.

De ce vaſte univers l'éternel architecte
Maître de la nature, auteur des élémens,
Mérite ſeul, mortel, que ton cœur le reſpecte;
Vengeur de l'orphelin, il punit les méchans.

STANCES A VOLTAIRE.

(Honi, marchand de vin de Bruxelles, vint à Wéſel, portant à l'auteur une épître en vers, de Voltaire: l'auteur avait alors deſſein d'aller en Flandre, et il n'en fut empêché que par la fièvre quarte.)

De votre paſſe-port muni,
Et d'un certain petit mémoire,
S'en vint ici le ſieur Honi,
Qui s'applaudiſſait de ſa gloire.
Ah! dis-je, apôtre de Bacchus,
Ayez pitié de ma misère;
De votre vin je ne bois plus;
J'ai la fièvre; c'eſt choſe claire.
Apollon, qui me fit ces vers,
Eſt Dieu, dit-il, de médecine:
Ecoutez leurs charmans concerts,
Eprouvez leur force divine.
Je lus vos vers, je les relus;
Mon ame en fut plus que ravie;
Je fus guéri; du moins je crus
Que ces vers me rendaient la vie.

Et le plaisir et la santé
Que vous eûtes l'art de me rendre,
Et force curiosité,
D'un saut m'emportèrent en Flandre.
Enfin, je verrai dans huit jours
Le généreux rival d'Homère;
Et quittant la morgue des cours,
Je pourrai vivre avec Voltaire.
Partez, Honi, mon précurseur,
Muni de ce nouveau diplome:
L'intérêt est votre moteur;
Le mien, c'est de voir un grand homme.

STANCES

Contre un médecin qui pensa tuer un pauvre goutteux à force de le faire suer.

Je chante la palinodie;
Il faut publier en tout lieu,
En admirant la pharmacie,
Qu'Hippocrate est un puissant Dieu.
De ce Dieu le pouvoir énorme
A fait un prodige nouveau;
Voyez mon corps qui se transforme,
Et s'écoule comme un ruisseau.
Déjà je deviens une source,
Et serpentant sur ce limon,
Je veux atteindre, dans ma course,
Ce beau fleuve dans ce vallon.
Oui, là mes ondes amoureuses
Iront se mêler pour toujours

Aux ondes pures et fameuſes
Du fleuve, objet de mes amours.
Là, ſoit qu'il paſſe une prairie,
Ou qu'il parcoure des climats
Plus arides que la Libye,
Je ne l'abandonnerai pas:
Soit enfin qu'il ſe précipite
Du haut des monts en écumant,
Ou bien qu'il dirige ſa fuite
Vers l'inſatiable océan:
Soit qu'en ſa courſe vagabonde,
Un monarque enchaînant ſes eaux,
Par un grand art force ſon onde
A jaillir en divers jets d'eaux:
Ce m'eſt indifférente choſe,
Et je bénirai les Deſtins,
De ce que ma métamorphoſe
Me garantit des médecins.

STANCES IRREGULIERES
SUR
LA TRANQUILLITÉ.

Non, ce n'eſt point au Dieu qui répand les pavots,
Au Dieu de qui la main peſante
Plonge tout l'univers dans un profond repos,
Que ma Muſe, à peine naiſſante,
Prétend conſacrer ſes travaux;
Je laiſſe aux Muſes indolentes,
Au haut du Parnaſſe expirantes,

Tout l'honneur d'invoquer ce léthargique Dieu ?
    Qui veut monter sur le Parnasse,
    Doit choisir la première place;
Entre bon ou mauvais il n'est point de milieu.

* * *

Pour moi, je chanterai ce Dieu rempli de charmes,
Ce père des plaisirs, l'ennemi des alarmes,
    Qui préfère les oliviers
Aux rameaux précieux des palmes triomphantes;
    Et qui refuse les lauriers,
    Lorsque leurs feuilles sont sanglantes.
O vous, Plaisir charmant! douce Tranquillité!
Nous recevons de vous les vrais biens de la vie;
Dans votre calme heureux, la haine ni l'envie
N'interrompent jamais notre félicité.

* * *

Qu'importent les grandeurs, présens de la Fortune?
Qu'importe de Crésus l'inutile trésor?
Le sage fuit des rois la faveur importune;
    Les biens sont le jouet du sort:
Ces noms si fastueux qui font trembler la terre,
D'arbitres des humains, de foudres de la guerre,
Ces noms à qui l'erreur érige des autels,
Qui sont le digne prix des fléaux des mortels,
S'achètent par le sang, le meurtre et le carnage.

* * *

Remarquez ce héros si fier de son courage,
Dont l'intrépide cœur méprise le danger;
Qui brave mille morts au front de son armée,
Et qui dans le péril brûle de s'engager:
Dans le fond de son cœur, il craint la renommée
Et ce que l'univers de lui pourra juger.

* * *

Qu'auraient ſait les vainqueurs des Gaules et d'Aſie,
(Vous, Alexandre, et vous, Céſar,)
Sans de vaillans ſoldats, prodigues de leur vie,
Et ſans le ſecours du haſard?
L'un au lieu d'être roi, né pâtre en Macédoine,
N'aurait point renverſé le trône de Cyrus;
L'autre, ſans l'argent de Craſſus,
Sans l'orgueil de Pompée et ſans le bras d'Antoine,
N'aurait point aſſervi les Romains abattus.

* * *

Ces deſtins ſont fameux, mais leur viciſſitude
Mêle l'amertume au bonheur:
Quel eſt donc ce frivole honneur,
Qu'on ne doit point à ſoi, mais à la multitude?

* * *

De ces triomphes vains mon cœur n'eſt plus tenté;
Je plains l'aveuglement profane,
Dont la ſombre fureur émane
De cet héroïſme entêté.

* * *

Ces champs ſi fortunés où règne l'opulence,
Qui réchauffés des feux de l'aſtre des ſaiſons,
Produiſent de riches moiſſons;
Ces champs qu'habitent l'innocence,
La candeur et la tempérance;
Si la guerre y venait répandre ſa fureur
Seraient changés ſoudain en théâtres d'horreur;
La terre abondante et fertile
Préſenterait un champ ſtérile;
Et l'on verrait, dans ces climats,
Les épis moiſſonnés par d'avides ſoldats,

Les arbres renverſés, les maiſons abattues,
Et des hommes ſans frein, répandus dans les rues;
Porter par-tout le fer, la flamme et le trépas :
Ces charmans lieux, témoins des danſes ingénues
Dont Julie et Chloé célèbrent leurs plaiſirs,
De leur ruſtique amour expriment les déſirs,
Entendraient mille cris élevés juſqu'aux nues,
Capables de nous attendrir,
Des victimes de la patrie,
Que Mars, exerçant ſa furie,
Inhumainement fait périr :
Loin de voir ces ébats qui nous donnent la vie,
Un ſpectacle effrayant viendrait par-tout offrir
Ceux à qui le fer l'a ravie.

* * *

Malheur à l'inhumain qui ſentit le premier
De trop d'ambition ſon ame ſurmontée,
Et qui du funeſte laurier
Cueillit la branche enſanglantée !
Son exemple, à jamais fatal au genre humain,
De l'enfer amena ſur terre
Le Démon cruel de la guerre,
Armé d'un double front d'airain :
La Juſtice depuis avec nous fit divorce ;
L'Equité diſparut ; tout plia ſous la Force ;
Et de paiſibles rois changés en conquérans,
De la Gloire avalant la trop flatteuſe amorce,
Furent pirates et brigands.

* * *

Pyrrhus, en tentant la fortune,
Gémiſſait ſous le poids d'une ardeur importune :
S'il cherchait des dangers et d'illuſtres rivaux,

Courant le fer en main de contrée en contrée,
Son cœur défirait moins la palme des héros,
Qu'il ne fe promettait de fes projets nouveaux,
Qu'au bout de fa courfe égarée
Son prix ferait le doux repos.

* * *

O feul et vrai bonheur ! ô feul bien de la vie !
Préfent précieux d'Uranie !
Tranquillité d'efprit difficile à trouver,
Et difficile à conferver !
Ton fecours à l'efpèce humaine,
Fait fupporter l'adverfité,
Modère la profpérité,
Et calme, dans l'ame hautaine,
L'amour de la vengeance et le feu de la haine :
Ta vertu doit fon être à la réflexion ;
Mais ta plante belle et tardive
Ne profpère point fur la rive,
Que pofsède l'Ambition.

* * *

Qu'en vain les volages mortels,
Jouets des paffions, jouets de l'inconftance,
Se confument d'impatience,
En prenant les faux biens pour les feuls biens réels !
Qu'en proie à leur incertitude,
Défireux d'obtenir, laffés de pofféder,
Ils foient, par leur inquiétude,
Ou par ambition prêts à tout hafarder !

* * *

Pour moi, je veux jouir de ce temps favorable,
Sans donner des regrets aux jours qui ne font plus,
Et fans m'embarraffer, par des foins fuperflus,

De l'avenir impénétrable :
Pourquoi former de vains projets,
A de fameux revers ſujets ?
Dans le cours de nos ans, terme ſi peu durable,
Je veux ſur mon chemin du moins ſemer des fleurs ;
Et peignant tout en beau, rendre ma vie aimable ;
La vérité déſagréable
Ne vaut pas mes douces erreurs.

VERS
FAITS
DANS LA CAMPAGNE DU RHIN
EN 1734.

Loin de ce ſéjour ſolitaire,
Où, ſous les auſpices charmans
De l'amitié tendre et ſincère,
Je goûtais tous les agrémens
D'un commerce doux fait pour plaire :
Dans un ſéjour plus turbulent,
Mon inconſtant deſtin me guide ;
Le Dieu des combats y préſide.
Ce Dieu ſi fier, ſi violent,
Ne reſpire que les alarmes ;
Au haut d'un trophée éminent,
S'élève ſon trône inſolent,
Entouré de caſques et d'armes :
Bellone au regard inhumain,
Sur ſes cruels foudres d'airain,

Aux

Aux ordres de ce Dieu ſoumiſe,
Auprès de ce trône eſt aſſiſe:
Proche d'elle, l'Ambition,
Par l'appât de l'Illuſion,
Attire le peuple et l'amorce:
Là, paraît la nerveuſe Force,
La Confiance et la Valeur,
Et le Courage téméraire,
Avec l'Audace ſanguinaire,
S'appuyant ſur le Point d'honneur;
Et l'Intérêt et la Licence,
La brutale Férocité,
Miniſtres de ſa violence,
Sont tous placés à ſon côté.
Cette cour pleine d'inſolence
Ne déſire que les combats,
Ne reſpire que la vengeance;
Le ſang ruiſſelle ſous ſes pas;
Le fier Orgueil et l'Arrogance
Y ſèment l'horreur du trépas;
Où ce Dieu tient ſa réſidence,
Il fait déraciner exprès
Tous les oliviers des forêts;
Il ne ſouffre dans ſa préſence,
Que les lauriers et les cyprès.
Sa voix excite le carnage:
Il fait entrer ſes courtiſans
Dans de ſombres accès de rage;
Et ces ſanguinaires agens,
Inſenſibles, dans leur furie,
Au plaiſir de donner la vie,
Se font gloire de la ravir.

Quelle horreur que de s'aſſouvir
Du ſang (grand Dieu !) d'un propre frère !
Mortels, le jour qui nous reluit,
Nous fut donné d'un commun père;
L'affreux trépas qui nous pourſuit,
Sous nos pieds creuſe notre tombe :
L'homme eſt une ombre qui s'enfuit,
Une fleur qui ſe fane et tombe :
Mille chemins nous ſont ouverts,
Pour quitter ce triſte univers ;
Et la Nature ſi féconde
N'en fit qu'un pour entrer au monde.
Ah ! Mortels, quelle eſt votre erreur,
De prêter vos mains meurtrières,
Et vos talens et vos lumières,
Au meurtre, au carnage, à l'horreur ?
Bien que ſervant ſous les bannières
De ce Dieu rempli de fureur,
Tandis qu'il ravageait la terre,
J'ai ſu conſerver ma douceur ;
Dans l'acharnement de la guerre,
J'ai reſpecté l'humanité,
Et la candeur et l'équité :
Si j'ai ſu faire mon office,
Sans être farouche et cruel,
C'eſt qu'on peut aller au * *
Sans y prendre la * * * *.

DISCOURS

SUR

LES IGNORANS.

Le beau Balbus, dont l'aimable figure
Raſſemble en lui les dons de la Nature,
Lui, qu'on dirait que l'Amour a formé
Pour plaire au monde et pour en être aimé;
Ce beau Balbus n'eſt qu'un fat à ma vue,
Dont le diſcours vous aſſomme et vous tue,
Dont l'eſprit froid, raboteux et nouveau,
Ne tire rien de ſon vide cerveau,
Qui ſur tout point décide ſans connaître,
Et dont le fort eſt d'être petit-maître.
Je me trouvais chez le profond Jordan,
En compagnie, avec cet ignorant:
Jordan plaignait les malheurs de la guerre;
On raiſonnait des frais que l'Angleterre
Feſait toujours avec profuſion,
Pour contenter ſa vaſte ambition.
« Madrid, je crois, en eſt la capitale;
„ (Reprit Balbus) la cour impériale
„ N'a-t-elle point jadis réſidé là?
„ Point, lui dit-on; Madrid eſt loin de-là."
Comme on réglait les deſtins de l'Europe,
Que des Etats on tirait l'horoſcope,
On pourſuivit, malgré ce Chak-Bahan.

Pour terminer cette guerre ſanglante,
Il ſerait bon qu'en hâte le Sultan
Fît avancer la troupe triomphante
De ſes ſpahis, dans les combats brillante,
Pour attaquer l'Autriche dans l'inſtant;
Sans ce moyen, nul roi ne s'accommode.
“ Mais ce ſultan habite l'antipode,”
(Nous dit Balbus; et chacun, en riant,
Prenait pitié de ce fat ignorant.)
“ Pour moi, dit-il, tranquille en ma coquille,
„ Je ne connais qu'à peine ma famille;
„ Peu ſoucieux de ces grands démêlés,
„ Dont vos eſprits me paraiſſent troublés,
„ Ce ſont pour moi des contes de grand'mères;
„ Et, dans le fond, un homme tel que moi,
„ Sans s'informer de ce chaos d'affaires,
„ Pour s'appliquer n'a point de temps à ſoi.”
Quoi! vous croyez qu'il ne faut rien apprendre?....
“ Notre art, dit-il, eſt l'art de nous répandre,
„ Et de fournir, à la ville, à la cour,
„ A tout moment quelque conte d'amour;
„ Tous les talens dès le berceau nous viennent;
„ Les gens bien-nés de leurs parens les tiennent.
„ On m'a conté que des gens tels que vous,
„ Pour trop apprendre en ſont devenus fous:
„ Sans l'embarras d'une étude importune,
„ Un ignorant parvient à la fortune.
„ Paſſe qu'un gueux rampant à nos genoux,
„ Pour ſe tirer du tas bourbeux de fange
„ Où ſon état mépriſable le range,
„ Par le ſavoir s'élève juſqu'à nous;
„ Mais ce ſerait en nous extravagance,

,, De rechercher l'inutile ſcience
,, Qu'à deux genoux révère le ſavant:
,, Eh! que dirait la bonne compagnie,
,, En me voyant craſſeux comme un pédant?
,, Cette ſottiſe, avec raiſon punie,
,, En trouvera, dans le nombre charmant
,, De mes amis, plus d'un qui me renie."
Dans ce moment un préſident vint-là,
Qui de ſes jours le latin ne parla;
Qui n'ayant lu ni Cujas ni Barthole,
Juge au haſard et buvant s'en conſole;
Chezun ſeigneur ce juge dépravé
Avait paſſé moitié du jour à table,
Où Maupertuis s'était auſſi trouvé.
Nous abordant avec un air affable,
Il veut ſavoir quel eſt donc ce docteur,
Ce Maupertuis, ce grand aplatiſſeur,
Avec lequel il fut en compagnie.
C'eſt, lui dit-on, ce fameux voyageur,
Qui parcourant la froide Laponie,
Par les efforts de ſon puiſſant génie
A meſuré, ſecondé d'un ſecteur,
Du monde entier la forme et la figure;
Et ſon calcul, qui ſoumet la nature,
A deviné le plan de ſon auteur.
" Dans les vieux temps, dit notre homme en furie,
,, On extirpait ſorciers et diablerie;
,, Mais dans nos jours, ſiècle doux et poli,
,, Le zèle antique eſt par trop amolli."
Calmez, calmez cette ardeur fanatique,
Lui dis-je alors; non, ce puiſſant appui
Du grand Newton, le ſage Maupertuis

Ne s'eſt ſervi d'aucun ſecours magique:
Si ſon travail a perfectionné
Un art ingrat, dont le calcul ſtérile
Eſt du ſuccès rarement couronné,
Son but tendait à vous le rendre utile.
Voyez-vous bien ces grands châteaux flottans
Rapidement fendre le ſein de l'onde,
Pour vous porter, des bouts d'un autre monde,
Tous les beſoins du luxe de ces temps?
C'eſt le calcul, aidé de la bouſſole,
Qui leur ſoumet Neptune ainſi qu'Eole:
Gardez-vous donc, dans de faux jugemens,
De condamner l'élite des ſavans.
Un gros prélat à démarche tardive,
Dans ce moment plein d'inſolence arrive;
Et la Molleſſe avec l'Oiſiveté,
Semblaient avoir, avec leurs mains douillettes,
Pétri ſon teint, tout brillant de ſanté.
Ce confeſſeur de toutes les caillettes
Sur un ſopha recueillit ſes eſprits;
Car ce ſaint homme, excédant ſa portée,
Avait gravi, ſans aide, la montée:
Il prétendait, avec un doux ſouris,
“ Que le très-Haut, quoique prudent et ſage,
„ Donne aux élus les peines en partage;
„ J'ai fait, dit-il, un très-beau mandement
„ *In extenſo* contre tout mécréant;
„ Je l'ai conclu, pour ſoutenir mon thème,
„ En prononçant un terrible anathème.
C'eſt fort bien fait, répondent nos fripons;
Lorſqu'on n'a pas de puiſſantes raiſons,

Pour ramener un rebelle à l'églife,
Le plus court eft qu'on l'anathématife.
“ Vous le voyez, repartit le prélat,
„ Quels font les foins de mon épifcopat:
„ J'ai fait des faints l'hiftoire intéreffante;
„ Mais que dit-on de mes nouveaux fermons?
„ On vend par-tout cette œuvre édifiante.”
Ils font très-beaux, mais ils font un peu longs;
Et Maffillon vous rend de grands fervices,
Il vous fournit de bons et forts fecours.
“ Obfervez bien, du déluge à nos jours,
„ En les peignant, j'ai foudroyé les vices;
„ J'ai condamné ces fpectacles d'horreur,
„ Bal, opéra, redoute, comédie.”
Vous les avez fans doute vus, Monfieur?
Dis-je en tremblant. “ Dieu garde! de ma vie.”
Quoi! vous, prélat qui ne connaiffez rien,
Vous décidez et du mal et du bien?
Allez ouïr déclamer fur la fcène
Ces beaux morceaux que Molière a laiffés,
Où nos défauts par lui font terraffés;
Il n'eft rien là ni d'impur ni d'obfcène:
En badinant ils favent convertir;
De nos travers leur jeu nous fait rougir:
Quand les fermons fulminans que vous fîtes,
N'ont jufqu'ici point fait de profélytes,
Tartuffe au moins charme jufqu'en ce jour;
De fes grands traits la beauté non ternie
A fait rougir plus d'un prélat de cour,
En démafquant la folle hypocrifie:
La comédie eft comme un grand miroir;
Quiconque y va, peut tout du long s'y voir:

Là ſe préſente un mari trop crédule,
Et du grondeur le chagrin ridicule,
L'impertinent, le marquis, le pédant,
Le fourbe adroit, l'avare, l'ignorant.
Mon gros prélat était près de répondre,
Lorſque l'on vit arriver en pompons,
Jeunes beautés avec leurs greluchons,
Dont le fracas faillit à me confondre:
En moins de rien maîtreſſes du diſcours,
Toutes parlaient de ſentimens d'amours;
Et décidaient en tranchant la diſpute,
Cent queſtions en moins d'une minute:
M'apercevant qu'ils n'allaient pas finir,
Je me ſauvai, n'y pouvant plus tenir.
Je le vois bien : tout ce monde profane,
Diſais-je alors, eſt fait pour les erreurs;
S'il applaudit, s'il juge, s'il condamne,
C'eſt un aveugle arbitre des couleurs:
Avec quel front, avec quelle arrogance,
Dans nos cités figure l'Ignorance!
Elle paraît au palais de Thémis,
En long manteau bien doublé de fourrure;
N'ayant d'yeux que ceux de ſes commis,
Elle eſt toujours dupe de l'Impoſture.
On la reçut dans les camps des guerriers,
Chez Lœwenhaupt, chez Cumberland qu'elle aime:
De gros chardons lui ſervent de lauriers:
Elle a par fois voyagé en Bohème;
Là, du vieux Brogle elle ordonna les camps,
Elle accoucha de ſes ſuccès brillans:
L'occaſion s'échappe devant elle;
Mais tous ſes ſoins ſont pour la bagatelle.

Cette idiote entre chez tous les grands,
Elle engendra menins et courtifans;
Son bras hardi changea bien, fans fcrupule,
Un diadème en bonnet ridicule:
Plus d'un pays par elle eft gouverné;
Mais fon triomphe eft fur-tout dans l'Eglife;
Tout tonfuré, par elle endoctriné,
Lui fait fes vœux d'éternelle fottife,
D'aveugle foi, d'horreur pour les favans.
Oui, la Fortune, en caprices bizarre,
S'y prend fi mal, que l'homme de talens
Eft très-fouvent fupplanté par l'ignare;
Chez nous, ailleurs et dans tous les climats,
C'eft, en deux mots, l'hiftoire des Midas.

DISCOURS
SUR
LA FAUSSETÉ.

MAUDIT foit le mortel dont la fombre malice,
La première eut recours aux traits de l'artifice;
Qui foulant à fes pieds l'augufte Vérité,
Du fard de la vertu couvrit fa fauffeté!
De fes yeux clignotans la timide paupière
Ne foutint point l'éclat des feux de la lumière;
Trifte ennemi du jour, les ombres de la nuit
Secondaient fon deffein par le fecret conduit.

Le monde, imitateur de ce coupable exemple,
Laiſſa la Vérité, ſans culte, dans ſon temple;
Depuis chez les humains tout parut confondu,
Et le mérite ſimple au crime fut vendu.
Le fourbe, oſant encore aſpirer à l'eſtime,
Uſurpa follement le nom d'eſprit ſublime;
Il reſta peu d'amis; et la Duplicité,
Adoptant les dehors de la Sincérité,
Sous ce déguiſement, difficile à connaître,
Confondit l'ami vrai, l'impoſteur et le traître.
Elle oſe impunément abuſer l'univers;
Elle croit que ſes traits, loin d'être découverts,
Echappent au public, dupé par ſa fineſſe;
Et ſa ſécurité ſe fonde ſur l'adreſſe.
"Il ſuffit (me diſait un jeune homme éventé,
De ſon eſprit brillant fortement entêté),
„ Il ſuffit à mes vœux, pour m'aſſurer de plaire,
„ De changer à propos d'air et de caractère:
„ Taciturne, Caton, avec mes bons parens,
„ Auſſi fou que la Lippe avec les jeunes gens;
„ Quelquefois débitant des propos de morale,
„ Ou pourceau d'Epicure et vrai Sardanapale;
„ Maître de ma perſonne et sûr de mon maintien,
„ Pantomime accompli, ſavant comédien;
„ De mes fins agrémens, le public idolâtre,
„ Docile à mes déſirs, s'attroupe à mon théâtre;
„ Lorſque je tiens à tout, mon cœur ne tient à rien;
„ Je flatte tout le monde et plais par ce moyen.
„ Le ſiècle eſt fait ainſi; le monde que j'abuſe,
„ Prétend être abuſé; ſa volonté m'excuſe;
„ Je parviens à mon but, en me jouant de lui:
„ On ſifflerait par-tout l'homme franc aujourd'hui;

„ La ſimple vérité ſent trop l'impoliteſſe,
„ La cour a, pour l'ouir, trop de délicateſſe;
„ On craint le ſobriquet d'honnête homme groſſier;
„ Le courtiſan ſur-tout doit faire ſon métier:
„ La mode eſt notre loi; le temps, qui nous conſume,
„ Aſſervit les vertus, et tout à la coutume."
Quoi! la mode aurait droit de détruire à ſon gré
Le lien des mortels de tous le plus ſacré?
La bonne foi ſerait ſujette à ſon caprice?
On verrait ſuccomber la vertu ſous le vice,
Et le fourbe à ſes pieds fouler la probité?
Le monde périrait ſans la ſincérité.
Toi-même le premier, que l'erreur environne,
Si, ſans penſer, ton ame au crime s'abandonne,
Qu'un ſcélérat plus fin, pratiquant tes leçons,
Te tende un piège adroit, et par ſes trahiſons
De ſa fauſſe amitié te rende la victime,
Que tu déclameras alors contre le crime,
Contre la fauſſeté qui prête à l'ennemi
Les couleurs, les dehors qu'a le ſincère ami!
Ah! que tu maudiras ces vaines accolades,
Et ces convulſions de fauſſes embraſſades,
Ces complimens menteurs, ces proteſtations,
Des ſentimens du cœur froides alluſions!
Crains d'un perfide ami la douceur affectée;
Dans ſes déguiſemens c'eſt un autre Protée;
Sa peau d'agneau te cache un dangereux lion,
Il change de couleurs comme un caméléon;
A quoi connaîtras-tu le motif qui l'inſpire,
S'il t'aime, s'il te hait, s'il trame, s'il conſpire?
Nous devinons, au moins, à l'air des animaux,
S'ils ſont amis de l'homme, ou bien méchans et faux:

Le paiſible mouton, en bêlant, broute l'herbe,
Le lion rugiſſant paraît fier et ſuperbe,
Le ſanglier farouche écume de fureur,
Le lièvre doit ſur-tout ſa vîteſſe à la peur,
Le tigre au regard faux eſt ſanguinaire et traître,
Le chien, qui nous careſſe, eſt fidelle à ſon maître.
Mais nous, qu'un même auteur doua des mêmes traits,
Nous n'avons dans nos yeux ni vertus ni forfaits;
Un démon peut avoir le corps parfait d'un ange;
A juger des dehors, notre eſprit prend le change.
Dans ce doute cruel, ſoupçonneux, incertain,
Tu te défierais de tout le genre humain.
Dans ton humeur chagrine, à bon droit miſanthrope,
Fuyant la compagnie et déteſtant l'Europe,
Et voyant, ſous tes pas, des abymes ouverts,
Tu trouverais ici l'image des enfers;
Eh quoi! ſi tu vivais chez des anthropophages,
Pourrais-tu redouter de plus cruels outrages?
Non; tout eſt confondu dans la ſociété,
Tout périt, en un mot, ſans la ſincérité.
Comme on voit de joueurs la compagnie inique
Par une volte adroite enfler ſa bourſe étique,
Par flux ou par reflux, ou dupans ou dupés;
Ainſi nous verrait-on et trompeurs et trompés.
Tu flattes tes défauts, lâche, par ta careſſe;
Ah! tremble, malheureux, de quitter la ſageſſe:
La fauſſeté te plaît: redoute ſes progrès;
Tu parviendras peut-être au comble des forfaits.
Des vices des humains la nuance eſt légère;
De l'artificieux le perfide eſt le frère:
Dans ce dédale obſcur, privé de la raiſon,
Tu pourras t'égarer juſqu'à la trahiſon.

Ainsi, du haut d'un roc à cime blanchissante,
Tombe et tourne un amas de neige étincelante ;
Son volume s'accroit et grossit en roulant,
Bientôt on le verra finir en s'écroulant.
Ainsi du premier crime est la suite fâcheuse ;
Ce poids qui nous entraîne en sa course orageuse,
Augmente à chaque instant notre perversité ;
Et d'écoliers, docteurs dans la méchanceté,
En étendant par-tout la pratique des vices,
Nous tombons d'un abyme en d'affreux précipices.
Dans ce monde méchant on ne peut être bon,
Dira du (*) Florentin le disciple profond ;
Entourés de filous, nous nous armons de ruse ;
Qui prétend nous duper, mérite qu'on l'abuse :
Et colorant ainsi les vices de son cœur,
Il trouve l'innocence où je vois la noirceur ;
Il modela long-temps sa morale farouche
Sur César Borgia, Mahomet et Cartouche ;
Ses mots entortillés ont un sens captieux :
Il est profane un jour, l'autre religieux ;
Et de l'hypocrisie il prend le masque utile,
Pour armer les fureurs du vulgaire imbécille ;
Mais dans l'art des fripons ce scélérat savant
A caché sous des fleurs les piéges qu'il nous tend.
Ce n'est que pour un temps que prospère le fourbe ;
Son esprit tortueux, fallacieux et courbe,
Toujours obscurément le conduit à son but ;
Le prestige finit dès son premier début,
De sa duplicité les ressorts se découvrent,
Le charme disparaît, tous les yeux enfin s'ouvrent.

(*) Machiavel.

Qu'il rampe obſcurément, en horreur chez les ſiens,
Parmi le dernier rang des derniers citoyens!
Que ce ſerpent, couvert d'ordure et de pouſſière,
Croupiſſe dans la fange et craigne la lumière!
Maîtres de l'univers, ſimulacres des Dieux,
Vous qu'un pouvoir ſuprême éleva juſqu'aux cieux,
Comment tolérez-vous l'infâme politique
Que dans vos cabinets la trahiſon pratique?
O temps! ô mœurs! ô honte! illuſtres ſcélérats!
Le Ciel n'a couronné que des princes ingrats.
Ah! ſi l'Honneur était errant, ſans domicile,
Il faudrait qu'en vos cœurs il trouvât un aſile;
Il faudrait retrouver chez vous la Vérité,
Et toutes les vertus de la Divinité:
Les princes bienfeſans en ſont la vive image;
Mais la Duplicité, mutilant leur viſage,
De leur couronne arrache un des plus beaux fleurons.
La bonté fait les Dieux; le crime, les Démons;
Choiſiſſez de ces deux, des vertus ou des vices;
Ou ſoyez nos tyrans, ou ſoyez nos délices;
Il n'eſt aucun milieu qui vous ſemble permis,
Un prince vertueux ne peut l'être à demi:
Un peuple à l'œil de lynx ſans ceſſe vous contemple;
Vos mœurs à l'univers doivent un grand exemple;
Le public trop facile et trop tôt corrompu,
Par la contagion de vos vices imbu,
Sur vos traces.... Mais quoi! j'en dis trop, je m'égare
Reſpectons dans nos vers la pourpre et la tiare.
L'honnêteté ſe peint de différens crayons;
Ce ſont des traits de flamme et d'éclatans rayons.
Pour tromper un rival, Mazarin par fineſſe,
Voulut charger Fabert d'une fauſſe promeſſe;

Mais Fabert refusa ce méprisable emploi :
« Non, pour des vérités, Seigneur, réservez-moi,
„ Quand vous voudrez, dit-il, tenir votre parole,
„ Pour y donner du poids, commandez et je vole ;"
Modèle des humains ! ah ! puissé-je en mes vers
Publier tes vertus au bout de l'univers !
Ainsi cet électeur, source de notre gloire,
Aussi grand dans la paix qu'au sein de la victoire,
Dans un jour de combat émule dangereux,
Se montra des Français l'ennemi généreux :
Un scélérat (*) s'offrit d'assassiner Turenne ;
" Je sais vaincre, dit-il, et ne sais point trahir ".
La Vérité déteste une finesse infame :
Son discours est pour nous le miroir de son ame ;
Elle joint avec art à la sincérité
Les grâces, la douceur, l'antique urbanité.
Ne soutenez donc plus, esprits souillés de crimes,
A qui l'enfer prêcha ses maudites maximes,
Que le grand art du monde est d'être fourbe et fin ;
Et que la Vérité, fâcheuse au genre humain,
Décrépite harpie, est faite pour déplaire :
Allez, voyez Camas, vous direz le contraire.

(*) Ce malheureux s'appelait Villeneuve.

AUX MANES

DE CÉSARION.

QU'ENTENDS-je ? Jufte Dieu ! Quelle affreufe nouvel
Céfarion n'eft plus ! le livide Trépas
Tranche, de fa faux cruelle,
Le fil de fes beaux jours, fes charmes, fes appas.
Quel affreux défefpoir ! Ami tendre et fidelle !
Je fens mille poignards qui me percent le cœur :
Ah ! ce cœur déchiré palpite de fureur ;
Tu n'es plus ! c'en eft fait, ma perte eft éternelle !
Mon amour, qui te fuit jufqu'aux bords du néant,
Au-delà du trépas te refpecte et t'honore ;
        Oui, je t'eftimai vivant,
        Et je te chéris encore.
Tu vis, fans t'ébranler, la Mort qui nous détruit ;
Dans ce moment affreux dont frémit la nature,
Ton courage étonnant te foutient, te conduit,
        Et ton ame jufte et pure
Méprife des enfers la frivole impofture,
Et les fombres terreurs d'un avénir fortuit.
Si durant tes beaux jours tu fuivis Epicure,
        Par un généreux effort,
Tu furpaffes Zénon au moment de la mort.
Hélas ! qu'eft devenu ce cœur fi magnanime ?
        Cet efprit tendre et fublime ?
        Vit-il encor ? n'eft-il plus ?
        Grand Dieu ! Quel affreux abyme !
Tout eft anéanti, l'efprit et fes vertus :

S

S'il reſpirait encor, ſon ombre ou ſa penſée
De l'empire des morts ſe ſerait élancée
Vers le ſéjour des vivans,
Pour ſoulager mes tourmens.
Ah! triſte ſouvenir! Regret plein d'amertume!
Stoïciſme inſenſé, vainement on préſume
De ſe munir par toi contre les coups du ſort:
J'ai cru mon ame impaſſible,
A tout malheur inſenſible;
Je ſuis détrompé: ta mort.....
Juſte Dieu! quel coup terrible!
Ciel! ma douleur mortelle et m'égare et me perd.
Grand Dieu! ton moment ſuprême!....
Dans ce déſeſpoir extrême,
Ma raiſon inutile en de ſi grands revers,
Conſpirant contre moi-même,
Rend mes chagrins plus amers.
Hélas, j'ai tout perdu, je perds l'ami que j'aime.
Je reſte ſeul, ſans toi, dans ce vaſte univers;
Ces jours ſont écoulés comme des ombres vaines,
Où nos deux cœurs unis, ne formant qu'un ſeul cœur,
S'entre-communiquaient leurs plaiſirs et leurs peines,
Et ne pouvaient jouir que d'un même bonheur.
Entre nous aucun partage,
Même goût et même uſage;
Notre tendre amitié nous rendait tout commun;
Jamais froideur ni nuage
Ne put exciter l'orage
D'un différent importun.
Les Jeux et les Plaiſirs t'accompagnaient ſans ceſſe;
Et ton eſprit, nourri des plus galans écrits,
Avait l'art d'ennoblir par ſa délicateſſe

Les bruyans tranſports des Ris:
Digne, par ta politeſſe,
D'être mis au niveau des célèbres eſprits
Dont s'applaudiſſait la Grèce,
Ou dont ſe vante Paris:
Plus digne, par ton cœur, d'occuper une place
Chez le peu de héros connus par l'amitié:
Si je ſavais jouer de la lyre d'Horace,
Je ferais retentir les échos du Parnaſſe
Des regrets de ce cœur toujours au tien lié,
Diſant: Céſarion paſſe
Achate et Pirithoüs,
Pylade, Oreſte et Niſus:
J'immortaliſerais, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Les éclatantes vertus
Qui brillaient dans ta belle ame.
Mais, Dieu! je vois le jour, et tu ne le vois plus?
Il n'eſt donc que trop vrai: la Mort inexorable
Ravit également le vulgaire hébété
Et l'homme le plus aimable;
Elle n'épargne rien, vertu ni dignité;
Sur les rives du Cocyte,
Il n'eſt vice ni mérite;
Ce qui n'eſt plus n'ayant qu'été,
J'y vois dans l'égalité
Hector, Achille et Therſite.
Vers ce ſéjour obſcur j'avance promptement;
Mes heures et mes jours volent rapidement:
Ma carrière, à plus de la moitié remplie,
Me préſente ſa ſortie.
Dans peu je te joindrai dans ton noir monument;
Là, dans cet aſile ſombre,

Je veux m'unir à ton ombre,
Et la chérir conſtamment.
Tandis que le Deſtin m'arrête dans ce monde,
Plein de ma douleur profonde,
Portant au fond du cœur l'empreinte de tes traits,
Nul bonheur ne pourra diminuer ma plainte;
Sous tes funèbres cyprès,
J'irai, ſur ta cendre éteinte,
Renouveler mes regrets,
Mon déſeſpoir, mes alarmes;
Te vouer ces ſoupirs pour moi ſi pleins de charmes,
Mes tendres vers et mes pleurs,
Et joncher ton tombeau des myrtes et des fleurs
Qu'auront arroſés mes larmes.
Qu'heureux eſt le mortel qui peut d'un front ſerein
Voir de l'affreux trépas les cruelles approches,
Et qui ſubit ſon deſtin,
Sans terreur et ſans reproches!

A
LA BARONNE DE SCHWÉRIN
SUR
SON MARIAGE
AVEC
LE SCHULTHISS LENTULUS.

DAIGNEZ recevoir ce fromage,
Comme prémice de l'hommage
De Meſſieurs les Treize Cantons.
Il eſt vrai que peu nous penſons;
Mais lorſque notre ame ſommeille,
L'Amour en ſurſaut la réveille:
O pour l'amour, nous le ſentons;
Auſſi nous nous réjouiſſons,
De ce qu'en ce jour d'alégreſſe,
Lentulus vous fera Suiſſeſſe:
Suiſſeſſe eſt un titre d'honneur:
Il vaut mieux que celui d'Abbeſſe,
D'Excellence, de Votre Alteſſe:
Bien en voudraient de tout leur cœur,
Qui pourraient bien n'en tâter guère;
Car jeune Suiſſe, en ſa vigueur,
Vaut mieux que prince octogénaire:
Mais, pour vous, gardez-vous-en bien,
De vieillir dans ce beau lien;
Et comme en Suiſſe on vous marie,
De notre nouvelle patrie,
Il eſt temps de ſavoir les lois.

Sachez donc qu'aux beautés aimables,
Qui, par leurs charmes adorables,
Subjuguent et bergers et rois,
Nos Suiffes galans et affables
Ont affuré les plus beaux droits.
Tout peu façonnés que nous fommes,
Il n'eft point, parmi tous les hommes,
Des Pantins ou Topinamboux,
En fait de preuves de tendreffe,
En fait de fidelles époux,
(Exceptez-en la politeffe)
De plus parfaits maris que nous.
Mais lorfqu'une femme ou maîtreffe
Sent de la caduque vieilleffe
Sur elle appefantir les coups;
Alors, pour comble, fa trifteffe
N'a d'hommages que nos dégoûts.
Des yeux rouges, (comprenez-vous ?)
Peu tannée et gorge flétrie,
Cheveux grifons, branlantes dents,
Dos convexe, et genoux tremblans,
Sont des meubles de friperie,
Qui ne trouvent plus de chalands
Dans toute notre Suifferie.
Euffiez-vous cent fois plus d'appas
Que Vénus n'en eut en fa vie,
Que l'amante de Ménélas,
Ou la bonne *****:
Ah! ce qui n'eft plus, on l'oublie;
Vieille, vous ne nous plairez pas:
C'eft pis encor; car la police,
Et la vénérable juftice

Très-vivement vous pourſuivront;
Et gravement vous ſoutiendront,
Que par infernale malice,
Vous voilà dans la vétuſté.
Ah! que d'eſprits profonds en Suiſſe,
En phyſique, en moralité!
Ils diſent: la malignité
Des femmes fait le caractère;
D'où vient qu'une jeune beauté
Devient une vieille ſorcière.
Ceci bien plus vous ſurprendra:
Chez nous on ne vit, ni verra
De radoteuſe ridicule:
Dès que jeuneſſe abandonnna
Perſonne qui la poſſéda,
Sitôt la juſtice la brûle,
Sans repentir et ſans ſcrupule:
Car, chez nous, ſorcières on a,
Et, je crois, tant on brûlera,
Qu'un jour à Zug, ou bien à Berne,
Vos divins charmes on verra;
Alors dans le fond de l'Averne,
Sorcières on reléguera,
Et déſormais plus n'y croira.
Oui, par vous la Suiſſe embellie
Se corrigeant de ſon erreur,
En abjurant ſon héréſie,
Et chantant la palinodie,
Avouera de tout ſon cœur,
Qu'il n'eſt d'autre ſorcellerie
Ni de preſtige ſuborneur,
Que la ſéduiſante magie
Des yeux de ce ſexe vainqueur.

LE MIRACLE MANQUÉ:

CONTE.

Je veux chanter, sur ma vielle profane,
Un conte vrai qui surpasse Peau-d'âne.
Objets usés, que nos tendres aïeux
Trouvaient si beaux, à présent chassieux;
Je vous implore éternelles grand'mères,
Que chaque hiver assemble autour des feux,
Dignes suppôts des contes merveilleux.
  Et vous aussi, Mesdames les sorcières,
Dans ce beau champ conduisez-moi des yeux;
Et vous, sur-tout, dont l'art et la puissance
Força l'enfer, et frappa dans Endor
Les yeux d'un roi, par un prophète mort.
  Messieurs les saints, souffrez par bienséance,
Que je vous place ici selon le tour.
O vous, des Cieux les sombres interprètes!
Doubles fripons, menteurs, et pis, prophètes!
Enseignez-moi les captieux discours,
Dont vous saviez fabriquer vos oracles;
Je dois ici célébrer les miracles
D'un preux cafard, cagot et triple-saint,
Vieux vétéran, maquignon de Calvin.
  Les vents fougueux déchaînés en barbares,
Fabricateurs de rhumes et catarres,
Vinrent l'hiver répandre sur Berlin,
A droite, à gauche, énormes maladies:
Et peu touchés de l'amour du prochain,

Diſtribuaient nombre d'apoplexies ;
La faculté, maudiſſant leur eſſaim,
Laiſſait mourir et perdait ſon latin ;
Tous les quartiers chantaient leurs élégies,
Invectivant contre Eole et Deſtin.
Dans les douceurs d'une paix fraternelle,
Gromaticus vivait avec deux ſœurs ;
(Qui du beau temps fabriquaient la nouvelle,
Feſaient par an deux almanachs menteurs,
Où ſe trouvait l'hiſtoire peu fidelle,
Ou bien plutôt l'impertinent roman
Des grands flambeaux cloués au firmament.)
Gromaticus, docteur d'aſtrologie,
Du bon Phébus feſait le ſubſtitut ;
Et renommé ſavant dans la magie,
De chaque fou recevait le tribut,
Seul revenu dont long-temps il vécut ;
Lorſque la Mort, qui feſait ſa récolte,
En tapinois ſur le champ l'accola,
Subitement en un ſeul tour de volte,
Sur le carreau roide mort le coucha.
D'abord grands cris ; ſes bonnes ſœurs pleurèrent,
Et à la fois ſi fortement hurlèrent,
Qu'à ce grand bruit leurs voiſins s'éveillèrent :
Un peuple entier chez le mort s'aſſembla ;
Les plus ſenſés point on ne conſulta,
Mais ſeulement les duègnes, les commères,
Qui décidaient de toutes les affaires,
Sur certain ças très-expertes, dit-on,
Quoique manquant de rime et de raiſon.
Dans cette foule et parmi le tumulte
D'un grand concours de peuple curieux,

Paraît ſoudain une figure occulte,
A l'œil hagard, à l'air faſtidieux,
Bouche béante, et face triſte et ſombre;
Du noir enfer ſemblait ſortir cette ombre;
Chacun le prit pour un magicien,
Pour un démon, pour un anti-chrétien:
L'aurait-on cru? ce farfadet ſiniſtre,
A large audace, à rabat de miniſtre,
Etait, dit-on, grand théologien.
D'abord, du mort les deux ſœurs l'entourèrent,
De les aider humblement le prièrent;
Sur quoi rêvant, le bon prélat enfin,
Sans autre avis, réſolument décide,
Qu'en invoquant le céleſte * *,
On nourrira ce cadavre livide,
De reſtaurans, de bouillons et de vin;
Le piquera par une cantharide,
Pour rappeler ſon eſprit clandeſtin:
" Je vais, dit-il, confondre l'incrédule,
„ Et l'eſprit-fort, encor plus ridicule;
„ Ces ſcélérats crèveront de chagrin,
„ Voyant le mort reſſuſciter demain."
L'invention fut par-tout applaudie;
Et tout s'empreſſe alors dans la maiſon:
L'une, à la hâte, apporte l'eau d'Hongrie;
L'autre, en courant, du baume d'Arabie;
Là, près du feu on réchauffe un bouillon,
De tous côtés c'était beau carrillon;
Tous les parens chez le mort s'empreſsèrent,
Si rudement des coudes ſe choquèrent,
Qu'à terre on vit ſauter plus d'un flacon,
Que ſe choquant des fioles ſe briſèrent.

Comme au rivage on voit après le flux
Dans peu de temps ſuccéder le reflux;
On vit ici ſe preſſer par la porte,
D'un peuple fou la nombreuſe cohorte;
Il entre, il ſort, et par le défilé,
Laſſé de voir, il s'était écoulé.
Le ſaint alors dévotement s'avance;
" Ne perdez point, leur dit-il, patience;
„ Tout doit, à gré, dans peu nous réuſſir;
„ Pour le préſent laiſſons, par bienſéance,
„ Au pauvre mort le loiſir de dormir:
„ Sortons; demain il faudra revenir."
Après qu'au mort on eut ouvert la bouche,
Et que ſa ſœur, bonne et ſainte Nitouche,
L'eut abreuvé d'un bouillon reſtaurant,
Chacun s'en fut, rempli de ce ſpectacle,
Et curieux de l'inouï miracle,
Qu'opérerait le pieux charlatan.
Ce jour enfin, pour leurs ſouhaits, arrive;
Avant qu'un coq eût chanté le matin,
Des bons parens la troupe fugitive
Vint promptement retrouver leur couſin;
On le revit, hélas! toujours de même,
Roide, immobile et le viſage blême;
Le ſaint revint, et fortement promit,
Que par l'effet de ſon pouvoir ſuprême,
On reverrait le mort ſortir du lit;
Sur quoi d'abord nouveaux bouillons on fit.
Enfin pendant huit jours on attendit;
Point de miracle; on attend le quinzième;
En eſpérant on va juſqu'au vingtième;
Mais pas un mot que le bon ſaint leur dit,

Pour le malheur du mort, ne s'accomplit:
Quel fut, hélas! l'abattement énorme,
Lorſque voulant juger du fait en forme,
Juſques au fond le cas s'approfondit;
Quelqu'un du mort leva la couverture;
Ciel! il ſentit.... fais-en la conjecture,
Ami lecteur; je ſais que tu m'entends;
Et volontiers de cette image impure
Je veux ici t'épargner la peinture.
Bref, on vit bien qu'il était enfin temps
Que le bon mort fût mis en ſépulture;
Et le cafard, malheureux en augure,
Devint depuis la fable des parens.
Lorſqu'une fois on eſt en train de croire,
L'eſprit ſe plie à toute abſurdité;
La fable alors paſſe pour vérité,
Et le menſonge eſt égal à l'hiſtoire:
On s'étourdit, on reçoit toute erreur
Qu'un cerveau creux engendra par boutade:
Quand une fois le bon ſens bat chamade,
Adieu raiſon, à jamais ſerviteur!

LE SERIN ET LE MOINEAU.

FABLE.

On ſe fait des grandeurs une très-fauſſe idée;
Les eſtime le plus qui les connaît le moins:
Telle ame, de leur ſoif ſe trouvant poſſédée,
Perd, pour les acquérir, et ſon temps et ſes ſoins.
Dans tous les états de la vie,
On trouve du haut et du bas,

Et tel, dont le bonheur inſpire de l'envie,
Se plaint de ce qu'il ne l'a pas.
Ecoutez ſur ceci le conſeil charitable,
Qu'oſent vous indiquer les oiſeaux de ma fable.
Un jour, dans un grand bourg, certain Moineau banal,
Des plus galans Moineaux redoutable rival,
Le plus eſtimé chez les belles,
Galant, joli, coquet un brin,
Volait, de ſes rapides ailes,
A l'entour d'un château flanqué de deux tourelles,
Palais du ſeigneur ſuzerain :
Il aperçoit, au fond d'une gentille cage,
Juché deſſus ſon bois, un merveilleux Serin,
Qui le ravit par ſon ramage.
" Hélas! ſe diſait-il, du peuple des oiſeaux
„ Au beau Serin échut le meilleur appanage ;
„ A l'abri des ſaiſons, à l'abri de l'outrage,
„ Logé comme un ſeigneur, il ignore mes maux :
„ Tandis que mouillé par l'orage,
„ Je grelotte ſur des roſeaux,
„ Il vit en très-grand perſonnage,
„ Il ſe mire dans des trumeaux ;
„ Son bon maître l'aime à la rage,
„ Il le nourrit de ſucre ou d'excellent biſcuit :
„ Tandis qu'en ce maudit village,
„ A coups de feu l'on me pourſuit,
„ Que j'erre comme un miſérable,
„ De cent careſſes on l'accable.
„ Sort cruel! où m'as-tu réduit ?
„ Que ne ſuis-je né ſon ſemblable ? "
Notre gentil Serin, quoique ſans truchement,
Comprit maître Moineau, et l'on ſent bien comment :

Un Serin du bel air, qui vit dans le grand monde,
Fût-il même tant ſoit peu ſot,
Doit deviner à demi-mot
Les autres oiſeaux à la ronde.
Il répondit au gros Moineau,
Dans ſon dialecte d'oiſeau :
" Ami, ta cervelle eſt timbrée ;
„ Parlant avec eſprit, tu raiſonnes bien mal :
„ Ma cage richement dorée
„ Te rend en ſecret mon rival :
„ Ah ! dans la plus ſuperbe cage,
„ Ces fers et ma captivité
„ Me font ſentir le poids d'un pénible eſclavage.
„ Que m'importe la vanité ?
„ Sois ſatisfait de ton partage ;
„ Point de bonheur ſans liberté. "

POÉSIES DIVERSES

AUX ÉCRASEURS.

Monsieur de Soubise avait écrit en France, lorsqu[...] marchait à Rosbach, qu'il allait cueillir un bouqu[...] pour la Dauphine : la pièce roule sur ce bouquet.

A quoi pensiez-vous donc, Soubise,
Et tous vos jeunes freluquets ?
Héros, par quelle balourdise
Vouliez-vous cueillir des bouquets
En Saxe, quand le vent de bise
Souffle et balaye les guérets ?
  Il gèle ; fourrez-vous d'hermine ;
Dans la Saxe il n'est plus de fleurs ;
Vous savez, fameux écraseurs,
Que Flore, selon sa routine,
Ne règne plus lorsque domine
Le vent du nord, dont les rigueurs
Des hivers sont les précurseurs.
  Jugez combien peu se combine
Ce bouquet pour votre Dauphine,
Avec tous nos fleuves glacés.
C'est beaucoup si vous amassez
De quoi la couronner d'épine ;
Cette offrande, quoique mesquine,
Ces chardons par vous enlacés,

Enchanteront cette héroïne,
Ebahiront la Pompadour;
Et le bien-aimé tout de même,
Long-temps assoupi par l'amour,
Bénira son nouveau système
Et son moderne Luxembourg:
Le héros, répète sa cour,
Est digne du grand roi qui l'aime.
Par-tout vos insignes exploits,
Votre dessein se développe;
Louis, cet écraseur de rois,
Devient l'arbitre de l'Europe.
Ah! si j'avais l'art et la voix
Du simple et naïf la Fontaine,
Je chanterais comme je dois
Ce monarque allié de Vienne,
Dont vos Français suivent les lois.
Mais mes chants, faits pour des ruelles,
N'effleurent que des bagatelles.
Ce grand roi doit se contenter,
Je vous le confesse sans feindre,
Du fameux Oudry pour le peindre
Et d'Esope pour le chanter.

A Breslau, ce 20 décembre
1757.

CONGÉ

DE

L'ARMÉE DES CERCLES ET DES TONNELIERS.

ADIEU, grands écraſeurs de rois,
Grands héros bouffis d'arrogance,
Délégués de ce roi de France
Qui croit m'aſſervir ſous ſes lois.
  Adieu, Turpin, Broglio, Soubiſe,
Et toi, Saxon *), dont les exploits
Sont couronnés par la ſottiſe;
Auſſi fou, quoiqu'à barbe griſe,
Que tu le parus autrefois
Près du Timock qui t'éterniſe.
  Je vous ai vu comme * * *
Dans des ronces en certain lieu
Eut l'honneur de * * * *
Ou comme au gré de ſa luxure
Le bon Nicomède à l'écart
Aiguillonnait ſa flamme impure
Des * * * *.
  Ah! quel ſpectacle a plus de charmes
Que le c * * * dodu des héros,
Lorſque par le pouvoir des armes
On leur a fait tourner le dos?
Les voir ainſi dans les alarmes,
C'eſt s'aſſurer dans l'avenir
D'un nom que rien ne peut ternir.

*) Le prince de Saxe Hildbourghauſen, battu en Hongrie au bord du Timock.

Je

Je vous l'avoue en confidence,
Qu'après ma longue décadence
Le beau laurier de ce taillis,
Qu'à votre aſpect je recueillis,
Je le dois à votre derrière,
A votre manœuvre en arrière :
Ah ! tant que le ſort clandeſtin
Vous placera dans ma carrière,
Tournez-moi toujours la viſière,
Pour le bonheur du genre humain !
C'eſt donc là, qui pourrait le croire ;
Sur quoi nous fondons notre gloire ?
Et voir un c*** mal-aguerri,
S'appelle en langage fleuri
Dont on pomponne mainte hiſtoire,
Etre l'amant le plus chéri
De Bellone et de la Victoire,
Et du Dieu Mars le favori.
O Fortune inconſtante et folle !
Tu veux que dans tous les climats
D'un c*** le mouvement frivole
Décide du ſort des Etats.
S'il ſe tourne ſans qu'on l'ordonne
Dans l'acharnement des combats,
La victoire nous abandonne,
Et la ſanguinaire Bellone,
En profitant de ces momens,
Du plus inébranlable trône
Bouleverſe les fondemens.
Si j'oſais, Dieu me le pardonne,
Rimer en *on*, tout comme en *u*,
Jamais poëte dans le monde

Depuis Homère n'aurait eu
Une matière plus féconde :
Mais la décence et la vertu
Toujours aux Muſes départie
Dont mon ſtyle s'eſt revêtu,
Veut même que dans l'impromptu,
Je reſpecte la modeſtie.
Laiſſons donc l'*u* tout comme l'*on* :
Et ſur des rimes moins cyniques
De tous ces tonneliers (*) comiques
Prenons congé ſur l'Hélicon.
Partez tous, héros éphémères,
Héros muſqués et ſi polis ;
Dans vos quartiers enſevelis,
Allez vous bercer des chimères
D'exploits ſi galans, ſi jolis.
Pompadouriques coryphées,
Erigez-vous de beaux trophées ;
Mais que ce ſoit en d'autres lieux.
Ou, ſi perſiſtant dans vos haines,
Toujours joints à mes envieux,
Vous revenez dans ces arènes,
J'attends de vos ſoins gracieux
Toujours de ſemblables étrennes. (**)
C'eſt ainſi, fameux capitaines,
Qu'en quittant ces bords périlleux,
Ces camps et ces fertiles plaines,
Je vous fais mes derniers adieux.

A Freybourg, le 6 novembre 1757.

(*) On appelait les Français tonneliers, parce qu'ils avaient avec eu les troupes des cercles.

(**) Ils avaient dit qu'ils voulaient donner des étrennes au roi d Pruſſe.

AU MARQUIS D'ARGENS.

Après que le Roi eut occupé le camp de Bunzelwitz près de Schweidnitz, les Russes se retirèrent en Pologne.

O que du Ciel la faveur infinie
De nos Pruſſiens en tout temps ſoit bénie!
Si ſon ſecours, moins viſible et moins clair,
N'éclate plus par la voix des oracles,
Quel temps jamais plus fécond en miracles,
Plus étonnant que ce ſiècle de fer?
Vous avez vu ces dangereux ſpectacles,
Comme le Ciel ſut défendre Colberg;
Comme il troubla matelots et pilotes
Au fier aſpect du valeureux Werner,
Dont les houſards diſſipèrent les flottes
Du Ruſſe agreſte et du Suédois altier.
Le Ciel guida le jeune Wurtemberg;
Pour coup d'eſſai ſa valeur inouïe
A bien battu la ſuperbe Ruſſie,
Sur le gros dos de monſieur Romanzow,
Qui, Dieu-merci, demeura ſain et ſauf.
Lorſqu'au printemps notre ardente héroïne
A Pétersbourg, parmi ſon peuple d'ours,
Choiſit et prend, après qu'elle y rumine,
Un général que ſa fureur deſtine
A guerroyer chez nous pour les deux cours;
Son vaſte empire avec douleur enfante

Ce vrai César, ce fameux Butturlin ;
Il vient, nous voit, et prenant l'épouvante,
Dans la Pologne il va s'enfuir soudain
Avec Bacchus, suivi de son butin.
Ainsi, Marquis, par mer comme par terre,
Ce peuple dur, ignorant et brutal,
Homme de corps, et d'esprit animal,
Balourdement s'est conduit dans la guerre.
Et pourquoi donc ces étranges rigueurs
Qu'en Moscovie exerça le czar Pierre,
Pour adoucir ce peuple incendiaire,
Puisqu'il n'apprit de ses législateurs
Qu'à promener sur les pieds de derrière ?
Il eut le knout et cent coups d'étrivière,
Pour se couper la barbe du menton
Et raccourcir un crasseux guenillon.
A tout ceci que nous dira Voltaire ?
Ce Butturlin doit le faire enrager.
Par quel effort sa plume mercenaire
En grands exploits pourra-t-elle changer
L'affront qui suit les pas de clerc d'un hère,
Qu'il est payé, Marquis, pour louanger ?
Ou bien il faut qu'il renonce au salaire,
Comme aux faveurs d'un Mécène d'Asow,
A Pétersbourg surnommé Schouwalow.
Quoi ! le rival de Virgile a la rage
De promener son Apollon gueuser,
Chez le barbare au plus lointain rivage,
Pour que l'Europe enfin sur son vieux âge
Le connaissant, sache le mépriser !
Vit-on jamais de plus folle boutade ?
Il veut du czar, panégyriste fade,

Hors de propos nous exalter le nom :
C'eſt un Lycurgue, un Socrate, un Solon.
Mais quel Solon ! un tyran parricide,
Qui réprimant la nature et ſes cris,
Souverain dur et parent plus perfide,
Souilla ſes mains dans le ſang de ſon fils.
De Charles douze il écrivit l'hiſtoire;
Mais en faveur du czar ſon ame noire
En vain s'efforce à préſent d'obſcurcir,
De ce héros la valeur et la gloire.
L'orateur peut parfois nous éblouir ;
La vérité dont ſouvent il ſe joue,
Eſt à la fin, quand il croit réuſſir,
L'écueil fatal où ſon crédit échoue.

Au camp de Noſſen, 1 d'octobre 1761.

LA CHOISEULLADE.

FACÉTIE.

O plaiſans fous, abſurdes politiques,
De vos projets ſectateurs fanatiques !
Vous vous vantez de poſſéder un art,
Un art, hélas ! digne des empiriques :
Et vous oſez, pronoſtiqueurs comiques,
Vous déclarer les rivaux du haſard ?
Et qu'ont produit ces projets chimériques,
Qu'ont enfantés vos baroques cerveaux ?
Rien que du bruit, un abyme de maux,
L'événement a trompé votre attente.

Qui l'aurait cru ? La Fortune inconſtante
Dans un clin d'œil détruit tous vos travaux.
Ni plus ni moins, ſelon votre calibre,
Vous deſſéchez à calculer les poids
Qui déſormais tiendront en équilibre
L'ambition et le pouvoir des rois.
Ces ſombres fous ne ſont pas corrigibles ;
Dieu leur donna des eſprits infaillibles ;
De leur orgueil l'aveuglement fatal,
De leurs flatteurs la lâche turpitude,
Leur fait trouver le point de certitude,
Dans les erreurs de l'art conjectural.
De tout côté entourés de naufrages,
Ils n'en feront ni prudens, ni plus ſages.
Tout conſeiller ſpirituel ou ſot,
Dans ce grand jeu d'états et de provinces ;
Où le haſard règle le ſort des princes,
Croit ſurement attraper le gros lot.
Ah, que j'ai vu de ſinguliers miniſtres !
Tels affectaient l'air empeſé des cuiſtres,
Et raiſonnaient en érudits pédans ;
D'autres plus fiers copiaient les tyrans,
Et me glaçaient par leurs regards ſiniſtres :
D'autres ruſés rampaient en courtiſans.
Et ces Atlas ſur leurs faibles épaules
Croyaient porter notre globe aux deux pôles,
Le diriger, le gouverner au gré
De leur eſprit auſſi faux qu'égaré.
Mais vous, Choiſeul, miniſtre petit-maître,
Ah ! que j'ai ri en vous voyant paraître
Sur les treteaux du théâtre public,
Si frétillant, ſi plein de pétulance,

Si tracaffier, (c'eft bien-là votre tic)
Au grand galop mener la pauvre France,
De chez Plutus, du fein de l'opulence,
Par la misère aux bords de l'hôpital!
Vous m'amufez, j'aime affez vos parades;
J'en rirais plus fi vos arlequinades
Au genre humain ne caufaient tant de mal.
Un je ne fais quel afcendant fatal
Vous fait ronger l'efprit d'inquiétude;
Projets nouveaux, plans entaffés fur plans;
Et l'univers dans vos oifeux momens,
Sert de jouet à votre turpitude.
Allons, encor un bon tour de Scapin,
Lazzi nouveau, brillant de gentilleffe,
Une gambade, une fcélérateffe,
Et vous voilà, tout ainfi que Pepin,
Inftitué Maire du très-Chrétien.
Voyez comment en allongeant la ferre
Il efcamote Avignon au Saint Père!
Comme un vieux chat, refpectant les charbons,
Sait du foyer retirer les marrons;
L'adroit **** ménageant l'Angleterre,
Vers fon objet s'avançant à tâtons,
Saifit l'inftant pour employer la force;
Et le voilà qui vous happe la Corfe.
Encouragé par ce fuccès d'hier,
Monfeigneur va voguer en pleine mer;
Il fait armer fpahis et janiffaires;
La Suède doit feconder fes chimères,
Et l'on doit voir les bras des Mufulmans
Frapper à dos les Ruffes conquérans.

Un des reſſorts ſe rompt de ſa machine ;
Voilà-t-il pas ſon projet en ruine ?
Il s'en conſole en tracaſſant ailleurs,
Et ces Anglais, nés dans ſon voiſinage,
De ſes travaux feraient-ils ſpectateurs ?
Ah ! je m'attends à quelque tour de page.
En tapinois, et ſans qu humain le sût,
Il fit paſſer des fonds en Hibernie ;
A Weſtmunſter ſon argent ſe reçut ;
Il troublera, guidé par ſon génie,
De l'orient la riche compagnie :
Non, jamais ſinge auſſi malin ne fut.
Et toi Genève, ô Rome calviniſte !
Si tu pouvais ici nous dévoiler,
Comme en tes murs, et preſque à l'improviſte,
Ton peuple fou ſe mit à rebeller ;
Comme ſemant cet eſprit de vertige,
Choiſeul de loin opéra ce prodige ;
Comment le ſieur Châtelain de Ferney,
Pour te troubler mit ſa malice en frais,
Et de Verſoy te préſentant le mole,
Et ſon rempart créé par l'hyperbole,
T'intimidait d'un vain épouvantail,
Pour diſſiper ton proteſtant bercail.
Que ne pourrais-je enfin dire moi-même ?
Neuchâtel ſeul me fournirait un thème ;
Meni pourrait illuſtrer mes écrits ;
Je citerais d'authentiques promeſſes,
Fauſſes autant que fourbes et traitreſſes :
Mais taiſons-nous, et qu'un profond mépris
De ſes travaux ſoit à jamais le prix.

Croyez-vous donc, quand il cabale et trame
Tant de complots, que le perturbateur
A pu jouir d'un inftant de bonheur?
Voyez, voyez quel tumulte en fon ame
S'élève, croît à la moindre rumeur.
Au mot d'exil il pâlit, il fe pâme;
Bientôt du roi le bon accueil l'enflamme.
Ainfi, toujours peu sûr de fa faveur,
Il eft flottant, et fon efprit balance,
Ou vers la crainte, ou bien vers l'efpérance.
Choifeul, Choifeul, confultez les experts:
Ils vous diront mieux que ne font ces vers,
Que la fortune eft laffe de vous fuivre.
Vous n'avez plus que deux momens à vivre,
Et vous voilà dévoré par les vers:
Tout difparaît, s'évanouit ou paffe:
Lois pour les rois, les grands et les fujets.
Pourquoi faut-il dans un fi court efpace
S'embarraffer d'auffi vaftes projets?
N'eft-on heureux qu'en défolant le monde?
Retz le fut-il en fomentant la fronde?
J'aimerais mieux me livrer à Zénon,
Etudier Marc-Aurèle ou Socrate,
Que d'imiter ce fougueux Héroftrate,
Objet d'horreur, d'abomination.
Quelque défir de briller qui nous flatte,
C'eft s'avilir pour mériter un nom.
Profitons mieux de cette courte vie.
Sans tant d'apprêts on trouve le bonheur,
Il fe préfente, il s'offre, il nous convie
A favourer fa divine douceur:
Il ne gît point au fein de la grandeur,

Séjour mêlé d'inconſtance et d'envie;
Mais chacun peut le trouver dans ſon cœur.
Heureux celui qui vit loin de la foule,
Qui ſait borner ſes immenſes déſirs,
Et ſans excès admet tous les plaiſirs!
D'un cours égal et doux ſon temps s'écoule;
Loin de l'éclat qui ſuit Sémiramis,
S'il ne jouit d'un auſſi pompeux ſonge,
Il eſt exempt du remords de la ronge;
Il vit en paix avec des vrais amis.
O jours charmans! aimable ſolitude!
Où l'amitié rend les états égaux;
C'eſt-là que loin de toute ſervitude,
La liberté fait naître les bons mots.
O mes amis! que toujours la ſageſſe
Dans ce ſéjour de folie et d'ivreſſe
Puiſſe guider vos deſſeins et vos pas!
Sachez dompter l'attrait de la molleſſe,
Et de l'orgueil les ſuperbes appas.
Vous irez tous un jour loger là-bas,
Où ſont reclus les Caton, les Emile,
Les Cicéron, les Trajan, les Virgile;
L'ambitieux s'y jette avec fracas,
Pour qu'à ſa mort ſon nom ſe faſſe entendre;
Le ſage doit, dégagé d'embarras,
Et ſans regrets, doucement y deſcendre.

LOUIS XV AUX CHAMPS ÉLYSÉES.

DRAME EN VERS.

Ces jours Caron voiturait dans ſa barque
Certain quidam qu'il ne connaiſſait pas:
Il l'examine, en ſe diſant tout bas,
Eſt-il manant, ou robin ou monarque?
Que reſte-t-il? rien après le trepas.
Le mort l'entend; d'un air mélancolique
Lui dit: Caron, je vois ton embarras;
Sur mon état tu veux que je m'explique:
Tu ſauras donc que j'ai donné des lois
Au beau pays qu'habitent les Gaulois;
J'ai fait la guerre, et j'étais pacifique;
J'étais dévot, partant encor lubrique.

CARON.

Quoi! ſerais-tu Louis le bien-aimé?

LE MORT.

Oui, c'eſt ainſi que Paris m'a nommé,
Lorſque dans Metz, malade à rendre l'ame,
Les bons badauds d'avance me pleuraient,
Et pour mes jours Saint-Denys invoquaient:
Mort à préſent peut-être qu'on me blâme.

CARON.

Quel mal ici te feront leurs propos?
Qu'on te béniſſe, ou bien qu'on te diffame.
Mais crains plutôt pour toi, pour tes égaux,
Le tribunal où préſide Minos,
Ce juge auguſte, inflexible et ſévère,
Eſt redoutable aux rois comme au vulgaire.

LE MORT.

Je crois, l'ami, ton cerveau dérangé.
Un très-chrétien, un puiſſant roi de France,
Par ton Minos peut-il être jugé?

CARON.

Quitte ta morgue et ta hauteur ſi fière,
Amas d'erreurs que l'orgueil a forgé!
Tu n'es plus rien que cendre et que pouſſière,
Et tu devrais au bord de l'Achéron
Avoir laiſſé l'enflure d'un vain nom.

LE MORT.

Ah! ton Minos, et ſa cour impolie,
Redouble encor mon regret pour la vie.
De ſaint Louis le reſpectable ſang
Ne peut donc point ici garder ſon rang?

CARON.

Va, va, ton ſaint, ma foi, ne te ſervira guère,
Et nous l'eſtimons peu dans notre hémiſphère.

LE MORT.

Ce juge a-t-il des lettres de cachet?

CARON.

Que dis-tu là? ce mot n'eſt point français.

LE MORT.

Il ſe peut bien qu'en ta triſte nacelle
Aucun ſeigneur ne l'ait nommé jamais;

L'invention en eſt aſſez nouvelle,
C'eſt un effort qu'a fait l'eſprit humain:
En étendant le pouvoir ſouverain,
Un prince peut, libre dans ſa colère,
Et prononçant un arrêt arbitraire,
Punir ſans bruit tel qu'il veut des ſujets;
Ce qui ſe fait par lettres de cachet:
Et ſi Minos en eſt muni d'avance,
Que deviendra ma fragile exiſtence?
Quel ſort affreux! j'ai tout à haſarder.

CARON.

Le talion eſt la loi la plus juſte.

LE MORT.

Tu n'entends rien à l'art de commander.
Le châtiment, dût-il même excéder,
Eſt le ſoutien de tout empire auguſte.

CARON.

Minos doit donc en uſer envers toi,
Car en ces lieux il eſt autant que roi.
Mais vois-tu bien que déjà ma nacelle
Vient de frapper à ces funeſtes bords
Que n'ont jamais pu repaſſer les morts?
Et tu vas voir des juges le modèle.
Allons l'ami, du cœur! mordieu, du cœur!

Louis deſcend de la barque, et prend terre.

Il eſt frappé des abois de Cerbère,
Il aperçoit ce monſtre avec horreur,
Il avançait à grands pas dans ſa route;
Le très-chrétien ſuait à groſſes gouttes;
En le ſuivant, criait le vieux nocher:
Ne veux-tu pas me payer le paſſage?
Un ſi grand roi voudrait-il me tricher?

Le bon Louis, allongeant le visage ;
Dit : je t'assigne, ô Caron ! sur les baux
Que payeront mes fermiers généraux.
Je n'en veux point ; il me faut des espèces ;
Répond Caron. Louis avait aux doigts,
Comme souvent aux cours en ont les rois,
De beaux bijoux, présens de ses maîtresses ;
Il en prend un ; le donne au batelier,
Qui le saisit, sans se laisser prier.
Louis le quitte et court à toute jambe,
Quoiqu'il fût lourd, pataud, très-mal ingambe ;
Il arriva dans les lieux où Minos
Juge à la fois les couards, les héros.
Le roi frémit à l'aspect redoutable
Du président et de ses assesseurs.
Ah ! disait-il, quel sort épouvantable !
S'il me condamne, hélas ! pour des erreurs
Dont à Paris on ne ferait que rire :
Ce dernier trait serait sans doute pire
Que cette scène insultante à mes mœurs
Qu'ont donné au public mes confesseurs.
Milliers de morts entouraient l'audience :
Expédiés promptement ils étaient
L'un après l'autre ainsi qu'ils arrivaient ;
Minos d'eux tous avait pris connaissance,
Et prononçait à chacun sa sentence.
Très-tristement quelques-uns s'en allaient ;
Plaignant leur sort : d'autres le bénissaient.
Parmi la foule enfin Louis s'avance.
Minos pensif et d'un air refrogné
Même de loin l'avait déjà lorgné.
Il lui fit signe et par son nom l'appelle.

" Ah! n'as-tu pas ſur les Gaulois régné ?"
Lui dit Minos. " Oui, Seigneur, ſous tutelle,"
Repart Louis: " Dans ma jeuneſſe frêle
„ Et d'Orléans, et Bourbon et Fleuri
„ M'ont appris l'art de régner ſur les lis."

MINOS.

Mais fus-tu donc pupille à barbe griſe?

LE ROI.

Non pas, Seigneur; quand je fus plus mûri,
Je devins lors un chaſſeur aguerri.

MINOS.

N'aimas-tu pas beaucoup la paillardiſe?

LE ROI.

Ce mot, Seigneur n'eſt plus chez nous de miſe:
Ainſi parlait le peuple aux carrefours;
Mais ce mot bas eſt banni pour toujours
De chez les grands dont la cour ſe compoſe.

MINOS.

Rayons le mot, mais parlons de la choſe;
Depuis la mort du premier des François,
Tu fus, dit-on, le plus galant des rois:
Aux courtiſans tu diſpenſais des cornes,
Et ſans toucher encor au parc aux cerfs.

LE ROI.

Ces doux plaiſirs ont de ſi courtes bornes,
Et nous vivons ſi peu dans l'univers,
Qu'il faut plutôt, tant qu'un homme eſt en vie,
Plaindre ſes maux que lui porter envie.

MINOS.

Qui t'envîrait Pompadour, du Barry,
Toutes les deux communes dans Paris

Avant le temps où ta haute perſonne
Auprès de toi les plaça ſur le trône?

LE ROI.

Ah! Si la mort vient de me tout ôter;
Faut-il encor en ces lieux m'inſulter?

MINOS.

La vérité, Louis, n'eſt point d'inſulte.
Trop haut jadis ſur un trône placé,
De vils flatteurs recevant le vain culte,
Tu fus par eux lâchement encenſé;
Mais ici-bas, dans les champs Elyſées,
Les vérités ne ſont point déguiſées;
On n'y connaît courtiſan ni flatteur,
Et l'on y dit que tes poſtiches reines
Ont avec toi partagé ta grandeur;
Par leurs avis que tu fis des fredaines,
Dont ton Etat reſſentit le malheur.
C'était mal fait; mais ton ame fut bonne:
Voilà Louis pourquoi l'on te pardonne.
Nous diſtinguons, amis de l'équité,
Le bien du mal: faibleſſe n'eſt pas crime.
Tu ſemblais né pour la ſociété;
Auſſi ton nom ne ſera point cité
Comme celui d'un monarque ſublime.
Tu pourras donc, ſans craindre ou redouter,
Dans ces boſquets tranquillement errer:
Et, ſi ſouvent tu bâillais dans le monde,
Tu peux, mon fils, ſur les bords de cette onde
Bâiller encor, ou d'amour ſoupirer.
Il dit et part, finiſſant l'audience:
Louis s'incline et fait ſa révérence,
Au fond du cœur mécontent et fâché.

Tou

Tout bien pesé, malgré sa suffisance,
Il en fut quitte encor à bon marché.
Du tribunal il s'éloigna sur l'heure,
Il veut savoir quel est l'heureux quartier
Où des Français la séquelle demeure. —
Prenez par-là — suivez bien ce sentier. —
En se hâtant Sa Majesté l'enfile.
Elle aperçoit dans ce charmant asile
Un pré fleuri, coupé par des bosquets.
Là, sous l'abri des antiques cyprès
On croyait voir des ombres diaphanes,
Des farfadets, des spectres ou des manes,
Ou les esprits des plus fameux Français.
Sa Majesté s'y rend en diligence,
Par pur amour pour les Welches de France.
Un haut rocher domine sur ce lieu,
Louis y voit le fameux Richelieu,
Qui méditait absorbé dans lui-même.
Louis lui dit — à quoi peux-tu rêver?
Mort une fois, tu ne peux t'élever.
Voudrais-tu donc faire encor un systême?
Un mort peut-il dans ces lieux innover?

RICHELIEU.

Fuis, importun, et laisse-moi couver
Le grand projet où mon esprit s'applique.
J'y règle tout par la dialectique;
Quand quelque jour je pourrai l'achever,
Chacun dira, c'est un chef-d'œuvre unique.

LOUIS.

Votre Eminence a troublé l'univers;
Veut-elle encor tracasser aux enfers?

RICHELIEU.

Si tu ſavais, ô roi trop flegmatique!
Sur quoi s'exerce ici ma politique,
Tout ſtupéfait, d'étonnement ſaiſi,
En admirant, tu dirais, qu'eſt ceci?

LOUIS.

Comment veux-tu qu'un étranger devine,
Sur quel objet ton vaſte eſprit rumine?
Mais nous croyons et ſommes convaincus
Qu'en cet aſile où rien ne t'importune,
Où rien ne peut augmenter ta fortune,
Tes grands travaux ſont des ſoins ſuperflus.

RICHELIEU.

Non, s'il te plaît — il s'agit d'une affaire . . . .

LOUIS.

Qui dans le fond ne t'intéreſſe guère . . . . .

RICHELIEU.

Qui ſoumettra les vaſtes cieux, l'enfer
Et tout le monde au bras de Jupiter.
Ne ſais-tu pas, que malgré ſa puiſſance,
Ce Dieu dépend de la Fatalité;
D'effet eſclave, et libre en apparence?
Je veux enfin que la néceſſité
Cède au torrent de ſon autorité.
Si j'ai rendu la France monarchique,
Je veux qu'un Dieu ſoit en tout deſpotique.

LOUIS.

Quoi! chez les morts ton eſprit agité
Eſt occupé toujours de politique?
Tu n'es qu'une ombre et n'exiſterais pas,
Si ton eſprit n'embrouillait les Etats.

RICHELIEU.

La loi des cieux, éternelle, immuable,
Détermina que toute ombre ici-bas
Fût à jamais à ſoi-même ſemblable;
Tant le penchant de l'homme eſt indomptable,
Qui fit la guerre, ici chamaillera;
Le biberon ici s'enivrera;
L'hòmme d'Etat ſe rendra reſpectable;
Et l'amoureux dans nos bois cherchera
Un doux objet, à ſes yeux agréable.

LOUIS.

Ah! ſi j'avais ici votre neveu,
Mon intrigueur, mon ami Richelieu,
Que je pourrais aller vite en beſogne!
Car chez les morts il n'eſt plus de vergogne.
Votre Eminence aime tant les projets;
Qu'elle en faſſe un pour combler mes ſouhaits:
J'attends tout d'elle; il faut qu'elle m'enſeigne
A remplacer du Barry, Pompadour.
J'oublîrai tout, empire, gloire et règne,
Si dans ces lieux j'aſſouvis mon amour.

RICHELIEU.

Oui, vous pourrez, ô mon roi! dès ce jour
Vous contenter: il eſt ici des belles
D'eſprit retors, qui ne ſont pas cruelles.
Pour les trouver, rendez-vous au canton
Où règne en paix le ſage Salomon.
Grandeur, éclat, pompe majeſtueuſe,
Vous frapperont dans cette cour nombreuſe:
Vous irez-là d'amour tout embraſé,
Et de ma part d'un mot autoriſé,
Vous préſenter à ce roi ſi lubrique.

Mille catins compofent fon férail.
Sage il était, mais fage judaïque.
Or il peut donc de ce nombreux bercail,
S'il eft poli, vous faire une part jufte
D'un beau tendron, peut-être un brin ufé.
Mais vous, grand roi, mais vous, mon prince augufte,
Si vous aimez, c'eft pour être amufé.
Un délicat n'eft point fenfé robufte;
Vous vigoureux, et familiarifé
A des catins de l'efpèce commune,
Allez, partez et vous ferez fortune.
Quand on eft roi, l'on n'eft point refufé.
  Pour Saint Louis, chargé de le conduire,
Fut ftupéfait de fon rôle nouveau.
Qu'était-il donc? honnête maquereau.
Tout preux guerrier n'en aurait fait que rire,
Le faint craignait que la grâce en défaut
Et ce métier ne pût un jour lui nuire.
Sa niche encor lui tenait fort à cœur,
Et les fermons prêchés à fon honneur,
Quoiqu'il ne fût ni vierge ni martyre.
  Ni plus ni moins ils broffaient les forêts.
Le roi difait, " je n'aurais cru jamais,
,, Que mort je puffe encenfer des attraits,
,, Qui dans le monde auraient pu me féduire. "
  Le faint répond, le cœur tout bouffi d'ire:
" Tout eft ici dans le relâchement:
,, Minos languit, le bon vieillard radote.
,, J'en fuis contrit, mon ame fi dévote
,, Défirerait un juge violent,
,, Sévère, et fait pour juger les coupables. "
  Le roi repart: " Vous êtes bien méchant.

„ Pourquoi punir des faibleſſes aimables ?
„ Si l'on voulait punir à la rigueur,
„ Ces lieux bientôt changés, méconnaiſſables,
„ N'offriraient plus qu'un ſéjour plein d'horreur,
„ Un endroit triſte, un grand déſert aride,
„ Tout dépeuplé, ſauvage, en un mot, vide;
„ Car où trouver tant de mortels parfaits?
„ Vous, cher ſaint, mort avant qu'on m'ait vu naître,
„ (Je n'en crois rien) mais vous l'étiez peut-être.
„ Qui tenterait d'analyſer de près
„ La vertu pure et la plus éclatante,
„ Y trouverait parmi tous ſes attraits,
„ A ſon regret quelque tache frappante.
„ Ah! quel ſouhait, ah! quel cruel deſſein
„ Pour un Louis et pour un maître ſaint,
„ Que d'envoyer tous les mortels du monde,
„ Et tout ce qu'en produira l'univers,
„ Pour s'abymer au fond d'un gouffre immonde,
„ Au grand jamais rôtir dans les enfers!"

SAINT LOUIS.

Quoi! c'eſt mon fils? . . . . que mon ſang dégénère!
Je te renonce et ne ſuis plus ton père:
Si Richelieu ne m'eût commis le ſoin
De te mener auprès du * * du coin;
En abhorrant tes diſcours hérétiques,
Et tes propos très-encyclopédiques,
Je me ferais d'abord ſigné trois fois,
Et ſur ton nez j'aurais briſé ma croix.

LE ROI.

Sommes-nous donc en terre catholique?
Ne vois-tu pas qu'en ce lieu pacifique

Tout eſt mêlé; les juifs, turcs et chrétiens
Vivent en paix au milieu des païens?

SAINT LOUIS.

Voilà-t-il pas de ces propos damnables,
Partant d'un cœur froid, tiède, indifférent?
Un roi chrétien doit être intolérant,
S'il ne prend pas nos livres pour des fables.

LE ROI.

Et faut-il donc avoir le cœur plus dur
Que n'eſt l'airain, ou le fer ou l'azur?

SAINT LOUIS.

Ah! nous voici ſur la frontière juive.
Je te maudis, je te quitte et m'eſquive.

Louis tout ſeul s'approche du palais.
En le voyant Sa Majeſté l'admire;
Car Salomon jadis, pour le conſtruire,
Mit ſagement tout le Liban en frais:
Il eſt de cèdre, embelli par l'ivoire;
Sa vaſte enceinte eſt un grand territoire;
Sur le fronton, ouvrage exquis de l'art,
On y voyait dame Ruth et Thamar,
Et des Hébreux la véridique hiſtoire.
Le roi, placé deſſus ſon trône d'or,
Alors donnait à tout juif audience.
L'introducteur, qui n'était pas butor,
Chaſſe en avant la multitude immenſe,
Nouveaux venus de Londre et de Byzance,
De Rotterdam, de Pologne et de France.
Le bon Louis, las d'attendre, bâillait,
Entre les dents tout doucement jurait.
Ce prince avait toujours dans la penſée
Le pontilio de ſa grandeur paſſée.

Tout en bâillant il remarque à l'écart
Certain quidam ; il crut le rèconnaître.
Certes c'eſt lui..... c'eſt Samuel Bernard.
Comment, Monſieur, comment pouvez-vous être
Parmi le tas de ces vils circoncis ?

BERNARD.

Sachez, mon roi, mon ſouverain, mon maître,
Que j'ai paſſé chez les Français jadis
Pour plus grand juif que ceux qu'on voit paraître
Dans ce palais chez Salomon admis.
Arabe ou juif, j'en ai bu toute honte.
Je cherche ici de l'or qui vient d'Ophir,
Je ſuis retors, je le gagne à bon compte ;
Je riſque tout afin d'en acquérir.

LE ROI.

Vous êtes-donc, Bernard, toujours le même ?

BERNARD.

Pour les tréſors mon amour eſt extrême.
Mais vous, mon roi, que cherchez-vous ici ?
Chez Salomon ? vous parmi le vulgaire !
Un fait pareil, tout extraordinaire,
Mérite bien que j'en ſois éclairci.

LE ROI.

Je viens chercher, chez ce roi qu'on vénère,
Pour mes plaiſirs une douce commère !
Bref, en un mot, pour mon amuſement,
Une catin de ſon vieux Teſtament.

BERNARD.

Sur cet article il peut vous ſatisfaire.

LOUIS.

Ne vois-tu pas que ces pouilleux de juifs,
Dans notre monde errans et fugitifs,

Dans celui-ci sont gens qu'on considère ?
Le roi d'eux seuls paraît être occupé.
Je vais ici me morfondre à rien faire ;
C'est mon destin, ou je suis bien trompé.

BERNARD.

Ne craignez point, mon oi, telle aventure,
Et vous serez reçu, je vous le jure.
Sur quoi Bernard en élevant la voix
Cria tout haut : écoutez grands et rois,
Il est ici dans ce palais auguste
Un petit-fils de Louis dit le juste.
Sera-t-il dit que parmi ces pouilleux,
Rogneurs d'espèce, ou bien fripiers hébreux,
On souffre encor, confondu dans la foule,
Un roi, jadis oint par la sainte ampoule ?
Il dit : d'abord un silence profond
(Effet commun que produit la surprise)
Succède au bruit, et le roi Salomon
Dit : c'est un conte, ou c'est une méprise.
Bernard se dresse et répond : Seigneur, non ;
Vous possédez dans votre cour brillante
Le bien-aimé Louis, le très-chrétien.
C'est lui, vous dis-je, et je vous le présente.
Louis s'avance ; à son noble maintien,
A son grand air on reconnut très-bien
Qu'il n'était pas un prince à la douzaine ;
Et Salomon, en lui tendant les bras,
Dit : quel bonheur de voir en mes États
Sa Majesté de France très-chrétienne !
Louis répond, sans marquer d'embarras,
Comme aurait pu haranguer Démosthène.

Nos deux grands rois, bras deſſus bras deſſous,
Très-tendrement tous les deux s'embraſsèrent.
Fraternité de bon cœur ſe jurèrent;
Car tous les deux avaient les mêmes goûts,
Et quoique morts étaient amoureux fous.
Pour profiter du temps de la viſite,
Le Français dit au Jéruſalémite:
Ah! montrez-moi, grand roi, votre ſérail;
Je voudrais fort le connaître en détail.
Nenni, nenni, répond l'Iſraélite;
Mon bon papa fut jadis fait cocu
Par ſon cher fils Abſalon le pendu.
Je ne veux point perpétuer ſes cornes,
En admettant un roi nouveau-venu
Dans mon ſérail, ſans impoſer des bornes
Aux vifs tranſports d'un amour éperdu.
Mais, dit Louis, mon amour fait carême.
Depuis trois mois mort, enterré, tout blême,
Taxerait-on mon ombre dans ces lieux
D'être un objet aux jaloux dangereux?
Tant pis, répond le Juif qui s'inquiète,
On a plus faim quand on a fait diète.
Vos Français ont, je ne ſais quel jargon,
Pour captiver les femmes et les filles,
Peu connu dans Salem et Béthoron,
Qui plaît au ſexe et trouble les familles.
Mais après tout, vous êtes étranger,
Et pour montrer à quel point je ſais vivre,
Dans cet inſtant je veux qu'on vous délivre
Une beauté qui ſait ſe rengorger,
Qui fit tourner la tête à mon vieux père,
Qui ſait comment on ſubjugue les rois.

C'eſt Bethſabé ; tel eſt ſon nom de guerre ;
Un trait frappant de ſes fameux exploits,
C'eſt qu'elle fit, las ! par galanterie,
Aſſaſſiner ſon mari, Mons Urie.

LOUIS.

Ah ! quelle femme, ô Ciel, et quel beau don
Me fait ici le grand roi Salomon !

SALOMON.

Elle vaut bien la Pompadour, mon frère,
Qui vous força d'entreprendre la guerre,
Dont aſſez mal vous vous êtes trouvé. . . .

LOUIS.

Qui vous l'a dit ? comment ? quoi ! vous ſavez. . . .

SALOMON.

Que les Français tant prônés dans l'hiſtoire
Chez les Germains ont enterré leur gloire.
Mais laiſſons-là les faits où le haſard
Peut avoir eu la principale part.
Prens ta catin et pars avec ta dame,
Qui ſaura bien perpétuer ta flamme,
Te ſubjuguer, te bâter, te brider,
Te plaire encor et te perſuader.

LOUIS.

Je le vois bien, je ne m'en puis défendre,
Car d'un mauvais payeur il faut tout prendre.
C'eſt le précis de ce que nous écrit
Le gazetier fameux de l'Elyſée.
Je ne veux pas garantir ce qu'il dit.
La vérité qu'on aime et qu'on chérit,
Eſt à trouver en tout lieu mal aiſée.
Pour cette fois, lecteur, ceci ſuffit.

Tu fais du moins que ce bon roi de France
Ne manque point là-bas de jouissance.
Si tu veux plus savoir de son destin,
Attends encor, ne perds point patience;
Tu l'apprendras l'ordinaire prochain.

SIX ÉPIGRAMMES.

Chez un malade on mande un aſſaſſin.
Il le tua ; c'eſt la vieille coutume
Mais ſur ceci ce qu'aucun ne preſume,
C'eſt que d'effroi mourut le médecin.

* * *

Auguſte fait dans huit jours banqueroute,
Diſait à Dreſde un gar français.
On répondit : Vous n'y voyez donc goutte ?
Ah ! pour du mal, le roi n'en fit jamais ;
Mais c'eſt ſon page et ſon vilain laquais.

* * *

Un vieux ſoudart, revenant de campagne,
Trouva chez lui ſa fidelle compagne,
Qui dans ce temps ſeule toutes les nuits,
Fit un poupon, pour charmer ſes ennuis.
Sur quoi le gar, dans la maiſon, à bruire :
Quand ſa Junon, qui ſavait le conduire,
Lui dit : " Pourquoi tous deux nous quereller ?
„ Lorſque, ſuivant ta rage furibonde,
„ Tu travaillais à détruire le monde,
„ N'ai-je raiſon, moi ! de le repeupler ? "

* * *

Certain quidam, qui n'était déniaiſé,
S'écriait : " On me déshonore !
„ Ah ! je ſuis actéoniſé
„ Par ma femelle que j'abhorre. "
Un ſien ami, d'un air rêveur,

Lui dit: " Va, prends de l'ellébore :
„ D'être cocu n'eſt pas ſi grand malheur;
„ Tu méritais peut-être pis encore :
„ Où diable auſſi places-tu ton honneur? "

* * *

Un monſtre féminin, fléau de ſon mari,
L'avait perſécuté, du jour qu'il l'avait pris,
Juſqu'au jour que la mort un beau matin l'eût frite:
Le veuf s'en déſeſpérait fort :
Ses amis lui diſaient : " Vous la pleurez à tort. "
" C'eſt que je crains, dit-il, qu'elle ne reſſuſcite. "

* * *

Un ottoman ambaſſadeur
Vint, de la part du grand ſeigneur,
A Vienne, cour très-haut huppée ;
Des préſens leur fit par honneur.
Il donna, (je crois, par erreur)
A l'impératrice l'épée,
Et la quenouille à l'empereur.

EPITAPHE DE VOLTAIRE.

CI-GÎT le ſeigneur Arouet,
Qui de friponner eut manie.
Ce bel eſprit toujours adroit
N'oublia pas ſon intérêt :
Même en paſſant dans l'autre vie
Lorſqu'il vit le ſombre Achéron,
Il chicana le prix du paſſage de l'onde ;
Si bien que le brutal Caron,
D'un coup de pied au ventre appliqué ſans façon,
Nous l'a renvoyé dans ce monde.

BILLET DE CONGÉ DE VOLTAIRE.

Non, malgré vos vertus, non, malgré vos appas,
Mon ame n'eſt point ſatisfaite.
Non, vous n'êtes qu'une coquette
Qui ſubjuguez les cœurs, et ne vous donnez pas.

RÉPONSE DU ROI.

Mon ame ſent le prix de vos divins appas,
Mais ne préſumez point qu'elle ſoit ſatisfaite.
Traître, vous me quittez pour ſuivre une coquette;
Moi, je ne vous quitterais pas.

O D E S.

PRÉFACE.

PRÉFACE.

C'EST à vous, mes amis, que j'offre cet ouvrage;
D'un cœur qui vous chérit c'eſt un léger hommage.
Vous y verrez du ſérieux
Entremêlé de badinage,
Des traits un peu facétieux,
Dont la morale au moins eſt ſage.
Mais n'imaginez pas que la morgue d'auteur,
De l'amour-propre en moi fortifiant l'erreur,
M'inſpire dans cette préface.
Ma paſſion m'a fait la loi,
Et les charmans accords d'Horace
M'ont fait poëte malgré moi.
Ma Muſe tudeſque et bizarre,
Jargonnant un français barbare,
Dit les choſes comme elle peut;
Et du compas parfait bravant la ſymétrie,
Le puriſme gênant, et la pédanterie,
Exprime au moins ce qu'elle veut.

Libre de cette ſervitude,
Un trait d'imagination
Vaut mieux, au gré de ma raiſon,
Que cette froide exactitude
Dont les modernes font l'étude,
Et qu'on réprouve à l'Hélicon.

O D E S.

ODE A LA CALOMNIE.

Quel eſt ce monſtre, ou ce fantôme
Qui pourſuit ſans ceſſe mes pas ?
Echappé du ſombre royaume,
Ses yeux me lancent le trépas ;
Ce ſpectre livide et farouche
Vomit de ſa profane bouche
Des flots d'amertume et de fiel :
Hors le menſonge, et l'impoſture,
L'aigreur, la fourbe, et le parjure,
Il n'eut jamais de corps réel.
  Barbare fille de l'Envie,
Je reconnais tes lâches traits,
A ta rage, non aſſouvie
De trahiſons et de forfaits ;
A l'impudence de tes œuvres,
A tes ſerpens, à tes couleuvres
Qu'allaite l'animoſité ;
Au voile qui couvre ta tête,
Au ſon de ta fauſſe trompette,
Organe de l'iniquité.
  Des noirs flambeaux de Tiſiphone
Animant les ſombres lueurs,
Tu les agites près du trône,
Qui diſparaît ſous leurs vapeurs ;

Et dès que ta fureur l'aſſiége,
De l'innocence qu'il protége,
Il n'entend plus les triſtes cris ;
Bientôt complice de ton crime,
Le trône, en te ſervant, opprime
Tous ceux que ta haine a proſcrits.
Du maſque de la politique
Tu couvris tes difformes traits ;
L'audace de ta langue inique
Aux rois intenta le procès :
D'un mugiſſement effroyable
Contre moi ta haine coupable
Fait retentir toutes les cours :
Déſormais l'ame des miniſtres,
Tu changes, ô projets ſiniſtres !
En ſombres nuits leurs plus beaux jours.
Ainſi l'agile Renommée,
Pleine de tes diſcours pervers,
De ta rage qu'elle a ſemée,
Empoiſonne tout l'univers.
De ſes nouvelles affamée,
L'Europe, avalant la fumée
Qu'exhale ton ſouffle infecté,
Dans les erreurs où tu la plonges,
Prend les oracles des menſonges,
Pour l'arrêt de la vérité.
Ta rouille s'attache ſans ceſſe
Aux noms célèbres et fameux ;
Leur beauté trop brillante bleſſe
Tes yeux louches et ténébreux :
L'affreux Démon qui te poſsède,
Flétrit Céſar chez Nicomède,

N'épargna pas les Scipions;
Tu fis exiler Bélifaire;
Ta magie aux yeux du vulgaire
Changea leurs lauriers en chardons.
Quel fut jamais le grand mérite
Contre lequel tu ne t'aigris?
Tu ne pourfuivis point Therfite,
Mais Achille entendit tes cris;
Afin d'éteindre l'héroïfme,
En Grèce on vit de l'oftracifme
S'armer tes difciples cruels;
Les grands hommes font tes victimes,
Leur fang répandu par tes crimes
Fume encor fur tes noirs autels.
Luxembourg, dans ta folle ivreffe,
Fut accufé d'enchantemens;
(*) Eugène même en fa jeuneffe
Porta les marques de tes dents;
Colbert, miniftre refpectable,
Du vil opprobre qui l'accable
Fait encor rougir les Français;
De Louis, ce monarque augufte,
On ofait infulter le bufte
Le moment d'après fon décès.
Ton poignard, qui frappe la gloire,
Fait reffufciter les héros;
Plus d'un guerrier dut fa victoire
Aux aiguillons de fes rivaux:
Et s'il franchit tous les obftacles,

(*) On l'appelait à Paris Dame Claude, comme à Rome on appelait César la femme de tous les maris.

Son nom, après tant de miracles,
Sert d'antidote à tes venins ;
En t'acharnant aux noms célèbres,
Leur grand éclat dans tes ténèbres
En éblouit plus les humains.

Je ne crains donc plus les reproches
D'avoir fouffert de ton courroux,
Quand tous les traits que tu décoches
Sur la vertu portent leurs coups.
En vain l'on s'oppofe à ta rufe,
Minerve, en s'armant de Médufe,
Ne faurait te pétrifier :
Du temps feul l'heureux bénéfice
Peut, en découvrant ta malice,
Au grand jour nous juftifier.

Et vous, fes nourriffons perfides,
Par le monftre même allaités,
Vous dont les langues parricides
Ont fucé fes méchancetés,
Ajoutez votre voix profane,
De l'impofture infame organe,
A fes farouches hurlemens ;
Battez plutôt les flots de l'onde,
De ma tranquillité profonde
Rien n'ébranle les fondemens.

Tandis qu'en nos jardins éclofe,
Et voltigeant de fleurs en fleurs,
De fon nectar qu'elle compofe
L'abeille amaffe les douceurs ;
En fuçant une plante vile,
Des frelons la troupe ftérile,
Prépare et diftille fon fiel ;

Quand vers la ruche induſtrieuſe
Bourdonne la mouche envieuſe,
L'eſſaim prend ſon eſſor au ciel.
Ainſi, quand heureuſe et tranquille,
Satisfaite de ſon deſtin,
L'innocence, toujours utile,
Travaille au bien du genre humain;
L'on voit entre tes mains barbares
Les fers tranchans que tu prépares
Aiguiſés avec tant d'ardeur,
Pour détruire juſqu'au veſtige
Le nouveau monument qu'érige
Et la ſageſſe et le bonheur.
Cent fois j'ai vu tes mains ingrates,
Par d'indignes raffinemens,
Careſſer les morts, que tu flattes
Pour mieux déchirer les vivans:
Tes crimes, que la nuit recèle,
Craignent le jour qui te décèle,
Pareils aux lugubres corbeaux,
Qui dans les cyprès les plus ſombres
De leurs cris effrayant les ombres,
S'attroupent autour des tombeaux.
Et toi, venimeuſe vipère,
Toi dont la morſure d'aſpic
Bleſſa ce régent débonnaire,
Prince né pour le bien public;
Tigre ſanguinaire et ſauvage,
Je renonce à l'ingrat ouvrage
D'adoucir tes féroces mœurs;
Plutôt ſous ſon ardent tropique,

Le Maure des monſtres d'Afrique
Pourrait-il dompter les fureurs.
Soyez l'émule de Virgile,
Et régnez ſur le double mont,
Mais les hurlemens de Zoïle
Vous font déſerter l'Hélicon ;
Et l'aigle audacieuſe et fière,
Qui s'élevait dans ſa carrière
Juſqu'au palais du Dieu du jour,
Baiſſant l'aile, qu'elle déploie,
Subitement oiſeau de proie
Se change en rapace vautour.
En conſacrant la Calomnie,
Le cœur enflé de ſes venins,
Vous proſtituez le génie,
Vos chants et vos concerts divins.
N'abuſez point de votre veine.
Des eaux limpides d'Hippocrène
Son fiel empoiſonne le cours.
Je préfère à votre éloquence
Le ſage et vertueux ſilence
De Bernard, chantre des amours.
Ainſi la Naïade éplorée,
Quand aux vents mutins et fougueux
Son onde tranquille eſt livrée,
Sent bouillonner ſes fonds pierreux :
Du ſein de ſes grottes profondes,
Le limon ſe mêle à ſes ondes,
Et trouble le criſtal des eaux ;
Mais dans le calme, tranſparente,
Et plus claire ſuivant ſa pente,
Rien d'impur n'altère ſes flots.

Ainſi ces forfaits qu'on publie,
S'ils ſont nouveaux, frappent les airs,
On les mépriſe, on les oublie;
Le libelle eſt rongé des vers.
Le ſeul mérite véritable
En ſoi trouve un appui durable
Contre l'impoſteur effronté:
Il oppoſe, ſans qu'il s'abuſe,
A l'injuſtice qui l'accuſe
L'équitable poſtérité.

La vérité défigurée
Triomphe à la fin de l'erreur,
Contre l'impoſture ſacrée
Julien trouve un défenſeur:
Lorſque la haine et ſa cohorte,
Lorſque la jalouſie eſt morte,
La vertu paraît ſans abri;
Et toujours dans l'auguſte hiſtoire
Nous voyons refleurir la gloire
Que l'envieux avait flétri.

ODE A GRESSET.

Divinité des vers et des êtres qui penſent,
Du palais des eſprits, d'où partent tes éclairs,
Du brillant ſanctuaire où les humains t'encenſent,
Ecoute mes concerts.

Rien ne peut réſiſter à ta force puiſſante,
Tu frappes les eſprits, tu fais couler nos pleurs,
Ton éloquente voix, flatteuſe ou foudroyante,
Eſt maîtreſſe des cœurs.

Tes rayons lumineux colorent la nature;
Ta main peupla la mer, l'air, la terre et les cieux,
Pallas te doit l'égide, et Vénus ſa ceinture;
Tu créas tous les Dieux.

Sous un maſque enchanteur la fiction hardie
Cacha de la vertu les préceptes charmans;
La vérité ſévère en parut embellie,
Et toucha mieux nos ſens.

Tu chantas les héros: ton ſublime génie,
En ſon immenſité bienfeſant et fécond,
Relevant leurs exploits, embelliſſant leur vie,
Les fit tout ce qu'ils ſont.

Auguſte doit ſa gloire à la lyre d'Horace,
Virgile lui voua ſes nobles fictions;
Séduits par leurs beaux vers, les mortels lui font grâce
De ſes proſcriptions.

Tandis qu'appeſantis, vaincus par la matière,
Les vulgaires humains, abrutis, fainéans,
Végètent ſans penſer, et n'ouvrent la paupière
Que par l'inſtinct des ſens.

Tandis que des auteurs l'éloquence déchue
Coaſſe dans la fange au pied de l'Hélicon,
Se déchire en ſerpent, ou ſe traîne en tortue
Loin des pas d'Apollon:

O toi! fils de ce Dieu, toi nourriſſon des Grâces
Tu prends ton vol aux cieux qu'habitent les neuf ſœurs
Et l'on voit tour à tour renaître ſur tes traces
Et des fruits et des fleurs.

Tes vers harmonieux, élégans ſans parure,
Loin de l'art pédanteſque en leur ſimplicité,
Enfans du Dieu du goût, enfans de la Nature,
Prêchent la volupté.

Tes ſoins laborieux nous vantent la pareſſe;
Et chacun de tes vers paraît la démentir:
Non, je ne connais point la peſante molleſſe
Dans ce qu'ils font ſentir.
Au centre du bon goût d'une nouvelle Athènes,
Tu moiſſonnes en paix la gloire des talens,
Tandis que l'univers, envieux de la Seine,
Applaudit à tes chants.
Berlin en eſt frappé: à ſa voix qui t'appelle,
Viens des Muſes de l'Elbe animer les ſoupirs,
Et chanter aux doux ſons de ta lyre immortelle,
L'amour et les plaiſirs.

LA FERMETÉ.

Fureur aveugle du carnage,
Tyran deſtructeur des mortels,
Ce n'eſt point ton aveugle rage
A qui j'érige des autels;
C'eſt à cette vertu conſtante,
Ferme, héroïque, patiente,
Qui brave tous les coups du ſort;
Inſenſible aux cris de l'envie,
Qui pleine d'amour pour la vie,
Par vertu mépriſe la mort.
Des Dieux la colère irritée
Contre l'ouvrage audacieux
Du téméraire Prométhée,
Qui leur ravit le feu des cieux,
Du fatal préſent de Pandore
Sur l'univers a fait éclore

Des maux l'aſſemblage infernal:
Mais par un reſte de clémence,
Ces Dieux placèrent l'eſpérance
Au fond de ce préſent fatal.

Sur ce prodigieux théâtre
Dont les humains ſont les acteurs,
La Nature, envers eux marâtre,
Semble ſe plaire à leurs malheurs,
Mérite, dignité, naiſſance,
Rien n'exempte de la ſouffrance;
Dans nos deſtins le mal prévaut;
Je vois enchaîner Galilée,
Je vois Médicis exilée,
Et Charles (*) ſur un échafaud.

Ici ta fortune ravie
Anime ton reſſentiment;
Là ce ſont les traits de l'envie
Qui percent ton cœur innocent;
Ou ſur ta ſanté floriſſante
La douleur aiguë et perçante
Répand ſes cruelles horreurs;
Ou c'eſt ta femme ou c'eſt ta mère,
Ton fidelle Achate, ou ton frère,
Dont la mort fait couler tes pleurs.

Tels ſur une mer orageuſe
Naviguent de frêles vaiſſeaux,
Malgré la fougue impétueuſe
Des barbares tyrans des flots;
Par les vents les vagues émues,
Soudain les élancent aux nues,

(*) Charles I, roi d'Angleterre.

Les précipitent aux enfers ;
Le Ciel annonce leur naufrage,
Mais raſſurés par leur courage ,
Ils bravent la fureur des mers.

Ainſi dans ces jours pleins d'alarmes,
La conſtance et la fermeté
Sont le bouclier et les armes
Que j'oppoſe à l'adverſité :
Que le deſtin me perſécute,
Qu'il prépare ou hâte ma chute,
Le danger ne peut m'ébranler.
Quand le vulgaire eſt plein de crainte,
Que l'eſpérance ſemble éteinte ,
L'homme fort doit ſe ſignaler.

Le Dieu du temps d'une aile prompte
S'envole et ne revient jamais ;
Cet être en s'échappant nous compte
Sa fuite au rang de ſes bienfaits ;
Des maux qu'il fait et qu'il efface,
Il emporte juſqu'à la trace ;
Il ne peut changer le deſtin :
Pourquoi dans un ſi court eſpace,
Du malheur d'un moment qui paſſe
Gémir et ſe plaindre ſans fin ?

Je ne reconnais plus Ovide,
Triſte et rampant dans ſon exil,
De ſon tyran flatteur timide,
Son cœur n'a plus rien de viril ;
A l'entendre , on dirait que l'homme,
Hors des murs ſuperbes de Rome,
Ne trouve plus d'eſpoir pour ſoi :
Heureux ſi pendant ſa diſgrace

Il eût pu dire comme Horace,
Je porte mon bonheur en moi!

Puiſſans eſprits philoſophiques,
Terreſtres citoyens des cieux,
Flambeaux des écoles ſtoïques,
Mortels vous devenez des Dieux:
Votre ſageſſe incomparable,
Votre courage inébranlable
Triomphent de l'humanité:
Que peut ſur un cœur inſenſible
Déterminé, ferme, impaſſible,
La douleur et l'adverſité?

Régulus ſe livre à Carthage,
Il quitte patrie et parens,
Pour aſſouvir dans l'eſclavage
La fureur de ſes fiers tyrans:
J'eſtime encor plus Béliſaire
Dans l'opprobre et dans la misère,
Qu'au ſein de la proſpérité;
Si Louis paraît admirable,
C'eſt lorſque le malheur l'accable,
Et qu'il perd ſa poſtérité.

Sans effort une ame commune
Se repoſe au ſein du bonheur;
L'homme jouit de la fortune
Dont le haſard ſeul eſt l'auteur.
Ce n'eſt point dans un ſort proſpère
Que brille un noble caractère;
Dans la foule il eſt confondu:
Mais ſi ſon cœur croît et s'élève
Lorſque le Deſtin ſe ſoulève,
C'eſt l'épreuve de la vertu.

L'aveugle Sort eſt inflexible,
En vain voudrait-on l'appaiſer;
A ſa deſtinée invincible
Quel mortel pourrait s'oppoſer?
Non, toute la force d'Alcide
Contre un torrent d'un cours rapide,
N'aurait pu le faire nager:
Il nous faut d'une ame conſtante
Souffrir la fureur inſolente
D'un mal qu'on ne ſaurait changer.

LA FLATTERIE.

QUELLE fureur, quel Dieu m'inſpire?
Quel feu s'empare de mes ſens?
Viens, Muſe, reprenons la lyre,
Cédons à tes enchantemens;
Soutiens-moi, vertueux Alcide,
Toi dont la valeur intrépide
Combattit des monſtres affreux;
Comme toi vengeur de la terre,
Il faut que je porte la guerre
A des monſtres plus dangereux.

Les tempêtes dont le ravage
Briſe les vaiſſeaux aux rochers,
Et couvre les mers du naufrage
De cent audacieux nochers:
Les airs dont l'haleine empeſtée
Fait de la terre dévaſtée
L'affreux théâtre d'Atropos,
Sont moins craints ſur cet hémiſphère

Que n'eſt le flatteur mercenaire,
Qui corrompt le cœur des héros.
L'inſinuante Flatterie
Eſt la fille de l'Intérêt,
L'artifice qui l'a nourrie,
Des vertus lui donna l'apprêt;
Elle eſt ſans ceſſe au pied du trône,
Son vain encens qui l'environne,
Enivre les rois et les grands;
Le maſque de la politeſſe
Couvre la rampante baſſeſſe
De ſes faux applaudiſſemens.
Tel un ſerpent caché ſous l'herbe,
Serrant ſes anneaux tortueux,
Dérobe ſa tête ſuperbe
A l'Africain audacieux:
Il rampe ainſi pour le ſurprendre;
Le piége qu'il a ſu lui tendre
Eſt caché ſous l'émail des fleurs;
Ou telle une vapeur légère
Egare, à l'inſtant qu'elle éclaire,
Les trop crédules voyageurs.
Un adulateur politique
Couvre par la feinte douceur
D'un éternel panégyrique
L'apprêt d'un venin corrupteur;
Sa bouche eſt trompeuſe et perfide,
Sa langue eſt un dard homicide
Qui frappe et perce ſans effort,
Comme le chant de la Syrène
Dont la mélodie inhumaine
Par le plaiſir donne la mort.

O Ciel! quelle métamorphofe
En cèdre change le rofeau,
D'un vil chardon fait une rofe,
Ou d'un ciron fait un taureau!
Mévius devient un Virgile,
Therfite eft l'émule d'Achille.
Tous les objets font confondus:
Rois, connaiffez la flatterie,
C'eft elle dont l'idolâtrie
De vos vices fait des vertus.

Souvent fon indigne baffeffe
Adora d'infames tyrans,
Approuva leur fcélérateffe,
Et leur vendit cher fon encens.
La fortune préfomptueufe,
La trahifon, l'audace heureufe
Trouvèrent des adulateurs;
Cartouche orné d'une couronne,
Ou Catilina fur le trône,
Auraient-ils manqué de flatteurs?

Lorfque preffé de veine en veine
Mon fang s'embrafe en s'agitant,
Et porte fa flamme foudaine
Jufques dans mon cœur palpitant,
Que déjà mon ame obfcurcie
M'abandonne à la frénéfie;
En vain le flatteur effronté,
D'une éloquence décevante,
Vantera ma couleur brillante
Et l'embonpoint de ma fanté.

Loin que la baffe flatterie
Puiffe colorer nos défauts,

Cette coupable idolâtrie
Ternit la gloire des héros;
Loués ou blâmés par les hommes,
Nous demeurons ce que nous ſommes,
Malades, ſains, diſpos, perclus:
Non, ce n'eſt point votre éloquence,
C'eſt l'aveu de ma conſcience
Qui décide de mes vertus.

Louis, qui fit trembler la terre,
Ce roi dont on craignait le bras,
Louis était grand à la guerre
Et très-petit aux opéras.
Tous ces monumens de ſa gloire,
Qu'un roi conſacre à ſa mémoire,
Rendent ſon triomphe odieux;
Et je méconnais ſur le trône
Le conquérant de Babylone,
Lorſqu'il ſe dit le fils des Dieux.

Réveillez-vous de votre ivreſſe,
Rois, princes, ſavans et guerriers,
Et ſubjuguez une faibleſſe
Qui flétrit vos plus beaux lauriers.
Voyez l'océan du menſonge
Où votre aveugle amour vous plonge;
Vous vous noyez par vanité:
Que votre ame aux flatteurs rebelle
Briſe le miroir infidelle
Qui lui cache la vérité.

O Vérité pure et brillante!
O fille immortelle des Cieux!
De la demeure étincelante
Daignez deſcendre ſur ces lieux;

La lumière eſt votre partage,
Diſſipez le ſombre nuage
Dont l'orgueil couvre la raiſon;
Comme aux doux rayons de l'aurore
Le brouillard épais s'évapore,
Qui s'étendait ſur l'horizon.
Miniſtres, qui ſuivez l'exemple
Des Cynéas et des Mornay,
Vous ſeuls vous méritez un temple
Aux plus grands hommes deſtiné;
Vous, dont la critique ſévère
En reprenant a l'art de plaire,
Vous êtes ſeuls de vrais amis.
Flatteurs, n'employez plus la ruſe;
Ne croyez point qu'elle m'abuſe,
Je connais vos traits ennemis.
Céſarion, ami fidelle,
Plus tendre que Pirithoüs,
Je retrouve en toi le modèle
De la première des vertus.
Que notre amitié ſans faibleſſe
Nous dévoile avec hardieſſe
Et nos erreurs et nos défauts:
Ainſi l'or que le feu prépare,
Se purifie et ſe ſépare
Du plomb et des plus vils métaux.

LE RÉTABLISSEMENT DE L'ACADÉMIE.

QUE vois-je! Quel ſpectacle! O ma chère patrie!
Enfin voici l'époque où naîtront tes beaux jours;
L'ignorant préjugé, l'erreur, la barbarie,
Chaſſés de tes palais, ſont bannis pour toujours:
Les beaux arts ſont vainqueurs de l'abſurde ignorance;
Je vois de leurs héros la pompe qui s'avance,
Dans leurs mains les lauriers, la lyre et le compas;
La Vérité, la Gloire,
Au temple de Mémoire
Accompagnent leurs pas.
Sur le vieux monument d'un ruineux portique,
Abattu par les mains de la groſſièreté,
S'élève élégamment un temple magnifique
Au Dieu de tous les arts et de la vérité;
C'eſt-là que le ſavoir, la raiſon, le génie,
Ayant vaincu l'Erreur à force réunie,
Elèvent un trophée aux Dieux leurs protecteurs;
Ainſi qu'au Capitole
Se portait le ſymbole
Du ſuccès des vainqueurs.
Sous le règne honteux de l'aveugle ignorance,
La terre était en proie à la ſtupidité,
Ses tyranniques fers tenaient ſous leur puiſſance
Les membres engourdis de la ſimplicité;
L'homme était ombrageux, crédule, abject, timide,
La Vérité parut et lui ſervit de guide;
Il ſecoua le joug des paniques terreurs,
Sa main briſa l'idole
Dont le culte frivole
Nourriſſait ſes erreurs.

Sur la profonde mer où navigue le ſage,
De ſa faible raiſon uniquement muni,
Le ciel n'a point de borne et l'eau point de rivage,
Il eſt environné par l'immenſe infini ;
Il le trouve par-tout et ne peut le comprendre ;
Il s'égare, il ne peut ni monter ni deſcendre,
Tout offuſque ſes yeux, tout échappe à ſes ſens ;
Mais l'obſtacle l'excite,
Et la gloire l'invite
A des travaux conſtans.

Par un dernier effort la raiſon fit paraître
Ces ſublimes devins des myſtères des Dieux ;
C'eſt par leurs ſoins que l'homme apprend à les connaître ;
Ils éclairent la terre, ils liſent dans les cieux ;
Les aſtres ſont décrits dans leur oblique courſe,
Les torrens découverts dans leur ſubtile ſource ;
Ils ont ſuivi les vents, ils ont peſé les airs,
Ils domptent la nature,
Ils fixent la figure
De ce vaſte univers.

L'un par un priſme adroit et d'une main ſavante
Détache cet azur, cet or, et ces rubis,
Qu'aſſemble des rayons la gerbe étincelante
Dont Phébus de ſon trône éclaire le pourpris.
L'autre du corps humain, que ſon art examine,
Décompoſe avec ſoin la fragile machine
Et les reſſorts cachés à l'œil d'un ignorant ;
Et tel d'un bras magique
Vous touche, et communique
L'électrique torrent.

Je vois ma Déité, la ſublime Eloquence,
Des beaux jours des Romains nous ramener les temps,

Reſſuſciter la voix du ſtupide ſilence,
Des flammes du génie animer ſes enfans.
Ici coulent des vers, là ſe dicte l'hiſtoire,
Le bon goût reparaît, les filles de Mémoire,
Diſpenſent de ces lieux leurs faveurs aux mortels,
N'écrivent dans leurs faſtes
De leurs mains toujours chaſtes
Que des noms immortels.
Tel au faîte brillant de la voûte azurée
On nous peint de cent Dieux l'aſſemblage divers;
La nature eſt ſoumiſe à cette ame ſacrée
Qui gouverne les cieux, la terre, et les enfers;
Dans cette immenſité chacun a ſon partage:
Aux antres de l'Etna Vulcain forge l'orage,
Éole excite en l'air des aquilons mutins,
Tandis que Polymnie
Par ſa douce harmonie
Enchante les humains.
Telle brille en ces lieux cette auguſte aſſemblée,
Ces ſages confidens, ces miniſtres des Dieux,
Ces céleſtes flambeaux de la terre aveuglée,
Le préjugé lui-même eſt éclairé par eux;
Leurs ſoins ont partagé l'empire des ſciences,
Leur ſénat réunit toutes les connaiſſances,
Leur eſprit a percé les ſombres vérités,
Leurs jeux ſont des miracles,
Leurs livres des oracles
Par Apollon dictés.
Fleuriſſez, Arts charmans; que les eaux du Pactole
Arroſent déſormais vos lauriers immortels;
C'eſt à vous de régner ſur le monde frivole,
C'eſt au peuple ignorant d'honorer vos autels:

J'entends de vos concerts la divine harmonie,
Le chant de Melpomène et la voix d'Uranie ;
Vous célébrez les Dieux, vous inſtruiſez les rois ;
Une main ſouveraine,
Un goût puiſſant m'entraîne
Sous vos ſuprêmes lois.

LA GUERRE DE 1747.

BELLONE, juſqu'à quand ta rage frénétique
Veut-elle déſoler nos peuples malheureux ?
Et pourquoi voyons-nous de leur ſang héroïque
En tous lieux prodiguer les torrens généreux ?
La terre infortunée eſt livrée au pillage,
Aux flammes, aux combats, aux meurtres, au carnage,
Et la mer n'aperçoit ſur ſes immenſes bords
Que des naufrages et des morts.

Ce monſtre au front d'airain, le Démon de la guerre,
Monſtre avide et de ſang et de deſtruction,
Ne s'eſt donc arrogé l'empire de la terre
Que pour l'abandonner à la proſcription ?
Jamais le vieux Caron n'a tant chargé ſa barque ;
De ſes funeſtes mains la redoutable Parque
N'a jamais à la fois rompu tant de fuſeaux,
Où tenaient les jours des héros.

La Diſcorde barbare, encor toute ſanglante,
Secouant ſes flambeaux, excitant ſes ſerpens,
De l'antique chaos ſombre et farouche amante,
Ébranle la nature, et pourſuit les vivans ;
Elle guide leurs pas d'abymes en abymes,
Le déſeſpoir, la mort, la trahiſon, les crimes,
Complices et vengeurs de ſes cruels forfaits,
Couvrent la terre de cyprès.

Quel tranſport inouï? Quel nouveau feu m'anime?
Un Dieu ſubitement s'empare de mes ſens,
Apollon me poſsède, et ſon eſprit ſublime
Va prêter à ma voix ſes immortels accens.
Que l'univers ſe taiſe aux accords de ma lyre,
Rois, peuples, écoutez ce que je dois vous dire,
Appaiſez les tranſports de vos ſens agités,
Pour recevoir ces vérités!

Vous, juges des humains, vous nés dieux de la terre,
Oppreſſeurs orgueilleux de ce triſte univers,
Si vos bras menaçans ſont armés du tonnerre,
Si vous tenez captifs ces peuples dans vos fers,
Modérez la rigueur d'un pouvoir arbitraire;
Ces humains ſont vos fils, ayez un cœur de père:
Ces glaives enfoncés dans leur malheureux flanc,
Sont teints de votre propre ſang.

Tel qu'un paſteur prudent, à ſon devoir fidelle,
Défend et garantit ſon troupeau bien-aimé
Contre la dent du loup et la griffe cruelle
Du lion par la faim au carnage animé;
Quand le tyran des bois s'échappe et prend la fuite,
Son troupeau ſe repoſe et paît ſous ſa conduite;
Et s'il trait ſes brebis, s'il les tond dans ſes bras,
Sa main ne les égorge pas.

Tel eſt pour ſes ſujets un tendre et bon monarque,
Humain dans ſes conſeils, humain dans ſes projets,
Il allonge pour eux la trame de la Parque,
Il compte tous ſes jours par autant de bienfaits;
Ce n'eſt point de leur ſang qu'il achète la gloire,
Il laiſſe à ſes vertus le ſoin de ſa mémoire:
Tels furent ces héros, Titus, Marc-Antonin,
Les délices du genre humain.

Abhorrez à jamais ces guerres inteſtines:
L'ambition fatale allume ce flambeau,
De l'univers entier vous faites des ruines,
Et la terre ſe change en un vaſte tombeau.
Quelle ſcène tragique étale ce théâtre!
L'Europe à ſes enfans trop cruelle marâtre,
De l'Aſie étonnée arme le puiſſant bras,
Pour les dévouer au trépas.
La Sibérie enfante un eſſaim de barbares,
Les froids glaçons du nord mille fiers aſſaſſins;
Je les vois réunis, Caſpiens et Tartares,
Marcher ſous les drapeaux bataves et germains:
Quel démon excita votre farouche audace?
Oui, l'Europe pour vous n'a plus aſſez de place,
La fureur des combats vous guide ſur les mers,
Pour troubler un autre univers.
Quitte enfin le ſéjour de la voute azurée,
Déeſſe dont dépend notre félicité,
O Paix! aimable Paix! ſi long-temps déſirée,
Viens fermer de Janus le temple redouté;
Bannis de ces climats l'intérêt et l'envie,
Rends la gloire aux talens, à tous les arts la vie:
Alors nous mêlerons à nos ſanglans lauriers,
Tes myrtes et tes oliviers.

LES TROUBLES DU NORD.

L'UNIVERS ébranlé ne reſpire qu'à peine,
Tout le ſang fume encor que ſa rage inhumaine
Avait fait ruiſſeler dans l'horreur des combats;
On ne voit ſur la terre

Que traces de la guerre,
Et traces du trépas.
Tel, après que la flamme exerça sa furie,
Accablé des débris de sa triste patrie,
L'habitant malheureux voit dans l'abattement
Ces monumens funestes,
Ces ruines, ces restes
D'un long embrasement.
Tels nos tristes regards nous découvrent nos pertes,
Du Danube et du Rhin les campagnes désertes;
De la fureur des rois les vestiges sanglans,
Des murs réduits en poudre,
Des palais que la foudre
Laisse encor tout fumans.
Les cris des orphelins, les veuves éplorées
Demandent tristement aux lointaines contrées,
Les auteurs de leurs jours ou leurs époux péris:
Ah! familles trop tendres
Il n'est plus que les cendres
De vos parens chéris.
Dans son épuisement l'Europe frénétique
Sentit de ses transports la folie héroïque,
Et sa faiblesse enfin rallentit ses fureurs,
Désarma la vengeance,
Réprima l'insolence
De ses fiers oppresseurs.
La paix, du haut des cieux de Bellone vengée,
Vint planter sur ces bords l'olive négligée;
Sous cent verroux de bronze elle enferma Janus,
Ramenant sur ces rives
Les Muses fugitives,
Qu'on ne connaissait plus.

C'eſt toi, fille du Ciel, dont la douce puiſſance,
Ramène les plaiſirs, les arts et l'abondance,
Qu'exilait loin de nous l'impitoyable Mars:
Le peuple qui reſpire
Sous ton heureux empire,
Ne craint plus les haſards.
Mais déjà ſous l'Etna l'audacieux Typhée
Sent renaître en ſon ſein ſa fureur étouffée;
Il veut rompre les fers qui cauſent ſon tourment;
De ſon terrible gouffre,
Le bitume et le ſouffre
Coulent comme un torrent.
Des froids antres du nord s'élèvent des tempêtes;
Un orage nouveau vient menacer nos têtes,
Le fer de l'étranger veut couper nos moiſſons:
Ah! quelle ardeur funeſte,
Ou bien quel feu céleſte
Embraſa ſes glaçons?
O vous! qui n'enfantez que des complots ſiniſtres,
Fléaux du genre humain, ambitieux miniſtres,
D'eſclaves entourés tous flétris de vos fers,
Vos funeſtes intrigues
Vos cabales, vos brigues
Déſolent l'univers.
Votre eſprit occupé de projets tyranniques,
Pour uſurper le nom de fameux politiques,
De crimes, d'attentats, de forfaits enivré,
Se livre à ſon caprice,
Et pour lui la juſtice
N'a plus rien de ſacré.
De la foi de vos rois l'auguſte privilége
Ne ſaurait arrêter l'audace ſacrilége,

Ni l'impétueux cours de vos débordemens,
La guerre qui s'élance,
Flattant votre arrogance,
Rompra tous vos fermens.
Déplorables ſujets, qu'on mépriſe et qu'on brave,
Nés libres, mais au fond eſclaves d'un eſclave,
Contre des inconnus, quand il veut ſe venger,
Gladiateurs ſans haine
Vous courez dans l'arène
Pour vous entr'égorger.
Mais le péril s'accroît, les nuages groſſiſſent,
Les vents ſont déchainés et les cieux s'obſcurciſſent,
Le tonnerre en grondant va tomber en éclats,
Menaçant de ſa chute
Les provinces en butte
De deux puiſſans Etats.
De notre illuſion le brouillard ſe diſſipe;
Dans ce myſtère obſcur je lis, nouvel Oedipe,
Que l'aigle des Céſars par un dernier effort,
Tremblant, mais plein de rage,
Enhardit au carnage
Tous ces guerriers du nord.
Secouant ſes flambeaux, la Diſcorde infernale
Répandant les venins de ſa bouche fatale,
D'une nouvelle Amate empoiſonna le cœur;
Elle trouble la terre,
Elle appelle la guerre
Pour ſervir ſa fureur.
Ah! quand reviendrez-vous, heureuſes deſtinées,
Qui ſous le vieux Saturne ourdîtes les années,
Et les jours fortunés de l'univers naiſſant?
Serait-ce que nos crimes

Nous rendent les victimes
D'un vengeur tout puiſſant ?
Et quoiqu'en aboyant l'indiſcrète ſatire
Divulgue avec aigreur que l'univers empire,
Que nous ſerons ſuivis de plus méchans neveux ;
Mépriſons ces chimères :
Oui, nous valons nos pères,
Ils valaient leurs aïeux.
Mais quel Dieu ſecourable a par ſa voix puiſſante
Arrêté dans ſon cours l'audace violente,
Dont étaient animés nos furieux rivaux ?
Il prolonge la trève,
Il émouſſe le glaive
Qu'aiguiſait Atropos.
Tel que le Dieu puiſſant qui domine ſur l'onde,
D'un coup de ſon trident frappa la mer profonde ;
Dont l'amant d'Orithie excitait la fureur ;
Les vagues s'appaisèrent,
En grondant reſpectèrent
Les lois d'un Dieu vainqueur.
Ainſi lorſque Louis en Albion s'explique,
Que l'univers entend de ſa voix pacifique
Retentir en tout lieu les magnanimes lois ;
Mars ſuſpend les alarmes,
Et renferme ſes armes
Qui menaçaient cent rois.
Venez, plaiſirs charmans, venez grâces naïves,
Que vos jeux déſormais embelliſſent nos rives,
Je conſacre mon luth au beau Dieu des amours ;
Je ſuis ſous ſon empire,
Déjà ce Dieu m'inſpire,
Adieu Mars pour toujours.

AUX PRUSSIENS.

PEUPLES que la valeur conduiſit à la gloire,
Héros ceints des lauriers que donne la victoire,
Enfans chéris de Mars, comblés de ſes faveurs,
Craignez que la pareſſe,
L'orgueil et la molleſſe
Ne corrompent vos mœurs.
Par l'inſtinct paſſager d'une vertu commune
Un Etat ſous ſes lois aſſervit la fortune,
Il brave ſes voiſins, il brave le trépas;
Mais ſa vertu s'efface,
Et ſon empire paſſe,
S'il ne le ſoutient pas.
Tels furent les vainqueurs de la fière Auſonie,
Ennemis des Romains, rivaux de leur génie,
Ils impoſaient leur joug à ces peuples guerriers;
Mais Carthage l'avoue,
Le ſéjour de Capoue
Flétrit tous ſes lauriers.
Jadis tout l'orient tremblait devant l'Attique,
Ses valeureux guerriers, ſa ſage politique,
De ſes puiſſans voiſins arrêtaient les progrès,
Quand la Grèce opprimée
Défit l'immenſe armée
De l'orgueilleux Xerxès.
A l'ombre des grandeurs elle enfanta les vices,
L'intérêt y trama ſes noires injuſtices,
La lâcheté parut où régnait la valeur,
Et ſa force épuiſée
La rendit la riſée
De ſon nouveau vainqueur.

Ainſi, lorſque la nuit répand ſes voiles ſombres,
L'éclair brille un moment au milieu de ſes ombres,
Dans ſon rapide cours un éclat éblouit;
Mais dès qu'on l'a vu naître,
Trop prompt à diſparaître,
Son feu s'anéantit.

Le ſoleil plus puiſſant, du haut de ſa carrière,
Dans ſon cours éternel diſpenſe ſa lumière,
Il diſſout les glaçons des rigoureux hivers;
Son influence pure
Ranime la nature
Et maintient l'univers.

Ce feu ſi lumineux dans ſon ſein prend ſa ſource;
Il en eſt le principe, il en eſt la reſſource:
Quand la vermeille Aurore éclaire l'orient,
Les aſtres qui pâliſſent,
Bientôt s'enſeveliſſent
Au ſein du firmament.

Tel eſt, ô Pruſſiens, votre auguſte modèle,
Soutenez comme lui votre gloire nouvelle,
Et ſans vous arrêter à vos premiers travaux,
Sachez prouver au monde
Qu'une vertu féconde
En produit de nouveaux.

Des empires fameux l'écroulement funeſte
N'eſt point l'effet frappant de la haine céleſte;
Rien n'était arrêté par l'ordre des Deſtins;
Où proſpère le ſage,
L'imprudent fait naufrage,
Le ſort eſt en nos mains.

Héros, vos grands exploits élèvent cet empire,
Soutenez votre ouvrage, ou votre gloire expire;

D'un vol toujours rapide il faut vous élever;
Et monté jusqu'au faîte,
Tout mortel qui s'arrête
Est près de reculer.
Dans le cours triomphant de vos succès prospères;
Soyez humains et doux, généreux, débonnaires;
Et que tant d'ennemis sous vos coups abattus,
Rendent un moindre hommage
A votre ardent courage,
Qu'à vos rares vertus.

A MAUPERTUIS.

La vie est un songe.

O Maupertuis, cher Maupertuis,
Que notre vie est peu de chose !
Cette fleur qui brille aujourd'hui,
Demain se fane à peine éclose:
Tout périt, tout est emporté
Par la dure fatalité
Des arrêts de la Destinée;
Votre vertu, vos grands talens
Ne pourront obtenir du temps
Le seul délai d'une journée.
Mes beaux jours se sont écoulés;
Ainsi qu'une onde fugitive,
Mes plaisirs se sont envolés,
Aucun pouvoir ne les captive:
Déjà de la froide raison
Je suis la stoïque leçon;
Lorsque je baisse, elle s'élève,

Le préſent s'échappe ſans fin,
L'avenir eſt très-incertain,
Et le paſſé eſt moins qu'un rêve.
Homme ſi fier, homme ſi vain
De ce que ton faible eſprit penſe,
Connais ton fragile deſtin,
Et réprime ton arrogance;
Ton terme eſt court, il eſt borné;
Le ſort du jour où l'homme eſt né,
L'entraîne vers la nuit fatale;
Là dans la foule confondus,
Les Virgiles, les Mévius
Ont une deſtinée égale.
Vous que ſéduit l'éclat trompeur
D'un bien paſſager et frivole,
Vous qui d'un métal ſuborneur
Avez fait votre unique idole,
Pour qui voulez-vous l'amaſſer?
Vous que le monde voit paſſer
Comme une fleur qui naît et tombe,
Mortels, déplorez vos erreurs;
Vos richeſſes et vos grandeurs
Vous ſuivront-elles dans la tombe?
Comment à tant de vains objets
Immole-t-on ſa deſtinée?
Comment tant de vaſtes projets
Pour une courſe auſſi bornée?
Héros, qui préparez des fers
A ce malheureux univers,
Pour rétablir votre mémoire,
Rappelez-vous ces conquérans

Inſcrits dans les faſtes du temps:
Pourrez-vous égaler leur gloire ?
Je veux que de vos grands exploits
La terre paraiſſe alarmée,
Et qu'au niveau du nom des rois
Vous élève la renommée;
La paix termine vos combats,
Enfin victime du trépas,
On dit un mot de votre vie;
Bientôt les ſiècles deſtructeurs
Font périr toutes vos grandeurs:
L'homme meurt, le héros s'oublie.
Tant de grands hommes ont été,
Les ſiècles groſſiront leur nombre:
Elevez-vous à leur côté,
Vous ſerez caché dans leur ombre:
Si votre ignorante fureur
Prit l'ambition pour l'honneur,
Quel ſera votre ſort funeſte ?
Souvent un tyran furieux
Vante ſes exploits glorieux,
Quand tout l'univers le déteſte.
Que de ſiècles ſont écoulés,
Depuis qu'une force féconde
Fixa les élémens troublés,
Et du chaos forma le monde!
Le temps ſoumet tout à ſa loi,
Le préſent s'enfuit loin de moi,
L'avenir s'empreſſe à le ſuivre:
Homme, ton terme limité
N'eſt qu'un point dans l'éternité;
Etre un moment s'appelle vivre.

Si l'homme pouvait ſubſiſter
Au moins deux âges dans ce monde,
Peut-être oſerait-on flatter
L'orgueil ſur lequel il ſe fonde.
Vos vœux, mortels audacieux,
Vont à vous égaler aux Dieux;
Vous, nés pour ramper dans la fange,
Pour vivre un inſtant, pour périr,
Vous, nés pour vous anéantir,
Vous aſpirez à la louange !

Pourquoi rechercher le bonheur ?
Pourquoi craindre le bras céleſte ?
Le bien eſt un ſonge flatteur,
Et le mal un ſonge funeſte;
Tous ces divers événemens
Sont des objets indifférens
Pour qui connaît notre durée :
Partez chagrins, plaiſirs, amours,
Je vois la trame de mes jours
Dans la main d'Atropos livrée.

Biens, richeſſes, titres, honneurs,
Gloire, ambition, renommée,
Eclats faux, éclats impoſteurs,
Vous n'êtes que de la fumée;
Un regard de la vérité
De votre fragile beauté
Fait évanouir l'apparence;
Non, rien de ſolide ici-bas,
Tout juſqu'aux plus puiſſans Etats,
Eſt le jouet de l'inconſtance.

Connaiſſons notre aveuglement,
Nos préjugés et nos faibleſſes,

Tout ce qui nous paraît ſi grand
N'eſt qu'un amas de petiteſſes ;
Tranſportons-nous au haut des cieux,
De ſa gloire jetons les yeux
Sur Paris, ſur Pékin, ſur Rome ;
Leur grandeur diſparaît de loin ;
Toute la terre n'eſt qu'un point,
Ah ! que ſera-ce donc de l'homme ?
Nous nageons pleins de vanité
Entre le temps qui nous précède,
Et l'abſorbante éternité
De l'avenir qui nous ſuccède.
Toujours occupés par des riens,
Les vrais Tantales des faux biens,
Sans ceſſe agités par l'envie,
Pleins de ce ſonge ſéduiſant,
Nous nous perdons dans le néant :
Tel eſt le ſort de notre vie.

A VOLTAIRE.

Qu'il prenne ſon parti ſur les approches de la vieilleſſe et de la mort.

Soutien du goût, des arts, de l'éloquence,
Fils d'Apollon, Homère de la France,
Ne te plains point que l'âge, à pas hâtifs,
Vers toi s'achemine,
Et ſans ceſſe mine
Tes jours fugitifs.

La providence égale toutes chofes ;
Le doux printemps fe couronne de rofes,
L'été de fruits, l'automne de moiffons ;
L'hiver, l'indolence
A la jouiffance
Des autres faifons.

Voltaire, ainfi l'homme trouve en tout âge
Des dons nouveaux dont il tire avantage ;
S'il a paffé la fleur de fes beaux jours,
La raifon diferte
Remplace la perte
Du jeu, des amours.

Quand il vieillit, fa fuperbe fageffe,
Avec dédain condamne la jeuneffe,
Qui par inftinct fuit une aimable erreur :
L'ambition vaine
L'excite et l'entraîne
Aux champs de l'honneur.

Lorfque le temps qui jamais ne s'arrête,
De cheveux blancs a décoré fa tête,
Par fa vieilleffe il fe fait refpecter ;
L'intérêt l'amufe
D'un bien qui l'abufe,
Et qu'il faut quitter.

Toi, dont les arts filent la deftinée,
Dont la raifon et la mémoire ornée
Font admirer tant de divers talens ;
Se peut-il, Voltaire,
Qu'avec l'art de plaire,
Tu craignes le temps ?

Sur tes vertus ce temps n'a point de prife,
Un bel efprit nous charme à barbe grife ;

Lorſque ton corps chemine à ſon déclin,
Le Dieu du Permeſſe
Te remplit ſans ceſſe
De ſon feu divin.
Je vois briller la beauté rajeunie
Des premiers ans de ce vaſte génie :
Et c'eſt ainſi que l'aſtre des ſaiſons,
Des bras d'Amphitrite
Lance aux lieux qu'il quitte
Ses plus doux rayons.
Hélas ! tandis que le faible vulgaire,
Qui, ſans penſer, languit dans la misère,
Traîne ſes jours et ſon nom avili ;
Sortant de ce ſonge,
Pour jamais ſe plonge
Dans un ſombre oubli :
Tu vois déjà ta mémoire eſtimée,
Et dans ſon vol la prompte Renommée
Ne publier que ta proſe et tes vers ;
Tu reçois l'hommage,
(Qu'importe à quel âge ?)
De tout l'univers.
Ces vils rivaux dont la cruelle envie
Avait verſé ſes poiſons ſur ta vie,
Que tes vertus ont ſi fort éclipſés ;
Vrais pour ta mémoire,
A chanter ta gloire,
Se verront forcés.
Quel avenir t'attend, divin Voltaire,
Lorſque ton ame aura quitté la terre !
A tes genoux vois la poſtérité ;

Le temps qui s'élance,
Te promet d'avance
L'immortalité.

SUR LA GLOIRE. (*)

Un Dieu s'empare de mon ame;
Je ſens une céleſte ardeur :
O Gloire ! ta divine flamme
M'embraſe juſqu'au fond du cœur :
Rempli de ton puiſſant délire,
Par les doux accords de ma lyre
Je veux célébrer tes bienfaits :
Tu couronnes le vrai mérite ;
Et ton divin laurier excite
Les humains à tous leurs ſuccès.

Nos vertus mènent à la Gloire,
Et la Gloire mène aux vertus ;
Elle eſt mère de la victoire,
Elle déchaîne les vaincus ;
Cicéron lui dut l'éloquence,
Sénèque la vaſte ſcience ;
Elle forma les vrais Céſars ;
Sortez des voûtes ténébreuſes,
Dites - nous, ames généreuſes,
Qui vous fit braver les haſards ?

Déjà je vois des Thermopyles
Les magnanimes défenſeurs,

(*) Faite en 1734.

S'immolant, pour ſauver leurs villes
Des ravages de leurs vainqueurs :
Et ſi leur valeur en impoſe,
Au nombre leur courage oppoſe
L'inébranlable fermeté ;
Tandis que le fer les abyme,
La gloire ſeule les anime,
Leur montrant l'immortalité.

Généreux captif de Carthage,
Trop infortuné Régulus !
Victime d'une aveugle rage,
Ou victime de tes vertus !
Exemple illuſtre de l'hiſtoire !
Plutôt que de trahir ta gloire,
Ta foi, ton honneur, tes ſermens,
Pour le ſalut de ta patrie,
Tu bravas Numance en furie,
Et tu péris dans les tourmens.

Quel eſt ce héros, c'eſt Eugène,
Ce fortuné triomphateur ;
De la victoire qu'il enchaîne
La Gloire a partagé l'honneur :
Protectrice de cet Alcide,
Son étendard brillant le guide
Aux bords du Danube et du Rhin,
Contre l'infidelle en Hongrie,
Dans les champs ſanglans d'Italie,
Pour le couronner à Turin.

Enfans des arts et du génie,
Fils de Minerve et d'Apollon,
Qui vous excite et vous convie
A monter ſur le double mont ?

Parlez, répondez-nous, Homère,
Horace, Virgile et Voltaire;
Quel Dieu préſide à vos concerts?
Vous aſpirez tous à la gloire;
Et pour vivre dans la mémoire,
L'honneur lime et polit vos vers.
Le ſcélérat au regard louche
Se trompe toujours ſur l'honneur;
La gloire à ſon ame farouche
Paraît un excès de fureur:
Il ne ſort point de ſon ivreſſe;
Sa raiſon coupable et traîtreſſe
Défigure la vérité:
Dans ſon aveuglement étrange,
Il ſe croit digne de louange,
Lorſque ſon crime eſt déteſté.
Qu'un Héroſtrate objet de blâme,
Armé d'un flambeau dévorant,
Expoſe aux fureurs de la flamme,
Un temple antique et floriſſant!
Que Thaïs, trop préſomptueuſe,
Aſpire à ſe rendre fameuſe,
En détruiſant Perſépolis!
Aux faſtes ſacrés de la gloire,
On noircit les noms et l'hiſtoire
Et d'Héroſtrate et de Thaïs.
Sors des cendres, Rome païenne;
Viens te reproduire à mes yeux:
Va confondre Rome chrétienne,
Et ſes prêtres ambitieux:
Du ſein de ta vertu féconde,
Oppoſe les vainqueurs du monde

A tous ces prêtres imposteurs ;
A tous ces frauduleux pontifes,
Qui sur des livres apocryphes
Fondent leur culte et leurs erreurs.
O Gloire ! à qui je sacrifie
Mes plaisirs et mes passions :
O Gloire ! en qui je me confie,
Daigne éclairer mes actions :
Tu peux, malgré la mort cruelle,
Sauver une faible étincelle
De l'esprit qui réside en moi.
Que ta main m'ouvre la barrière,
Et prêt à courir ta carrière,
Je veux vivre et mourir pour toi.

SUR LE TEMPS.

Toi, qui n'admets rien de solide,
Dont l'essence est le changement,
O Temps, que ta course est rapide !
Que tu passes légèrement !
Le globe que le ciel enferme,
N'a point de puissance si ferme,
Que tu n'entraînes avec toi ;
Rien n'arrête ta violence,
Et le moment même où je pense,
S'enfuit déjà bien loin de moi.
Les jours, qui composent ma vie,
Me sont comptés par les destins,
Des uns la douceur m'est ravie,
Les autres me sont incertains ;

Le paſſé n'a aucun charme,
L'avenir me trouble et m'alarme,
Le préſent m'eſt un faible appui;
Et comme un point indiviſible,
Ou comme un atome inſenſible,
Il paſſe et je paſſe avec lui.
Fatale erreur qui nous entraîne,
Nous pourſuivons de vains objets:
Pour une fortune incertaine
Nous formons mille vains projets.
L'homme conduit par des caprices
Semble oublier dans les délices
Que le Ciel a borné ſes jours.
Plein du doux poiſon qui l'enivre,
Il s'embarraſſe autant de vivre,
Que s'il devait vivre toujours.
Vainement il voit que la Parque
Nous tient tous ſoumis à ſes lois,
Et que tous paſſent dans la barque
Où jamais on n'entre deux fois;
La raiſon et l'expérience
Ne peuvent par aucune inſtance
Réveiller ſes ſens engourdis;
Pour ſuivre ces fidelles guides,
Ou ſes vertus ſont trop timides,
Ou ſes vices ſont trop hardis.
Juſqu'à quand, vanités mondaines,
Enchanterez-vous nos eſprits?
Tiendrez-vous toujours dans les chaînes
Nos cœurs de vos charmes épris?
Paſſerons-nous dans l'eſclavage
Toutes les ſaiſons de notre âge,

Sans que nous puiſſions en ſortir ?
Nous faudra-t-il donc pour victime
Donner notre jeuneſſe au crime,
Notre vieilleſſe au repentir ?
Non, feſons un meilleur uſage
D'un tréſor qui nous vient des Cieux.
Le temps eſt court, qu'on le ménage ;
Tous les momens ſont précieux.
Que les vertus, que la ſageſſe
Occupent notre ame ſans ceſſe ;
De tout vice fuyons l'écueil.
Que notre eſprit ſouvent médite,
Combien la diſtance eſt petite
Du berceau juſques au cercueil.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Epîtres.

Fin de la Table des Matières.

